L'EXPRESS

24 OCTOBRE 1957. — N° 331

TUNISIE : 100 FR.

INSTITUT FRANÇAIS DU ROYAUME-UNI
BIBLIOTHÈQUE
0828
QUEENSBERRY PLACE, LONDON, S.W.7

GIULIETTA MASINA

« Je ne referai jamais les hommes. Mais il faut faire « comme si »
(Camus « Le Mythe de Sisyphe ».)

★ ★★ ★★ ★★

La lettre de « L'Express »

De hautes piles d'enveloppes closes s'alignent, courrier après courrier. Ce sont les réponses qui parviennent, par milliers, au questionnaire diffusé à travers toute la France depuis que « L'Express » a entrepris, avec le concours de l'Institut Français d'Opinion Publique, une enquête à l'échelle nationale sur ce que pensent, ce que veulent, ce qu'espèrent, ce que refusent les sept millions de jeunes hommes et de jeunes femmes entre 18 et 30 ans qui composent « La Nouvelle Vague ».

Humbles écritures appliquées, graphismes dépouillés ou courbes redondantes, mais toujours écrites à cœur ouvert, c'est au cœur que les réponses frappent d'abord.

Une lettre prise au hasard, et c'est tout un personnage qui, en quelques lignes, se dessine, avec son décor, son climat, et presque son physique, c'est un pan de vie humaine qui surgit de l'ombre où l'on a coutume de laisser s'ensevelir « les autres ».

Ces milliers de personnages qui peuplent soudain notre existence ne composent encore que quelques pièces du puzzle gigantesque que nous essayons de reconstituer. Les cas individuels que nous avons soumis à la réflexion de nos lecteurs ont été choisis, jusqu'à présent, non en raison de leur intérêt exceptionnel, mais, au contraire, dans la mesure même où ils traduisaient la pensée d'un grand nombre de correspondants. Ils conservent cependant, nous y insistons, une valeur indicative limitée.

Est-ce 58 ou 98 % des jeunes Français qui crient leur désespoir de ne pas pouvoir se loger décemment ? L'I.F.O.P. seul nous le dira. Nous savons seulement aujourd'hui qu'il y en a beaucoup, qu'il y en a trop. Au point que la notion de « privilège » semble toute ramassée dans cette formule : avoir ou n'avoir pas « une chambre à soi ».

Ils se montrent, tous, semble-t-il, fils de 1789. Pour un marxiste, capable d'analyser à partir de sa philosophie l'absurde de la notion de liberté appliquée à des hommes aliénés dans leur tâche ou leurs croyances, il semble qu'il y ait dix mille amants fervents de la liberté inscrite dans la Déclaration des Droits de l'Homme, liberté dont ils sont profondément certains de jouir.

Un pour dix mille ? Peut-être est-ce dix pour mille... Et déjà, leur poids serait sensible, une autre coloration teinterait l'ensemble de la jeunesse.

Ce qui s'échappe, à coup sûr, de toutes ces enveloppes, ce sont de jeunes vies où l'espoir est encore à la fois vif et diffus, où l'amour a autant d'importance pour les hommes que pour les femmes et où les premiers tranchent en faveur de la fidélité réciproque absolue — ce qui suffirait à trahir leur âge — tandis que les secondes, du fond d'une antique résignation, la préconisent sans trop y croire.

De jeunes vies où le couple semble être l'imparfait mais suprême refuge contre un monde trop dur pour l'affronter seul ; de jeunes vies où l'on se sent très humble devant des problèmes trop vastes, et où l'on se replie, solitaire plutôt que solidaire, vaguement conscient cependant de participer à l'un des grands virages que prend l'humanité.

Mais qu'ils sont donc sages, ces enfants de la France délirante du Palais-Bourbon. Sages et sceptiques. Sages et heureux de vivre dans leur pays, tout en considérant que « tout va mal ».

Refaire le monde, ils n'y songent guère. Refaire la société, ils ne sont pas contre... Que d'autres s'en chargent, et ils apprécieront.

Pour une poignée qui se sent grande à défoncer les cieux et qui demande âprement « de la poudre et des balles », plus une raison de s'en servir, que de jeunes hommes, que de jeunes femmes qui n'osent, qui ne savent, qui ne veulent plus croire ni aux dieux ni aux diables. Et surtout pas au sens que prendrait le sacrifice de leur vie.

Peut-être est-ce là ce que l'on appelle des civilisés...

Ne nous hâtons pas de conclure. Cette semaine, quelques femmes ont la parole. La semaine prochaine, les hommes la reprendront. Ils ont encore tant à dire ! Et, miracle ! ils le disent bien.

Françoise Giroud.

MM. Georges Bonnet et Fabre-Luce

A la suite de l'article paru dans « L'Express » du 3 octobre sur l'affaire de Munich, nous avons reçu de MM. Georges Bonnet et A. Fabre-Luce, deux lettres malheureusement trop longues pour qu'elles soient ici reproduites.

Nous leur devons cependant de faire connaître, de manière précise, leurs observations.

La lettre de M. Georges Bonnet est en trois points :

1) M. Bonnet déclare « complètement inexact » qu'une démarche « ait jamais été faite de la part de la France auprès du gouvernement italien » afin d'inciter le Duce à s'entremettre;

2) « Il est tout à fait inexact », dit-il encore, qu'il « ait agi comme si la Russie n'existait pas » ; « j'ai tout fait, écrit M. Bonnet, pour obtenir l'appui de l'armée russe contre Hitler ».

3) Enfin M. Bonnet assure : « La satisfaction que je pouvais éprouver que la paix eût été sauvée le 30 septembre s'explique aisément », parce que nous n'étions pas prêts à la guerre, etc. »

A quoi l'on peut répondre que :

1) Dans son propre ouvrage : « De Washington au Quai-d'Orsay », page 282, M. Bonnet écrit : « L'intervention la plus sensationnelle (de la journée du 28 septembre) a été celle du président Roosevelt qui vient de proposer la réunion immédiate d'une conférence des pays intéressés. *Nous décidons* de soutenir et d'utiliser cette initiative. Je *demande* à M. Corbin d'aller voir lord Halifax et d'envisager avec lui comment on pourrait réaliser l'idée du président Roosevelt *en obtenant*, selon son désir, le *concours du gouvernement italien.* ». Suit le texte des instructions données, en ce sens, à notre ambassadeur à Londres.

2) Le « *J'ai tout fait* » de M. Bonnet concernant l'appui russe ne s'appuie pas, hélas, sur des textes aussi éloquents.

3) M. Bonnet confirme généreusement ce que nous avons dit de sa satisfaction en septembre 1938.

⁂

La lettre de M. Fabre-Luce contient quatre paragraphes, dénonçant quatre « légendes » :

1) Celle du « désir soviétique d'intervention militaire ».

2) Celle de « la satisfaction de Hitler devant le règlement obtenu ».

3) Celle de « la solidarité absolue de Hitler et de Mussolini ».

4) Celle de la « réduction du munichisme au maurrassisme ou à une volonté de paix à tout prix avec l'Allemagne ».

Nous n'avons jamais dit que tous les « munichois » étaient maurrassiens ; il nous a seulement paru opportun de noter à quel point ces « nationaux » (maurrassiens et autres) avaient une conception particulière du patriotisme.

Les points 3) et 2) ne touchent pas au fond des choses.

Quant au point 1), il reste en question. Il est fort possible, en effet, que l'U.R.S.S., dès l'été de 1938, ait compris que la grande pensée des partis « nationaux », en France, était de préserver intactes, *à tout prix*, la force allemande et la solidité des régimes « autoritaires » (nazisme, fascisme, franquisme) afin qu'au plus tôt le sort de l'U.R.S.S. fût réglé par les armes dans une croisade anticommuniste — et qu'en conséquence la Russie, percevant ce jeu, en tirât déjà les conclusions qui, de fait, s'imposaient pour elle.

Le dossier André Morice

J'ai d'excellentes raisons de penser que votre « dossier » concernant les activités de M. André Morice est exact et bien informé. La lettre dont vous avez publié la photocopie est d'ailleurs, à elle seule, un témoignage accablant. Et la réaction de l'intéressé éloquente.

Mais pourquoi publier ce dossier maintenant ? Et pas il y a deux ans ? Et au moment des élections n'avez-vous pas cautionné M. Morice auprès de ses électeurs ? Pouvez-vous justifier votre attitude ?

Jean Humblot,
Bordeaux.

[Au moment des élections nous n'avons pas cautionné M. André Morice. La collection de « L'Express » en fait foi. Depuis, et en particulier au moment où s'est opérée la scission du parti radical au Congrès de Lyon, nous nous sommes abstenus de toute attaque personnelle qui aurait pu prendre un caractère de tactique politique.

C'est au moment où M. André Morice est devenu le responsable de la Défense nationale, et où son attitude au sein du gouvernement a commencé à le désigner, selon les propres paroles du président de la République, pour devenir éventuellement le chef du prochain gouvernement, que son passé nous a paru réellement incompatible avec de telles fonctions, et que nous avons poussé notre enquête — longue et difficile — en Loire-Atlantique.

Il y a tout de même — il y a encore — une grande différence entre un quelconque ministère technique et la Défense nationale ou la présidence du Conseil.

M. Morice sera peut-être de nouveau ministre de la Défense nationale, ou garde des Sceaux dans le prochain gouvernement, en échange des 13 voix de son groupe. Il sera peut-être président du Conseil. Du moins les parlementaires de la présente législature, dont beaucoup n'étaient pas informés à son sujet, sauront-ils qui ils soutiennent.]

Des raisons de croire

J'ai été agréablement surpris (ainsi sûrement que tous les Mauritaniens) de trouver, sous la plume de M. Moinot, quelques lignes relatives à la Mauritanie. Je ne puis vous dire combien ces quelques lignes (six exactement), jetées à l'attention de l'opinion publique métropolitaine et aofienne, constituent pour la zone sud de la Mauritanie (le Chemama) une source d'espoir et de confiance. C'est la première fois que la grande presse s'intéresse à la question douloureuse de la politique mauritanienne. Je dois cependant souligner une erreur : la Mauritanie n'a délégué personne (les dirigeants actuels ont horreur du contact dangereux des grandes formations politiques d'A.O.F.). Ceux qui se trouvaient à Bamako, au rendez-vous de l'Afrique française et de la France (notamment M. Bouyagui) sont de ceux que l'actuelle équipe gouvernementale a envoyés hors du territoire parce qu'indésirables à l'intérieur, à cause de l'opposition irréductible qu'ils personnifient. Ceux-là ont pu se faire entendre parce qu'ils se trouvaient au Soudan. Combien d'autres sont ailleurs pour les mêmes raisons ?

En citant nommément les deux éminences grises qui font aujourd'hui la pluie et le beau temps en Mauritanie, votre rédacteur a mis le doigt sur la plaie. Il y a eu d'autres plaies qui engendrent aujourd'hui des crises. Tous les Mauritaniens opprimés, brimés, spoliés, en proie aujourd'hui à l'impuissance à se faire entendre, à se faire comprendre et à se faire défendre trouvent dans votre écho des raisons de croire et d'espérer.

Y. Guèbe,
Dakar.

(Suite du courrier page 35.)

Préparation aux réunions internationales
perfectionnement et discussions en langues anglaise et allemande par petits groupes
au Collège des Sciences Sociales et Economiques
184, bd Saint-Germain (6e) - BAB. 85-55

VOTRE VOITURE
votre femme et vous serez les bienvenus chez
BRUNSWICK
62, boulevard de Strasbourg
GRAND PARKING PRIVE
dans l'immeuble

Dans ce numéro :

● Courrier .... pp. 2 et 35

Les affaires françaises

● La Nation .... p. 3
● Correspondances Express . p. 4
● Grèves : quelque chose de nouveau *par J.-F. Chabrun* ..p. 5
● Forum : Changement de propriétaire, *par Alfred Sauvy* .. p. 6
● Prisonnier du Molletisme ? *par Maurice Duverger* .... p. 6

● **Algérie : La grande armée du monde arabe, *par Jean Daniel* .... p. 7**

● En deux mots, *par Brigitte Gros* - p. 8

Les affaires étrangères

● Document : La correspondance secrète des « 3 Grands » sur la France. Echec du Pacte à Trois. p. 9
● Correspondances Express p. 10
● Communistes : Un savant témoigne .... p. 11
● Turquie : Des élections bien préparées .... p. 11
● Hongrie : Un an après .. p. 12
● Ce jour-là : Le 24 octobre 1929, *par Georges Ketman* p. 12

Alors... raconte

● Jeunesse, Logement, Sciences, Publicité, TV, Electronique, Etudiants .... p. 14
● Prix, Expositions, Liberté, Armée .... p. 15

Médecine

● Santé, Justice .... p. 16

● **Une enquête de « L'Express » : Les Fusées russes maîtresses du monde ? p. 17, 18, 19**

Paris en parle

● Journal d'un film : Fellini au travail .... p. 20-21
● La Semaine .... p. 21
● Au théâtre : Avant la dévaluation, *par Robert Kanters.*
● Au cinéma : Charlot prostituée, *par Jean-Pierre Vivet.* p. 22
● Une autre pièce, d'autres films p. 22
● Musique .... p. 23
● Jazz, Disques, Expositions p. 24

Lettres

● Littérature étrangère : Avant-garde américaine, *par François Erval* .... p. 25
● On vous en parlera ...... p. 25
● Politique, Prix Nobel .... p. 26
● Etranger .... p. 28

● **Sept Françaises de la « Nouvelle Vague » pp. 29, 30, 31**

Madame Express

● Ligne, Cette Semaine Mme Express .... p. 32
● Mode .... p. 33
● Essai, recette .... p. 34

Et

● **Le Bloc-Notes de François Mauriac .. p. 36**

LA SEMAINE

● **LES AFFAIRES POLITIQUES.** — « Pardon monsieur, quel jour sommes-nous ? — Six heures vingt, monsieur. — A vos souhaits, monsieur. » Tel est à peu près le dialogue politique auquel on assiste cette semaine. C'est que personne n'ose aborder le fond du problème financier et le poser en termes clairs. — Les grèves n'éclataient jamais en période de crise : les syndicats ont maintenant de bonnes raisons d'innover. — Alfred Sauvy explique pourquoi la vérité économique n'apparait au pays que dans les périodes où le pouvoir change de propriétaire. Et Maurice Duverger examine les variantes du « molletisme ».

— Tandis qu'à Paris on oublie l'Algérie, les observateurs étrangers invités à voir sur place la complexité des problèmes ont constaté avec inquiétude la naissance de l'armée la plus forte du monde arabe. — Les Turcs se préoccupent d'abord de leurs élections. — Les savants communistes sont-ils libres ? L'un d'eux répond.

— Un an après Suez, Nasser, écarté du jeu au Moyen-Orient, revient sous la forme d'unités débarquées en Syrie. — Un an après l'insurrection, l'ordre règne à Budapest, à l'ombre de l'Armée Rouge. — Vingt-huit ans après le krach de la Bourse de New York, cauchemar du monde capitaliste, l'aventure peut-elle se renouveler ? Georges Ketman raconte ce qui s'est passé « ce jour-là »...

● **LES FUSEES RUSSES.** — L'équilibre de la terreur, qui maintient la paix entre l'Est et l'Ouest, risque d'être rompu par les nouvelles fusées russes. C'est le secret de la crise turque. Une enquête révèle son importance vitale pour l'Amérique.

● **HISTOIRE.** — Un document exceptionnel, l'échange de lettres entre Staline, Roosevelt et Churchill à propos de la France, montre sous un jour inconnu les relations entre les hommes qui dominèrent le monde.

● **LETTRES.** — Le prix Nobel décerné à Albert Camus couronne la troisième génération d'écrivains français qui donne à la France, depuis la guerre, la plus haute récompense littéraire. Pour une jeunesse malade de la peste, Camus est le médecin des urgences, écrit Robert Kanters qui salue, entre le nouveau lauréat et le précédent, la « paix du Nobel ». — Tandis que les partants se mettent en ligne pour les prix (voir « Alors, raconte »), c'est de Russie que nous viennent les nouvelles étonnantes : Brecht n'y est pas apprécié. Et d'Amérique qu'arrive un brillant roman d'avant-garde.

● **LA NOUVELLE VAGUE.** — « La foi, j'aurais bien aimé... », dit une femme de la Nouvelle Vague. « Ce qui me manque, c'est cinq mille francs », dit une autre. « L'Algérie, qu'est-ce que vous voulez que j'y fasse ? » dit une troisième. Et les réponses affluent.

● **PARIS EN PARLE.** — Les mauvaises mœurs de l'après-guerre, l'autre, sont entrées au Français où « Le Sexe Faible » offre une méditation sur le temps qui passe. — Au cinéma : un film grandiloquent, mais qui résonne comme un hurlement, celui d'Elia Kazan ; un film impeccable, mais dont on sort le cœur lourd, « Pot-Bouille » ; et un chef-d'œuvre, « Les Nuits de Cabiria ». Au concert : première audition d'une symphonie d'André Jolivet. Aux cimaises : les goûts et les styles passent. L'Ecole de Paris demeure.

● **NOTRE COUVERTURE.** — Giulietta Masina, dans le rôle de Cabiria, c'est Charlot prostituée. Du journal de bord tenu pour « L'Express » par l'assistant de Federico Fellini pendant la réalisation du film, quelques extraits donnent l'extraordinaire climat dans lequel Fellini fait travailler sa femme.

LES AFFAIRES FRANÇAISES

LA NATION

Ce dont on parle

LA crise, ni plus longue ni plus courte que les autres, s'est déroulée comme elle le devait, selon les règles internes du club parlementaire. Commençant par M. Guy Mollet, elle n'était pas « mûre ». Elle doit maintenant, considérée comme « mûre », se terminer normalement par M. Guy Mollet.

Les règles pour la faire « mûrir » ont été adoptées d'un commun accord dès le départ.

RÈGLE N° 1 : arithmétiquement il n'y a pas de problème algérien à l'Assemblée. *Ne pas en parler.*

RÈGLE N° 2 : les caisses sont vides. Comme d'habitude. *En parler le plus possible.*

Les « pressentis » successifs de M. le Président de la République, de M. Guy Mollet à M. Guy Mollet, ont tous pris l'air de découvrir la situation économique et financière. Ils se sont donné beaucoup de mal, de mission d'informations en consultation des experts, pour dresser le « bilan de la crise ». Ils sont tous d'accord aujourd'hui pour le qualifier de dramatique — quitte à diverger profondément sur les remèdes.

Rien n'offrait, surtout dans cette crise, le moindre prétexte, à quelque ministre que ce soit, ancien ou futur, de faire une découverte. Ses origines lointaines, les raisons de son aggravation récente ont été décrites, cataloguées, inventoriées, commentées depuis plus de deux ans dans tous les documents officiels, dans toutes les interviews des hommes politiques à la presse (il y a plus de quatre mois, MM. Pinay, Pleven, Faure, Ramadier, Pflimlin, Gaillard analysaient lucidement, dans *Le Figaro*, les erreurs de chacun des autres).

Entièrement prévue

A partir de la maladroite déflation de M. Pinay, la politique de facilité de M. Faure, relançant l'économie par la consommation, sans souci de préparer par l'exportation le relais d'une aide américaine provisoire, rendait la crise inévitable à terme.

Puis l'investissement redémarrant massivement, à son tour, au moment même où la guerre d'Algérie commençait à peser de tout son poids (freinant la production en mobilisant la main-d'œuvre, augmentant les importations, entravant les exportations) l'échéance de la crise se rapprochait avec une évidence aveuglante : elle pouvait même être datée.

Ni le gouvernement Guy Mollet ni le gouvernement Bourgès-Maunoury n'osèrent placer l'opinion devant les conséquences pourtant certaines de leur politique. Parce que ni l'un ni l'autre ne pouvaient mettre le pays devant le vrai choix : arrêter le progrès de la consommation (et rendre la guerre d'Algérie encore plus impopulaire), arrêter l'investissement (et rendre la France inapte à la compétition et notamment au marché commun) ou arrêter la guerre d'Algérie.

Le gouffre découvert

M. Guy Mollet a pu différer ce choix en consommant les derniers vestiges de l'aide américaine. Par là il rendait plus difficile toute solution ultérieure. Sous le gouvernement Bourgès-Maunoury l'épuisement des devises obligeait enfin à poser tous les problèmes en même temps. Sauf un qui les commandait tous : le coût de la guerre d'Algérie.

Aucun président du Conseil, aucun ministre n'a osé alerter l'opinion, alors qu'au pouvoir il aurait pu dominer les paniques, et les utiliser pour obtenir des sacrifices indispensables. Aujourd'hui, irresponsables, ils « découvrent » le gouffre, les uns après les autres, lancent quelques chiffres contradictoires et occupent la scène en discutant sur quelques modalités techniques secondaires (trésorerie, emprunt, plus ou moins d'impôts, quelques « économies »...). Comme si la mise en scène de la crise économique, de la crise des institutions, permettait d'éluder un problème, un seul : leur lien avec la guerre d'Algérie.

En alarmant l'opinion sans qu'aucun puisse imposer à une majorité l'acceptation de leurs remèdes contradictoires, les leaders politiques ont fait de la « crise » politique l'instrument d'aggravation le plus perfectionné de la crise économique.

Les économies publiques pour 1957 s'effilochent de collectif en collectif. Le budget pour 1958 est remis en question. La réussite partielle de la quasi-dévaluation est compromise par de nouveaux mouvements spéculatifs.

En présence d'un gouvernement démissionnaire transformé en spectateur impuissant, les prix échappent aux contrôles et vont bientôt passer un nouveau seuil de déclenchement de l'échelle mobile des salaires.

Les salariés lancent les mouvements revendicatifs qui risquent de rendre caduc le nouveau taux de change de la monnaie.

La crise de trésorerie, la plus vaine et la plus frappante de toutes, s'est installée au cœur de la crise politique comme pour lui donner un contenu perceptible à chacun.

M. Pinay + M. Mollet

M. Guy Mollet « découvre » qu'il faut 200 milliards d'impôts, qu'il n'a pu imposer l'an dernier au Parlement. Et 200 milliards d'économies. Or les quelques économies imposées par M. Ramadier, ministre des Finances, à M. Bourgès-Maunoury, ministre de la Défense nationale, se sont traduites par un supplément de dépenses de M. Morice, héritier de M. Bourgès-Maunoury, acceptées par M. Bourgès-Maunoury, héritier de M. Mollet...

M. Antoine Pinay ne veut pas d'impôt du tout, mais il veut beaucoup d'économies, notamment sur l'armée. Et il choisissait pour ministre de la Défense nationale M. Morice, qui vient d'augmenter les dépenses militaires de 90 milliards.

M. Guy Mollet veut bloquer les prix, M. Pinay sait qu'il ne le peut pas. M. Pinay veut bloquer les salaires, mais M. Mollet sait qu'il ne le peut pas.

(Suite page 5.)

AU TELEPHONE
10 % DE FAUX APPELS
(Statistique officielle des P.T.T.)

Les statistiques des P.T.T. font ressortir qu'un appel sur 10 est erroné par la faute de l'abonné ! Ce qui représente beaucoup de millions payés inutilement par les usagers du téléphone, sans compter la valeur du temps perdu. Or, il existe un appareil, (le Mémophone) qui évite les faux appels et qui, de plus, compose tout seul les numéros de vos correspondants habituels sans que vous ayez à vous les remémorer ; le Mémophone refait le numéro semi-automatiquement en cas de « pas libre ». Avec le Mémophone, vous appelez en faisant un seul geste au lieu de 7, sans interrompre un travail ou une conversation. Le prix de l'appareil, en France (pose comprise, garantie totale un an) est de 36.000 francs.

Documentation X-4 à S.A.N.E.M., 82, rue Saint-Lazare, Paris (9e) TRI. 61-12.

CORRESPONDANCES EXPRESS

M. MOLLET A CHOISI M. MOLLET

● D'un bout à l'autre de la crise, M. Guy Mollet a tenu solidement en main les clefs de la situation politique.

Appelé le premier par M. Coty, au lendemain de la chute du cabinet Bourgès-Maunoury, M. Mollet a désigné M. Pleven, auquel le liait un accord d'aide réciproque, celui d'entre eux qui réussissait choisissant l'autre comme ministre des Affaires étrangères.

Ensuite, M. Mollet a avancé le nom de M. Pinay. Mais, en même temps, il passait deux nouveaux accords :

Avec M. Pinay, un pacte de non-agression. Les porte-parole de la S.F.I.O. dans le débat d'investiture, MM. Lussy et Deixonne, éviteraient l'opposition violente et se borneraient à poser des questions. En échange, M. Pinay n'attaquerait pas la gestion du gouvernement Mollet. C'est M. Naegelen qui fut chargé de cette délicate opération.

Avec M. Robert Schuman, M. Mollet avait conclu également un arrangement. Le leader M.R.P., qui avait pris position devant son parti en faveur de M. Pinay, ne s'opposerait pas à l'abstention (ce qui ruinait toutes les chances du candidat modéré). En échange, la S.F.I.O. participerait à un gouvernement à direction M.R.P. Cette question a été réglée au cours d'un entretien direct Schuman-Mollet.

Après les échecs successifs si bien organisés de MM. Pleven, Pinay, Schuman, la route était déblayée pour une nouvelle tentative de M. Mollet.

CE QU'ILS MURMURENT

● M. Georges Bidault (vu par M. Robert Schuman) : « C'est un moteur à explosion qui a des ratés. »

M. Robert Schuman (vu par M. Georges Bidault) : « C'est un moteur qui marche au gaz pauvre. »

M. Antoine Pinay est surnommé par M. Georges Bidault, son adversaire dans la Loire : « Le petit cordonnier. »

M. Edgar Faure a dit du gouvernement Pinay : « Un président du Conseil qui garde les Finances

(Rep. Associés)

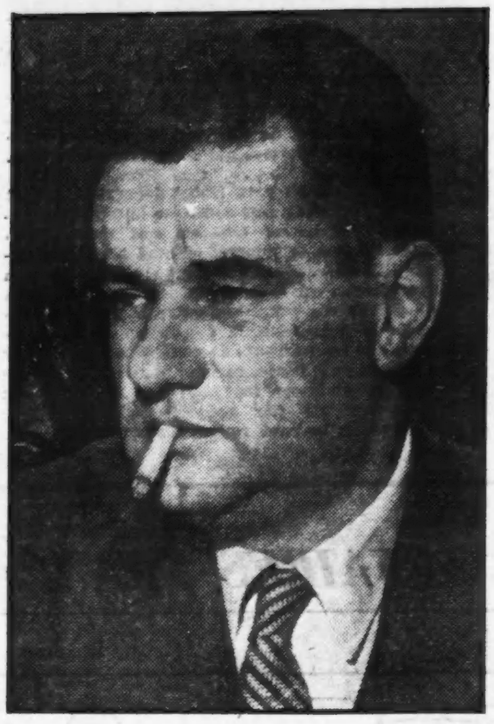
M. GEORGES BIDAULT
Une femme trop décolletée

et les Affaires étrangères ! On n'avait jamais vu cela. Ah ! si : Darlan. »

M. Georges Bidault se plaint : « Aujourd'hui, on regarde le M.R.P. comme on regarde le Nonce dans une réception diplomatique lorsque entre une femme trop décolletée... »

M. Vincent Badie, éphémère ministre de l'Intérieur, quittant, après le refus de l'investiture, M. Antoine Pinay : « Bonsoir Président... Et merci encore ! »

M. Guy Mollet, interrogé par le secrétaire général du parti radical, M. Anxionnaz, qui désirait savoir si les socialistes participeraient à un cabinet Schuman ou Pflimlin, répond : « Oui, si cela dépend de moi. »



(Agip)

M. JEAN-PAUL DAVID
Un centre trop oublié

L'U.D.S.R. CHERCHE UN REGROUPEMENT

● L'U.D.S.R. entend devenir le pivot d'un regroupement du centre au Parlement. Cette volonté a dominé les débats de son Congrès national, qui vient de se tenir à Paris.

A la séance de clôture du Congrès, M. Mitterrand était entouré à la tribune par le président du R.D.A. (M. Houphouet-Boigny), les dirigeants du R.G.R. (MM. Edgar Faure et Jean-Paul David) et du « Centre républicain » (M. Bernard Lafay). Pour la première fois, le parti radical, traditionnellement allié de l'U.D.S.R., n'avait pas été invité et n'était pas représenté.

Premier objectif de ce regroupement : réunir dans une même formation parlementaire quarante à cinquante députés. Le R.G.R. est déjà « apparenté » à l'U.D.S.R. et à son allié le R.D.A. M. Jean-Paul David a proposé, par lettres personnelles, à un certain nombre de députés radicaux « valoisiens » et « dissidents » de rejoindre cette coalition.

Il s'est abstenu toutefois d'écrire aux leaders : ils seront « poussés par la base » le moment venu, estime-t-il. En revanche, il compte beaucoup sur l'adhésion de nombreux sénateurs de la « Gauche démocratique » (étiquette des radicaux et R.G.R. au Sénat). La perspective des élections cantonales et sénatoriales de 1958 lui paraît devoir faciliter sa tentative.

M. POUJADE VOULAIT ETRE MINISTRE

● C'est « la base » du groupe parlementaire poujadiste qui a imposé, pour la première fois, aux députés de ce parti le vote d'une investiture (celle de M. Pinay), malgré l'hostilité des leaders.

M. Pierre Poujade était venu au Palais-Bourbon présider, avec sa femme, la réunion de ses députés avant le scrutin. Il prit nettement position contre un vote favorable à M. Pinay.

Sa vraie raison : M. Poujade avait sollicité pour lui-même le poste de ministre du Commerce dans le gouvernement Pinay. Ce portefeuille lui avait été refusé.

Les députés qui avaient reçu de leurs électeurs de nombreuses lettres leur demandant de voter l'investiture, ont insisté pour obtenir carte blanche. Ils l'ont emporté.

L'AFFAIRE MORICE DEVANT LE COMAC

● Le Comité d'Action de la Résistance (COMAC), qui rassemble tous les chefs de la Résistance quelle que soit leur appartenance politique, s'est préoccupé de l'affaire André Morice.

M. Daniel Mayer a demandé au cours de l'assemblée générale annuelle du COMAC, tenue le 19 octobre à la Maison de la Chimie, qu'il ne puisse y avoir prescription, sous aucune forme, dans les affaires judiciaires (diffamation, délit de presse, etc.) concernant la Résistance. (On sait que M. Morice s'abrite derrière certaines formes de prescription légale dans la procédure qu'il a engagée notamment contre « L'Express ».) Une proposition de loi en ce sens serait prochainement déposée au Parlement.

Parmi les cent cinquante présents : MM. Edmond Michelet, sénateur gaulliste, Léon Boutbien, député S.F.I.O. et ami de M. Guy Mollet, Robert Buron, député M.R.P., des représentants des organisations de Résistance de toutes tendances.

M. Georges Bidault, ancien président du COMAC (après le général Cochet et avant MM. Daniel Mayer, puis Charles Laurent) s'était fait excuser.

(Agip)

M. ANDRÉ MORICE
Une loi trop commode

« THE BANKER » CHIFFRE LA GUERRE D'ALGERIE

● Au terme d'une étude très approfondie l'importante revue financière anglaise « The Banker » (Le Banquier), de tendance conservatrice, évalue ainsi dans son dernier numéro le coût de la guerre d'Algérie pour l'économie française :

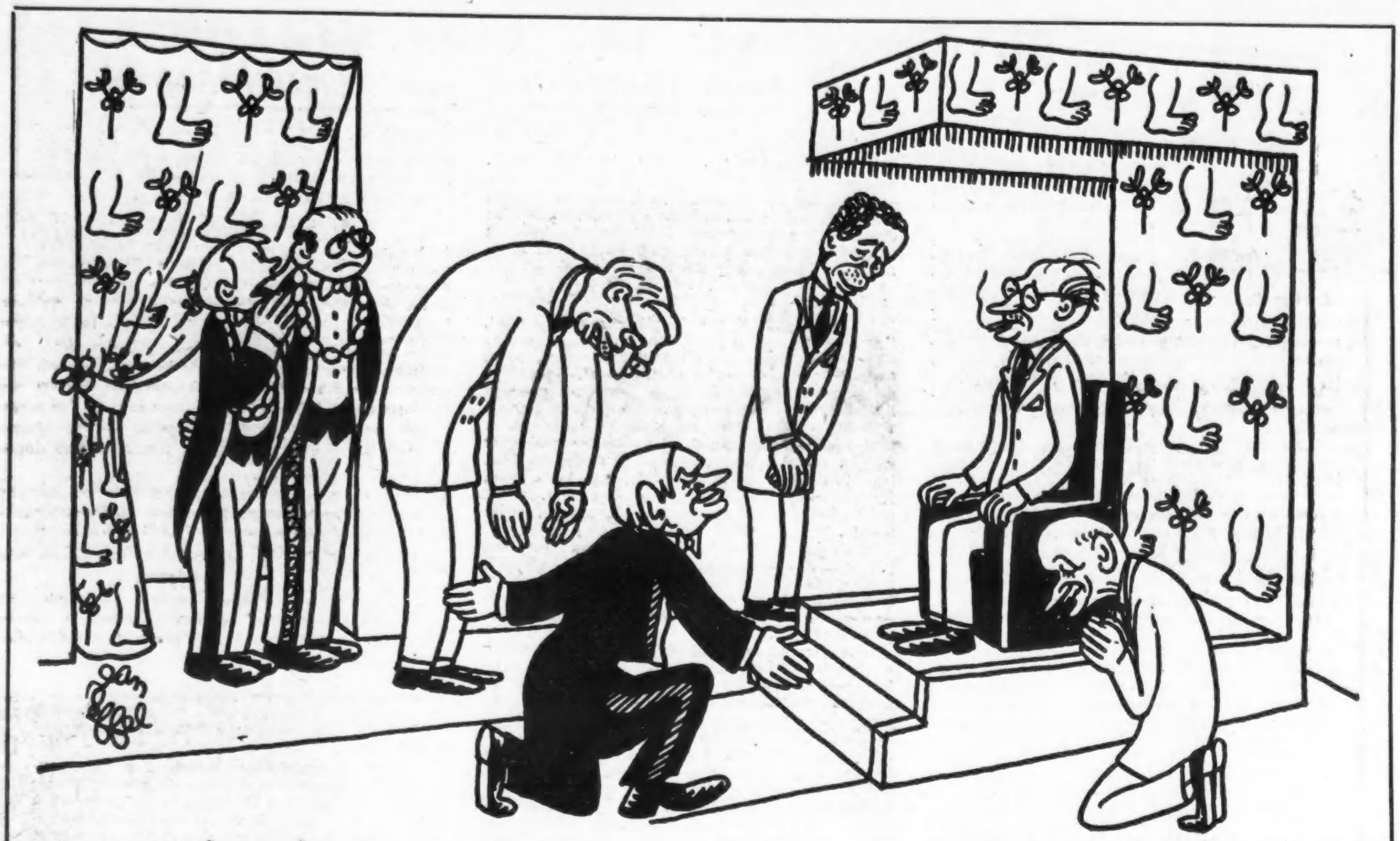
Main-d'œuvre : Les rappels et maintiens sous les drapeaux d'éléments jeunes qui représentent 2 % de la population active mâle réduisent le potentiel productif de 5 %.

Budget : Les dépenses civiles et militaires en Algérie se sont accrues en raison de la guerre de 700 milliards en 1956 et de près de 800 milliards en 1957, soit 20 % du budget de l'Etat ou 5,5 % du revenu national.

Devises : Les opérations d'Algérie aggravent au rythme actuel d'au moins 100 millions de dollars par an (42 milliards de francs) le déficit en devises de la balance française. D'autre part, les exportations françaises vers l'Algérie excéderont en 1957 d'au moins 100 milliards celles de 1956, aux dépens des ventes à l'étranger.

La revue anglaise conclut :

« Le problème doit être clairement posé. Maintenant, ou très bientôt, le gouvernement français sera obligé de choisir entre des objectifs qu'il ne saurait atteindre simultanément : construction, développement de l'industrie et de l'agriculture, sort des vieux, remise en ordre du commerce extérieur en vue du Marché commun — et la guerre d'Algérie. »



— Le régime évolue vers la Mollarchie absolue...

(Suite de la page 3.)

Devises, trésorerie, salaires, prix, Constitution... Quand parlera-t-on de l'Algérie ? Mais il n'est pas convenable, au sein du club, de poser cette question.

GRÈVES

● *Pas de grève pendant les crises. C'était la règle. Mais les syndicats ont des raisons pour innover.*

Quelque chose de nouveau

JUSQU'ICI, c'était une tradition, une règle même : pas de grandes grèves pendant les crises ministérielles. Les salariés du secteur privé savaient que les patrons refuseraient d'examiner leurs demandes tant qu'une politique économique et sociale n'aurait pas été définie et un gouvernement mis en place pour l'appliquer ; les travailleurs des entreprises nationalisées ne pouvaient rien obtenir, puisque l'Etat, leur patron, faisait lui-même la grève du pouvoir.

Dans ces conditions, les dirigeants syndicaux se gardaient bien de lancer des mots d'ordre revendicatifs : ils n'auraient eu pour résultat que de briser la combativité de leurs troupes, alors qu'il fallait au contraire préparer une offensive en règle pour le lendemain de la crise. Le résultat est qu'il n'y a eu aucune démonstration ouvrière d'envergure et surtout aucune grève du secteur public et nationalisé pendant les crises politiques des dix dernières années.

Aujourd'hui, pour la première fois, deux grandes centrales syndicales ont organisé un mouvement important en pleine « vacance » du pouvoir politique. Les consignes d'arrêt de travail données par la C.G.T. et la C.F.T.C. pour la journée revendicative de vendredi, aux cheminots, aux postiers, aux métallurgistes, au personnel des transports parisiens, aux ouvriers du bâtiment, des textiles, aux fonctionnaires, etc., sont ainsi devenues, quel qu'ait pu être leur effet, un élément nouveau et essentiel de la situation politique.

8 % d'augmentation

Des trois raisons en effet qui ont pensé sur la décision des chefs syndicalistes, la première est politique : les masses ont de plus en plus le sentiment que les crises n'ont rien à voir avec leurs problèmes. La revendication « apolitique » devient ainsi, paradoxalement, le moyen d'expression d'une méfiance certaine vis-à-vis du régime.

La seconde raison est également politique : il s'agit d'influencer le programme social, sinon la composition, du futur cabinet par une démonstration « d'avertissement ». Les circonstances ont paru favorables. A la fin de la semaine dernière, en effet, trois accords de salaires ont été signés (dans les textiles naturels, la céramique et l'industrie du ruban) qui accordent des augmentations de l'ordre de 8 % en général ; c'est à ce niveau que se situent déjà les demandes des secteurs les plus combatifs (métallurgie nantaise, cheminots) ; enfin si, comme il est probable, le nouvel indice des 179 articles franchit en novembre la « cote d'alerte » — ce qui entraînera un relèvement de 2 % du salaire minimum (SMIG) — les répercussions mécaniques et psychologiques de cette explosion seront importantes.

Un motif psychologique enfin a achevé de forcer la décision : le succès spectaculaire de la grève du personnel du gaz et de l'électricité, la semaine dernière. Les dirigeants syndicaux ont estimé qu'il fallait mettre immédiatement à profit ce choc psychologique, même si les gaziers et électriciens ne s'associent pas au nouveau mouvement.

L'importance de la démonstration « électrique » a résidé surtout dans le fait que quelques hommes — ingénieurs et techniciens — qui ne sont nullement d'opinions politiques extrêmes et qui, d'habitude, réprouvent les grèves et refusent de s'y associer, ont démontré pour la première fois, en se ralliant au mouvement, qu'ils pouvaient arrêter, à eux seuls, presque toute l'activité économique du pays. Quel est leur état d'esprit ?

Un ingénieur E.D.F. parle

« *Que voulez-vous,* dit l'un d'entre eux, M. Léon B., ingénieur, *il fallait bien leur montrer que nous sommes aussi forts que les autres, puisqu'on ne croit plus maintenant qu'à la force.* »

M. Léon B., 30 ans, ingénieur, ancien élève de l'Ecole centrale, gagne à l'E.D.F. un peu moins de 100.000 francs par mois. Bon nombre de ses camarades de promotion qui sont dans l'industrie privée ont un traitement de 180.000 francs. Il sait que les possibilités d'embauche du Gaz-E.D.F. représentent actuellement la moitié des besoins ; que sur les 220 ingénieurs décédés, partis volontairement ou mis à la retraite en 1955, 65 seulement ont pu être remplacés.

Il a appris que sa direction avait proposé aux jeunes ingénieurs sortant de Polytechnique, de Centrale, des Mines, des Arts et Métiers et d'autres grandes écoles, un contrat de huit ans, leur stage étant payé au tarif des débutants (75.000 francs par mois). En 1952, la première année, il y a eu trois stagiaires, six en 1953, un seul en 1954. Depuis, l'expérience a été « mise en sommeil ».

Et cependant, le mercredi 16 octobre, M. Léon B. a occupé volontairement un poste de travail qui n'est pas habituellement le sien dans un « dispatching » parisien de l'E.D.F. Il l'avait déjà fait lors des précédentes grèves pour assurer le maximum, malgré les défections ouvrières. Cette fois, il est venu au contraire pour s'assurer que le minimum serait fait, et rien que le minimum.

Toute la journée, il a veillé à ce que les hôpitaux soient alimentés en courant électrique. Comme la production de kilowatts avait été considérablement réduite, il fallait multiplier les prodiges d'ingéniosité. Par exemple, sur un appel angoissé d'une clinique, libérer en quelques minutes une ligne principale, faire couper sur tout le trajet les lignes auxiliaires greffées sur elle pour éviter que le courant disponible se volatilise en route.

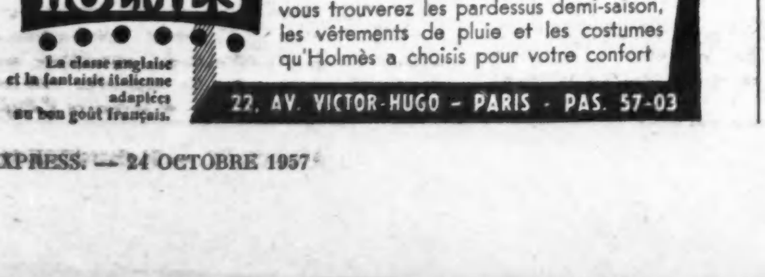
Le ministre était d'accord

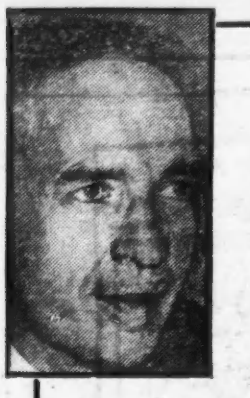
Cet été, la Direction et les syndicats avaient mis sur pied en plein accord un projet de rajustement progressif des salaires (20 % par étapes) qui arrête l'hémorragie des cadres vers le secteur privé. Le ministre responsable, M. Ramonet, secrétaire d'Etat à l'Energie, avait approuvé le projet, promis une première tranche d'augmentation (5 %) non répercutée d'ailleurs dans les prix à la consommation. Le ministère des Finances a opposé son veto au dernier moment. D'où la grève du 16 octobre des 100.000 électriciens et gaziers, las de n'être jamais « pris au sérieux ».

Le cas de l'ingénieur Léon B. n'est pas unique. La situation est la même du haut en bas de la hiérarchie.

Georges M., 25 ans, ouvrier spécialisé « gazier-électricien » à Gentilly, gagne 37.000 francs par mois, primes et treizième mois compris, pour 48 heures par semaine. Son beau-frère, ouvrier spécialisé comme lui, en ga-

(Suite en page 7.)





ALFRED SAUVY

CHANGEMENT DE PROPRIÉTAIRE

par ALFRED SAUVY

LES calicots tout propres qui annoncent la transmission d'un fonds de commerce apportent dans leur blancheur une candide promesse de renouveau. La poussière accumulée va être dissipée, semble dire l'annonce, et dit le nouveau propriétaire à l'entourage ; pour un peu, on croirait que les clients seront au palais des merveilles et qu'une ère de haute lumière s'ouvre après une période de ténèbres. Et puis... ? Eh bien, mon Dieu, après quelques coups de peinture, tout « rentre dans l'ordre », c'est-à-dire dans le confort des ornières !

Lorsqu'un gouvernement nouveau s'installe ou espère le faire, son premier soin est de dénoncer la gravité de la situation financière. « Celle-ci (dit, selon le rite, le pressenti, après avoir reçu les grands teneurs de livres) est beaucoup plus grave que je le pensais » ! Parfois même, il est question d'un grand inventaire, ouvrant une ère nouvelle. Et puis... ? Eh bien, mon Dieu, après quelque « plan de redressement », tout « rentre dans l'ordre », c'est-à-dire dans le désordre normal.

C'est qu'une fois prises les mesures d'urgence pour boucher les fissures les plus béantes, il faut en attendre les résultats et remplacer la sirène d'alarme par une douce musique, certes assez éloignée de la Marche de la Victoire, mais propre à éviter les réactions alarmistes des patriotes, telles qu'achats d'or, remboursement de bons, exportations de capitaux ou de fonds de roulement, etc.

Une grande partie de l'opinion favorise, du reste, cette alternance de quiétude bon enfant et de tocsin. Notre siècle est moins éloigné de la magie que le précédent.

Le nouvel arrivant rue de Rivoli est accueilli comme un thaumaturge. « A-t-il de l'imagination ? » est la grande question. L'espoir est quotidien de gagner à la loterie et de trouver le financier qui fera sortir une colombe vivante de son chapeau. Les initiés savent bien, en revanche, que l'amélioration de nos affaires ne soulève guère de difficulté technique, qu'un médiocre réussirait en six mois, pourvu... pourvu qu'il ait le droit de le faire, c'est-à-dire le pouvoir.

DES que le pilote est au volant, l'un lui tient le bras droit, l'autre la main gauche, d'autres les pieds, sans compter les conseils ou menaces qui pleuvent de toutes parts. En dehors de la brève période de quatre semaines pendant laquelle l'usage est de ne pas renverser le gouvernement, il n'y a plus de politique financière. A tout prendre, vaudrait-il mieux imiter nos pères qui, en 1925-1926, se contentaient d'immoler tous les mois un ministre des Finances à l'opinion, jugeant inutile de changer tout le gouvernement, à l'occasion d'une manœuvre, en somme, assez simple.

Mais, depuis cette époque (qui n'était pas plus une « belle époque » que celle de 1900, selon le mythe, bête à sangloter et réactionnaire en toute innocence, créé par de faux consolateurs), un changement important est survenu : le Parlement n'est plus souverain.

Certes, aucun article de la Constitution ne prescrit sa soumission aux groupes de pression. Mais les pouvoirs les plus vigoureux sont ceux qui ne sont pas limités par des barrières juridiques. Au cours d'un débat sur les transports, il y a quelques années, M. Teitgen s'est indigné, à la tribune de l'Assemblée, de voir les représentants du lobby routier transmettre par écrit leurs instructions aux membres de la commission en séance. Noble courroux ! Aujourd'hui, le lobbiste n'est même plus debout dans les couloirs, comme le voudrait son nom ; la presse nous a annoncé, il y a quelques jours, et sans émotion, qu'un président d'organisation agricole dictait ses ordres, cette fois, d'un bureau du Parlement.

EPERDUMENT confiants dans les textes, nous croyons être en régime de suffrage universel et de liberté de la presse. Certes, des élections désignent tous les cinq ans les représentants du peuple. Mais ceux-ci sont ensuite soumis au plébiscite quotidien de la nouvelle oligarchie, nullement choisie suivant le dérisoire procédé égalitaire de l'urne secrète. Sans être absolument de droit divin (quelques apparences sont respectées), elle sait à la fois se détacher des masses informes et s'appuyer sur elles.

Par ce système « représentatif », certains Français comptent pour 100, pour 100.000, d'autres pour zéro. Au Parlement existe une commission des Boissons, mais pas de commission du Logement. Imaginez-vous un pauvre habitant d'hôtel meublé venir, dans son veston râpé, menacer le gouvernement ou l'Assemblée, au nom de ses compagnons d'infortune ? Il « aurait droit » à un large sourire et à la main ferme de l'huissier.

En outre, par une pente toute naturelle, les « presseurs » les plus vigoureux sont les privilégiés et ceux qui redoutent l'évolution technique et sociale. Les ingénieurs en électronique ne peuplent pas les antichambres, n'en ayant ni le besoin ni le temps.

Et c'est ainsi que les ministres passent, tandis que les hommes « au pouvoir » restent, assurant à notre pays une sublime continuité, éperdument conservatrice.

Jusqu'à présent, ils ne choisissent pas les nouveaux gouvernements, semble-t-il. A quoi bon se donner cette peine ? Il suffit de les attendre à Alger ou à Paris et de les entourer de la paternelle sollicitude de ceux qui aiment bien et châtient de même.

M. DUVERGER

PRISONNIER DU MOLLETISME ?

par MAURICE DUVERGER

TOUTES les astuces verbales, toutes les combinaisons de couloirs, tous les rêves élyséens n'ont pas modifié les données du problème parlementaire actuel, qui n'ont pas changé depuis les élections du 2 janvier 1956, et qui ne changeront pas à moins d'élections nouvelles.

Il n'existe pas de majorité de droite à l'Assemblée, excluant à la fois les socialistes et les communistes. Sur le papier, l'addition des voix de tous les autres partis dépasse la moitié des députés. Mais cette addition reste purement théorique, même si les poujadistes entrent dans le système. Une bonne partie du M.R.P., des radicaux et de l'U.D.S.R. n'acceptera jamais de s'allier à la droite et de se séparer des socialistes de façon durable. Le baroud d'honneur de M. Pinay est peut-être rentable à long terme pour son parti, sur le plan électoral : pour l'instant, il a seulement fait perdre à la nation un temps précieux.

Une majorité de Front populaire n'a pas plus de chances de se constituer. Sur le plan de l'arithmétique parlementaire, elle serait plus facile à réunir, puisqu'il suffirait de trouver cinquante voix complétant le bloc des 250 suffrages communo-socialistes. Radicaux mendésistes, républicains populaires de gauche et U.D.S.R. dépassent ce chiffre. Mais la S.F.I.O. n'acceptera pas cette alliance gouvernementale avec le P.C. Le souvenir de la répression hongroise, encore vif dans le pays, donne à son refus un appui dans l'opinion publique.

AUJOURD'HUI, comme il y a vingt-deux mois, deux majorités parlementaires sont donc possibles, et deux seules.

D'abord, celle qui va des socialistes (inclus) aux poujadistes (exclus). Nous avons appelé « molletisme » cette forme nouvelle d'Union Nationale, parce que le Secrétaire Général de la S.F.I.O. lui a donné ses formes et ses règles, qui sont subtiles. Le molletisme suppose : a) que la droite ne participe pas au gouvernement, afin de conserver aux militants socialistes l'illusion d'une majorité de gauche ; b) que la droite appuie néanmoins ce gouvernement de ses suffrages, de façon régulière; c) que le désintéressement de la droite sur le plan de l'exercice du pouvoir soit compensé par des avantages substantiels sur le plan de la politique suivie. En définitive, le molletisme aboutit à faire la politique de la droite avec des hommes de gauche.

En théorie, on peut imaginer d'autres combinaisons à l'intérieur de cette alliance entre la S.F.I.O. et la droite. Par exemple, un molletisme inversé : la droite prenant le pouvoir, avec le soutien parlementaire des socialistes. Un tel gouvernement serait alors obligé de donner des gages à la S.F.I.O. : sa politique serait probablement plus orientée à gauche que celle d'un ministère Mollet. M. Pinay au pouvoir serait obligé de tenir compte des décisions des Congrès socialistes, pour conserver sa majorité : tandis qu'un Secrétaire Général de la S.F.I.O. à la Présidence du Conseil dispose d'une plus grande liberté à cet égard, son parti étant bien obligé de le soutenir.

Mais ce molletisme inversé n'a pratiquement pas de chances d'être appliqué. Non parce que M. Guy Mollet a pris goût à l'exercice du pouvoir, et qu'il ne priserait guère cette influence indirecte. Non parce que M. Pinay n'est pas disposé à jouer à son tour ce rôle de tireur de marrons du feu. Mais parce que la droite est insuffisamment disciplinée. L'un des éléments fondamentaux du molletisme réside dans la rigidité de la S.F.I.O., qui garantit automatiquement à son chef les voix de tous les députés du parti quand il est au pouvoir, dans les scrutins de confiance : même de ceux qui désapprouvent la politique suivie. M. Pinay ne peut espérer la même obéissance « perinde ac cadaver » de la part de ses amis. A défaut du molletisme proprement dit, la seule variante que peut revêtir l'alliance des socialistes et de la droite serait l'union nationale avouée, sous la forme d'un ministère Mollet-Pinay.

MAIS une autre méthode de gouvernement reste toujours possible : celle du soutien alternatif, tantôt par la droite, tantôt par l'extrême gauche, d'un ministère à base socialiste. On qualifie généralement de fragile un système de ce genre : c'est méconnaitre les données politiques actuelles. Sous la Troisième République, il est vrai que les gouvernements minoritaires recherchant un soutien alternatif furent en général des ministères de transition, éphémères et sans pouvoir. Mais, dans la Chambre actuelle, la situation est entièrement différente. Le premier gouvernement Mollet, gouvernement de minorité, a été le plus long ministère de la Quatrième République, et pas le moins actif. Ce qui a causé sa chute et l'a gêné dans son action, c'est d'avoir refusé la possibilité d'un soutien communiste au cas de défaillance de la droite.

Dès le début de la crise j'ai rappelé l'existence de cette solution de rechange : l'autre majorité. Elle restait alors assez théorique, et il semblait difficile de l'appliquer. Mais plusieurs faits nouveaux se sont produits depuis lors, dont l'importance ne peut être mésestimée.

Dans son intervention à la tribune de l'Assemblée Nationale le 18 octobre, M. Pierre Cot a pratiquement offert les voix de l'extrême-gauche pour cette politique du soutien alternatif : on peut penser qu'il n'a point parlé en l'air.

Deux jours avant, M. Duclos indiquait dans L'Humanité que le parti communiste était prêt à accepter un « compromis » sur l'Algérie : il lui faudra faire beaucoup de chemin, certes, pour qu'un tel compromis soit acceptable par les autres partis de gauche ; mais le terme même est symptomatique, car il n'appartient pas au vocabulaire communiste courant, et la position du P.C. sur l'Algérie était intransigeante jusqu'ici.

LA droite a compris d'ailleurs qu'un gouvernement à majorité alternative devenait possible : c'est la peur de voir la S.F.I.O. se rallier à cette formule qui a poussé les indépendants à revenir au molletisme. Cela signifie que, déjà, la technique du soutien alternatif commence à porter ses fruits.

Car il n'est pas nécessaire, en fait, qu'un gouvernement soit effectivement soutenu tantôt par la droite, tantôt par l'extrême-gauche : il suffit qu'il admette la possibilité d'une telle alternance, en cas d'intransigeance de ses alliés du moment. M. Duclos envisage un compromis sur l'Algérie parce qu'il sait que la S.F.I.O. peut gouverner sans lui, avec la droite. Si les socialistes veulent obliger une partie de la droite à accepter un compromis, il faut qu'elle cesse de se croire indispensable.

Il parait sacrilège aujourd'hui, aux yeux de beaucoup, d'envisager un soutien communiste sur un plan général, et plus encore sur le plan de l'Algérie. Mais tout dépend en définitive des conditions de ce soutien. Quand les communistes offrent leurs voix pour des solutions inadmissibles, il est facile de les refuser et on doit le faire. Quand ils offrent leurs voix pour des solutions vagues et imprécises, il est prudent de les refuser, et on peut le faire. Mais s'il arrivait que les communistes offrent leurs voix pour des solutions raisonnables, croit-on qu'on pourrait longtemps les refuser ?

Certes, pour l'instant, on est encore loin de cette dernière hypothèse. Certes, une longue expérience laisse sceptique sur ses chances de réalisation à court terme. Il n'est pas interdit cependant d'envisager une semblable hypothèse : elle est moins absurde, à tout prendre, que d'imaginer avant le 6 février 1956 la nature de la politique effectivement suivie, depuis, en Algérie par le parti socialiste. En définitive, seul importe le contenu des solutions, non l'étiquette de ceux qui les proposent.

L'habileté manœuvrière dont fait preuve le Secrétaire Général de la S.F.I.O. lui permettrait d'ailleurs d'utiliser à plein les possibilités offertes par la technique du soutien alternatif. La souplesse qu'il a montrée dans le passé ne lui rend pas impossible, d'autre part, une semblable évolution. Quel rôle aurait à jouer M. Guy Mollet, s'il se libérait du molletisme ! Au lieu de s'acharner vainement à enlever quelques bribes de popularité à M. Pinay...

(Greer Throckmorton)

LES HOMMES DE BEN MHIDI AU COURS D'UNE PRISE D'ARMES

(Agip)

LES HOMMES DE BIGEARD AU COURS D'UNE REVUE

Une sorte d'osmose, de contagion réciproque

(*Suite de la page* 5.)

gne 58.000 chez Renault. Et si Georges M. allait dans la construction électrique privée par exemple, son salaire passerait à 48.000 francs. Comme l'ingénieur, il a fait grève parce que « ça ne peut plus durer ». Et il recommencera, s'il le faut, « pour que ça change ».

Pour Georges M. comme pour son chef, comme pour des millions de travailleurs français, le sentiment dominant, c'est d'abord la lassitude. Elle conduit à ignorer délibérément l'aspect politique du problème, à écarter tout ce qui ne paraît pas strictement professionnel : les déceptions ont été trop nombreuses, trop vives depuis quelques années.

Pourtant, qu'ils veuillent ou non en prendre conscience, leur geste de refus, leur volonté d'ignorance sont déjà des actes politiques. Les grèves en cours, accélérées par la démonstration des électriciens et gaziers, donnent au problème social un sens politique nouveau. Et ce n'est, semble-t-il, qu'un modeste début.

J.-F. CHABRUN.

ALGÉRIE

La grande armée du monde arabe

Ce qui se produit en Algérie, derrière des apparences monotones, c'est un bouleversement insoupçonné. Notre envoyé spécial Jean Daniel vient de rentrer à Paris. Voici son récit :

DELAISSANT Alger pacifié, éblouissant de vitalité et de charme, un diplomate indien, invité de M. Lacoste, est revenu d'une tournée dans les zones d'opérations algériennes. Tous les correspondants permanents de la presse internationale à Alger l'entourent. Il trouve la situation « bien complexe ». Il ne s'est rendu compte de la présence des combattants algériens qu'au travers des récits des officiers français. Mais ces récits l'ont frappé. Les officiers ont parlé du F.L.N. avec considération, inquiétude et un certain respect technique.

« *Pourtant,* dit-il, *ils ne sont, selon l'Etat-Major français, que* 35.000 *réguliers, plus* 30.000 *supplétifs.* » A ce moment-là, le correspondant d'un grand journal anglo-saxon fit répéter ces chiffres au diplomate indien :

— *Vous avez bien dit* 35.000 *réguliers et* 30.000 *supplétifs ?*

— *Oui,* répondit le diplomate.

— *Et vous les tenez bien de l'Etat-Major français,* insista l'Américain ?

— *On me les a donnés hier,* confirma le diplomate.

L'Américain se mit à penser tout haut :

« *Cela fait* 65.000 *hommes armés. Or, il y a un an, les chiffres officiels étaient :* 15.000 *réguliers et* 10.000 *supplétifs. En un an, l'Etat-Major reconnait que les forces organisées du F.L.N. sont passées de* 25.000 *à* 65.000. *C'est cela aujourd'hui l'essentiel, voyez-vous.* »

Derrière les chiffres

C'est en effet l'essentiel. Je revenais de Tunis où dans des milieux algériens j'avais entendu parler (et je pensais qu'il s'agissait d'exagérations destinées à la propagande) d'une force de plus de 100.000 hommes. Avec les chiffres de l'Etat-Major français, ce chiffre soudain ne devenait pas si déraisonnable. Et je commençais à m'expliquer bien des réactions : la complicité inquiète des Tunisiens et des Marocains, la peur singulière des Libyens et puis un certain nombre de raisonnements que j'avais entendus dans les ambassades étrangères en Tunisie. Une phrase en particulier :

« *La future armée algérienne sera la plus forte armée du monde arabe et elle va bouleverser non seulement les données méditerranéennes, mais celles de tout le Moyen-Orient.* »

Cela naturellement impliquait l'indépendance de l'Algérie dont chacun pensait qu'elle deviendrait « inéluctable ».

Les étrangers se préoccupent moins du présent français que de l'avenir du monde.

« *Sans doute la France se débat-elle dans des difficultés quasi inextricables* — remarquait le diplomate indien — *mais enfin, pendant ce temps, je vois qu'une armée se forme, que l'organisation de tout un pays se crée. Et c'est de ce côté-là qu'il faut regarder maintenant.* »

L'échec politique

Qu'y a-t-il maintenant de ce côté ?

En fait, essentiellement et peut-être exclusivement, une armée. C'est un phénomène sans précédent et d'une extraordinaire nouveauté. Pour le moment, toute la stratégie, tous les objectifs et toutes les valeurs du F.L.N. sont militaires. A Tunis, un Algérien m'a dit que le F.L.N., né d'une impatience rageuse contre les cadres politiques algériens, ne pourrait probablement pas s'en remettre. De plus, chaque fois que certains de ses éléments ont tenté une opération politique, comme la conférence de Tunis avec Ben Bella, ou encore les négociations secrètes avec les émissaires de M. Guy Mollet, l'échec est venu, confirmant les thèses des «activistes», renforçant l'ivresse solitaire des maquisards, débouchant sur une espèce de nihilisme politique, de mystique du sacrifice et de super-organisation militaire.

A tous les échelons de cette organisation, il n'est pratiquement question que de mourir pour que d'autres puissent vaincre. On sait que la victoire ne sera pas immédiate. On sait, et l'on s'y est déjà résigné, que toutes les générations actuelles de combattants pourraient très bien ne pas voir l'indépendance algérienne. Mais il paraît impossible d'emprunter d'autres voies que celles de la violence parce que tout ce qui n'est pas violence est politique et que la politique c'est pour les leaders F.L.N. actuels la façon d'être trompés par les « colonialistes ». Ainsi, leurs réflexes dès qu'il s'agit d'élections. Aussitôt, me confirmait ce même Algérien, ils se souviennent des élections truquées. Ils n'arrivent pas à dominer leur méfiance. Avec Bourguiba, qui ne leur parlait que d'étapes, de compromis, de négociations, longtemps ce ne fut qu'un dialogue de sourds. Et c'est peut-être en passe de le redevenir.

Des dialogues tragiques

Les révolutionnaires algériens s'estiment les représentants du peuple le plus humilié de la terre, parce qu'ils pensent qu'on a dépersonnalisé ce peuple, parce qu'il n'y avait pas en Algérie de Bey ou de Sultan comme en Tunisie ou au Maroc pour maintenir du moins l'apparence d'une souveraineté. Et la réponse à l'humiliation, c'est tout ce qui personnifie et rend spectaculaire la force, c'est-à-dire l'armée.

L'armée française connaît cette réaction et là aussi il est en train de se passer quelque chose de très nouveau : c'est une sorte d'osmose, de contagion réciproque entre militaires français et algériens. Les résultats ne sont perceptibles qu'en ce moment. Mais cela date, en fait, de la première bataille d'Alger, l'hiver dernier. A cette occasion, les parachutistes ont pu voir en face d'eux des hommes qu'il ne leur était plus possible de considérer comme de simples tueurs. Dans des dialogues tragiques, parfois les entractes des séances de tortures, ces ennemis ont découvert une sorte de langage commun. On peut rencontrer à Alger certains officiers français qui déclarent avoir retrouvé leur foi nationale au spectacle de la foi révolutionnaire des Algériens.

Il est une histoire que chaque parachutiste connaît et qui doit faire, maintenant, le cauchemar des responsables de la D.S.T. et du gouvernement général. C'est l'histoire des journées d'entretien entre le chef F.L.N. Ben Mhidi et le colonel Bigeard.

Larbi Ben Mhidi était le principal personnage de l'insurrection. C'est lui qui, avec Ben Bella, avait déclenché, en novembre 1954, les premiers actes de la rébellion. Il fut du « Comité des Cinq », au Conseil national et du Comité d'exécution. Intelligent, cultivé et surtout doué d'un caractère indomptable, il était à la fois le penseur et l'animateur des insurgés.

Lorsque les parachutistes l'arrêtèrent le 28 février dernier, ils cherchaient en réalité un autre leader, Ben Kedda. Il fut présenté au colonel Bigeard qui fut aussitôt impressionné par lui. Ben Mhidi avait de l'allure, de la dignité et un cran extraordinaire. Il raconta sa vie de militant austère, fuyant les plaisirs, obsédé par la reconquête de son pays. En Bigeard, Mhidi respectait le militaire pur, celui qui a fait du courage une sorte de patrie. Dans les locaux des parachutistes, il voyait des affiches qui auraient pu être celles des commandos F.L.N. Les inscriptions disaient : « Para, tu es fait pour mourir. » Ces hommes ne vivaient que pour braver la mort. Ils s'entendaient.

Un jour, Mhidi eut une défaillance: il s'en excusa comme d'une indécence: « Mon colonel, les plus durs peuvent avoir une chute. » Il se reprit vite et se doutant qu'il allait mourir, ne perdit ni son calme ni son sang-froid.

Bigeard fasciné

Le colonel Bigeard était fasciné. Il passait des heures à parler avec Ben Mhidi, abandonnant le renseignement pour le faire parler de tout. Et Ben Mhidi lui dit ces phrases que Bigeard répète encore partout :

« *Mon colonel, nous sommes, vous et moi, des « messieurs » parce que nous méprisons la mort, mais vous, vous serez vaincus parce que vous ne croyez plus en rien. Les Français ne*

Prêt à porter tailleur
TISSUS ET MODÈLES EXCLUSIFS
Costumes depuis 27.900 f
Pardessus depuis 19.900 f
GARY
73, Champs-Élysées, 73
Paris - ELY. 77-76

DEPUIS LUNDI
L'action
L'HEBDOMADAIRE DE L'AFRIQUE DU NORD
est en vente dans les principaux kiosques de France et de Belgique
L'ACTION DANS VOTRE VILLE - 50 FRANCS

croient plus en la France. Vous êtes le passé, vous êtes divisés, vous ne savez plus ce que vous voulez, nous, nous sommes l'avenir. Nous croyons à la République algérienne. Si je meurs, des milliers d'autres viendront après moi combattre pour notre foi et notre patrie. »

Impressionné, le colonel s'entendait dire exactement ce qu'il craignait être la vérité. Il fit encore parler Mhidi. Un jour, il eut l'impression que son héros estimait qu'il était temps de s'entendre avec les Français. Il pensa à faire parler Mhidi à la radio, puis regretta sa tentative infamante pour un homme de la classe de cet Algérien. Ben Mhidi pensait en effet qu'une sorte de table ronde était alors possible, mais évidemment officielle entre la France et le F.L.N.

Bigeard commença alors de véritables entretiens politiques qu'il consignait dans des rapports au gouvernement général qui ne tarissaient pas d'éloges sur le chef F.L.N. Selon le colonel, l'Algérien était décidément « un grand personnage », digne d'être Français et parachutiste.

La mort de Ben Mhidi

Un jour l'ordre vint de la D.S.T. d'abattre Ben Mhidi. On ne pouvait pas risquer le procès. Le procès de Ben Mhidi aurait été le procès de toute la guerre d'Algérie. Cet homme n'était ni un poseur de bombes ni un terroriste, c'était un futur chef d'Etat, pour le moment responsable d'une organisation à objectifs *politiques*.

« Tu vas mourir, Ben Mhidi », lui dit un jour Bigeard.

Et il lui fit présenter les armes. Et Ben Mhidi fut assassiné.

Le colonel a exprimé publiquement un regret : qu'il n'ait pas été fusillé, avec les honneurs dus à son rang. Mais il parait qu'il en a d'autres : avec Ben Mhidi disparaissait l'un des derniers grands politiques du F.L.N. L'un de ceux qui s'étaient élevés au-dessus du fanatisme par humiliation. Sa mort était un choix qui excluait désormais la négociation. Il n'y avait plus place que pour la lutte militaire.

Deux armées parallèles

Aujourd'hui, l'Algérie est occupée par deux armées qui n'ignorent plus rien l'une de l'autre et qui, toutes deux, progressent dans le même sens. L'armée française a fait l'apprentissage de la guerilla clandestine et de la guerre du renseignement.

L'armée algérienne a augmenté sa puissance, son équipement et son armement, a perfectionné son organisation, et en certains endroits, accepte des engagements en bataille rangée. Au seuil de la quatrième année de rébellion, à force de se combattre et d'être attentives l'une à l'autre, obsédées l'une par l'autre, elles vont finir par se ressembler.

Il est en effet singulier d'entendre dans le bled certains chefs d'unités françaises parler de leurs combats. En général, le chef d'unité sait tout sur l'ennemi : la personnalité du colonel F.L.N. qu'il a en face de lui, le nombre d'hommes sous les ordres de ce colonel et le nombre de fusils, de fusils-mitrailleurs, de mitrailleuses ou parfois de mortiers. Il connaît les repaires, les itinéraires. Il parle de tout cela sans haine ni mépris. Comme tout guerrier, il finit par s'installer dans un sport. Soudain, il décide de forcer l'ennemi au combat. Il dit alors et très naturellement : « Nous allons essayer d'accrocher la compagnie de Si Hamed, on va voir s'il réussira le même tour de force que la dernière fois. » Si l'engagement a lieu, il y a des morts, beaucoup de morts, beaucoup plus qu'il y a un an.

Pour les Français, les renseignements sont venus surtout par les interrogatoires faits à Alger, et par le démantèlement de certains réseaux politiques, mais aussi par les documents précis et clairs découverts sur les prisonniers, les blessés ou les morts.

L'A.L.N., elle, dispose sans effort d'une abondance infinie de renseignements : à peu de réserves près, tous les musulmans pacifiques ou considérés comme tels et qui vivent près les officiers sont, en puissance, des agents de renseignements.

La victoire d'Alger

Entreprise dans ces conditions, cette guerre peut évidemment durer très longtemps.

Il n'y a de véritable progrès dans la répression que sur le terrorisme, mais là il est incontestable, en particulier à Alger. Le F.L.N. convient que la bataille d'Alger a été perdue. Il déclare aussitôt que cela n'a qu'une importance très relative pour lui, puisque pendant tout le temps (plus de deux ans) où le terrorisme régnait sur la capitale algérienne, il a pu, en fixant à Alger 10.000 parachutistes, organiser son armée.

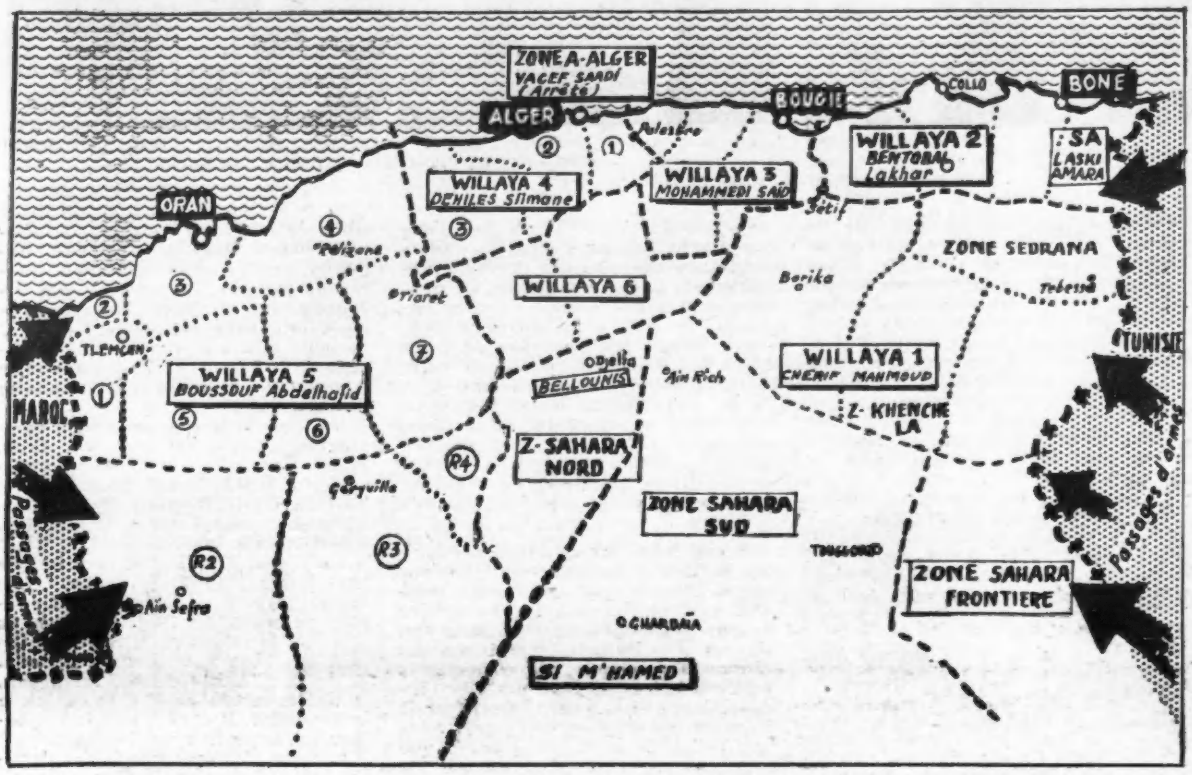
De son côté, il n'y a aucune raison pour que l'armée française ne puisse pas supporter très longtemps cette guerre — d'autant que les succès locaux font beaucoup plus illusion qu'en Indochine.

Pour sortir de l'impasse militaire menaçant également de fascisme et la métropole et le futur Etat algérien et menaçant d'anarchie le Maroc et la Tunisie, il y a eu la proposition « historique », comme on l'a dit, de M. Ladgham, vice-président du Conseil tunisien. Une conférence où la Tunisie et le Maroc accepteraient les limitations de leur indépendance pour régler le conflit algérien. La France n'y a pas répondu et, disons-le, le F.L.N. non plus. Davantage : il est loin d'être établi que le F.L.N. accepte de renoncer au préalable de l'indépendance. Non seulement du fait de son horreur viscérale des « manœuvres politiques », mais aussi peut-être parce que l'unité des maquis n'est réalisable que dans la tension d'une dictature militaire en opérations.

Si la France acceptait et si le F.L.N. la refusait, la France se trouverait dans le camp de la Tunisie et du Maroc. Il est bien évident qu'un pareil événement ébranlerait non seulement l'étranger, les pays arabes, mais encore et surtout l'opinion nationaliste algérienne elle-même.

De toutes façons, si nous ne savons pas tirer de conclusions, d'autres les tireront pour nous. Un fait devient patent : plus la guerre dure et plus l'Algérie évolue vers une nation clandestine et militariste avec laquelle les Français auront de moins en moins de chance de s'entendre.

JEAN DANIEL.



(Service cartographique de « L'Express ».)

L'ORGANISATION F.L.N. DE L'ALGÉRIE

Sur le plan territorial, l'Algérie est divisée en sept grands commandements appelés Willaya *dont le chef a rang de colonel et est de droit membre du C.N.R.A. (la zone d'Alger est autonome). Ces Willayas sont elles-mêmes divisées en zones (Mintaqua) commandées par un capitaine. Les zones comprennent plusieurs régions (Nahta), elles-mêmes constituées par des secteurs (Kasma). Sur la carte, les flèches indiquent les zones de passage d'armes.*

L'ÉLECTRONIQUE BAT UN NOUVEAU RECORD :

300 lignes au centimètre carré

C'est ce qu'accomplit l'Electro-Rex assurant ainsi la reproduction fidèle sur stencil, de tout document original, graphique, imprimé ou photographique.

Ce nouveau procédé de reproduction assure l'autonomie presque complète pour confectionner sur duplicateur tous les imprimés commerciaux, documents techniques, catalogues, prospectus publicitaires.

Toute entreprise possédant un duplicateur peut profiter des avantages sensationnels qu'offre le système ELECTRO-REX grâce auquel vous composerez des clichés aussi bien que l'imprimeur.

COLOS-REX-ROTARY
29-33, rue Miguel-Hidalgo
BOT. 10-60

BARLAY
CHEMISIER
VESTES - PANTALONS
MANTEAUX - IMPERMEABLES
167, bd du Montparnasse (6e) - DAN. 91-66

EN 2 MOTS

par Brigitte GROS

QUATRE députés : MM. Buron (M.R.P.), Raingeard (Indép.), Naudet (Rad.) et Juskienwebski (Soc.) viennent de rentrer d'Indochine. Chacun d'eux attachait à ce séjour une importance particulière : trois ans après la paix de Genève, comment se présente là-bas la situation de la France ?

Dans un prochain rapport officiel, les quatre parlementaires consigneront leurs conclusions. Elles sont optimistes. Si la France a perdu la guerre en Indochine après sept ans de luttes, les conditions se trouvent cependant aujourd'hui réunies, disent-ils, pour lui permettre de gagner facilement la paix. Pourquoi ?

Parce que, selon eux, là où l'action et l'influence de la France s'exercent encore, c'est-à-dire au Sud, la situation va s'améliorant, alors qu'au Nord c'est actuellement le contraire.

AU Viet-Nam, l'importance de l'infrastructure constituée par l'ensemble des entreprises françaises, agricoles, industrielles et commerciales, déjà installées, permet un développement économique dont les résultats sont encourageants.

Les investissements français sont de l'ordre de 350 milliards environ : les plantations d'hévéas (Terres Rouges, Michelin) sont les plus belles du monde ; les Glacières d'Indochine, les maisons d'import-export, fonctionnent dans les mêmes conditions qu'avant Genève.

★

NOS échanges avec le Viet-Nam se traduisent pour la France par une rentrée de devises de 70 millions de dollars (dollars qui proviennent de l'aide américaine au Viet-Nam) et par une économie de devises de 37 millions, soit au total plus de 100 millions de dollars. Le Viet-Nam-Sud, le Cambodge et le Laos se trouvent donc être les premiers pourvoyeurs de dollars de la zone franc.

De plus, le Viet-Nam nous autorise à transférer en France les bénéfices réalisés par les sociétés françaises sans obligation de réinvestissement sur place.

Après un siècle d'administration française, d'habitudes communes et d'affinités intellectuelles, les Vietnamiens marquent encore pour nos produits et pour notre culture une large préférence.

Aujourd'hui, la France distribue au Viet-Nam un enseignement primaire et secondaire. Mais au lieu de le développer, il a fallu par exemple fermer, faute de crédits, les classes de 10e, qui drainaient vers notre enseignement des enfants de toutes classes sociales.

Les établissements scolaires français — laïques et privés — qui comptent un effectif total de 17.000 élèves, ne peuvent satisfaire que 40 % des demandes.

Les Américains, qui distribuent une aide de 300 millions de dollars par an, n'ont pas pu substituer leur influence à celle de la France. Leurs experts et leurs professeurs doivent parler français.

Au Cambodge, où l'armée est entièrement équipée et subventionnée par les Américains, les Cambodgiens ont exigé que les instructeurs soient uniquement des Français. De même, au Viet-Nam-Sud, les instructions militaires sont en français.

★

LE lien qu'établit l'usage d'une langue commune est l'un des plus puissants qui unissent deux peuples. C'est à nous d'agir en sorte que la nouvelle génération soit instruite en français, à nous de savoir exploiter et conserver le capital moral dont nous récoltons les revenus économiques.

Voilà ce que quatre parlementaires d'obédience politique différente viennent de constater ensemble. Si la France le veut, elle peut maintenir dans l'une de ses anciennes colonies sa présence, son influence et ses privilèges économiques.

B. G.

Document

La correspondance secrète des « 3 Grands »

ECHEC DU PACTE A TROIS

Le gouvernement soviétique vient de publier à Moscou un document exceptionnel : les correspondances secrètes échangées pendant la dernière guerre entre Staline, Roosevelt et Churchill, puis Truman et Attlee (1). « L'Express » présente ici à ses lecteurs un choix de ces lettres inédites en France, qui retracent la politique suivie par les Trois Grands à l'égard de la France, et montrent la nature des relations personnelles qu'ils entretenaient entre eux.

STRICTEMENT SECRET ET PERSONNEL.

DU PREMIER I.V. STALINE.

D'APRES tous mes renseignements, de Gaulle et ses amis français qui viennent d'arriver en Union Soviétique vont poser deux questions :

1. — Conclusion d'un pacte franco-soviétique d'assistance mutuelle, analogue au pacte anglo-soviétique.

Il nous est difficile de faire objection. Mais je voudrais connaître votre opinion à ce sujet. Veuillez me donner vos conseils.

2. — Il est probable que de Gaulle posera la question d'une modification de la frontière orientale de la France et de l'extension de cette frontière jusqu'à la rive gauche du Rhin. On sait également qu'il existe un projet de création d'une région de Rhénanie-Westphalie placée sous contrôle international. Il est possible que la participation de la France à ce contrôle soit prévue. Ainsi la proposition française de déplacement de la frontière sur le Rhin va entrer en concurrence avec le projet de création d'une région rhénane sous contrôle international.

Je vous demande conseil sur cette question également. 2 décembre 1944.

MESSAGE URGENT, PERSONNEL ET STRICTEMENT SECRET DE M. CHURCHILL AU MARÉCHAL STALINE.

REFERENCE votre télégramme sur la visite du général de Gaulle et les deux questions posées. Nous ne voyons aucune objection à la conclusion d'un pacte franco-soviétique d'assistance mutuelle analogue au pacte anglo-soviétique. Au contraire, le gouvernement de Sa Majesté estime souhaitable la conclusion d'un tel pacte, qu'il considère comme un maillon de plus dans la chaîne qui nous unit tous. Nous pensons également qu'il serait si possible encore préférable de conclure un pacte triparti entre nous trois qui inclurait notre traité anglo-soviétique existant, avec certaines améliorations. Les obligations souscrites par chacun de nous seraient ainsi identiques et coordonnées. Je vous prie de me dire si cette idée vous plaît. J'espère qu'elle vous plaira. Nous devrons bien entendu en informer tous deux les Etats-Unis.

Comme vous le savez, le Président ne pense pas que le général de Gaulle doive participer à la rencontre des trois. Je voudrais espérer qu'il sera possible de changer cela de telle sorte qu'il y participe plus tard, quand seront discutées les questions concernant particulièrement la France. 5 décembre 1944.

Roosevelt n'est pas d'un avis très différent sur les deux questions posées par de Gaulle ; sa lettre est reçue le 7 décembre 1944 à Moscou :

PERSONNEL ET SECRET.

DU PRÉSIDENT ROOSEVELT AU MARÉCHAL STALINE.

...MON gouvernement ne verra en principe aucune objection à la conclusion du pacte franco-soviétique proposé dans l'esprit du pacte anglo-soviétique d'assistance mutuelle, si vous et le général de Gaulle estimez qu'un tel pacte servira les intérêts tant de vos deux pays que de la sécurité européenne en général.

Je suis entièrement d'accord avec vos réponses au général de Gaulle sur la frontière française d'après la guerre. Je pense actuellement qu'il ne serait d'aucune utilité pour nos efforts de guerre communs de vouloir régler cette question tout de suite, et qu'il est préférable que ce règlement intervienne après l'effondrement de l'Allemagne.

La suggestion britannique de pacte à trois est favorablement accueillie à Moscou

PERSONNEL ET SECRET.

DU PREMIER I.V. STALINE AU PREMIER MINISTRE M. W. CHURCHILL.

...VOTRE proposition sur le caractère préférable d'un pacte triparti anglo-franco-soviétique avec des améliorations par rapport au pacte anglo-soviétique a été approuvée par moi et mes collègues. Nous avons proposé au général de Gaulle la conclusion d'un tel pacte triparti, mais n'avons pas encore reçu sa réponse.

7 décembre 1944.

C'est finalement, on le sait, un pacte biparti qui fut signé le 10 décembre. Staline s'en explique le jour même dans une lettre à Churchill :

PERSONNEL ET SECRET.

DU PREMIER I.V. STALINE AU PREMIER MINISTRE M. W. CHURCHILL.

J'AI communiqué au général de Gaulle votre opinion sur le caractère préférable d'un pacte anglo-franco-soviétique d'assistance mutuelle et me suis prononcé pour l'acceptation de votre proposition. Cependant le général de Gaulle a insisté pour la conclusion d'un pacte franco-soviétique et demandé qu'un pacte triparti soit conclu à une étape suivante, car cette question exige une préparation. En même temps, est arrivé un message du Président (Roosevelt) indiquant que celui-ci ne voit pas d'objection à un pacte franco-soviétique. Nous nous sommes donc mis d'accord sur la conclusion du pacte, qui a été signé aujourd'hui. Il sera publié après le retour du général de Gaulle à Paris.

Je considère que la visite de de Gaulle a donné des résultats positifs et que non seulement elle contribuera au renforcement des relations franco-soviétiques, mais servira la cause commune des Alliés. 10 décembre 1944.

Un an plus tard, la France revient sur le tapis des discussions entre « grands ». Les personnages ont changé : Roosevelt, mort, a été remplacé par Truman ; Churchill a cédé la place à Attlee ; Staline lui-même, qui est devenu « généralissime », a durci ses positions. On ne reconnaît plus le Staline de 1943, qui insistait pour faire participer la France, sur un pied d'égalité avec les trois, aux pourparlers avec l'Italie. Cette fois-ci, c'est l'Amérique et la Grande-Bretagne qui vont prendre la défense de la France. Celle-ci est, en effet, en passe d'être expulsée par M. Molotov de la conférence des cinq ministres des Affaires étrangères (Grande-Bretagne, U.S.A., U.R.S.S., France et Chine) qui travaille à Londres à l'élaboration des traités de paix avec les ex-alliés de l'Allemagne (Finlande et pays balkaniques). Il fallut que les chefs de gouvernement interviennent dans la querelle. Staline envoie à Truman ce bref message le 23 septembre 1945 :

LE CULTE DE LA PERSONNALITÉ

« JE vous adresse mes vœux les plus sincères à l'occasion de Votre anniversaire. Je suis convaincu que Votre vie est infiniment précieuse pour l'avenir du monde entier et pour le renforcement constant des liens qui unissent nos deux pays. Aussi, quand je vous souhaite mes bons vœux d'anniversaire, il ne s'agit pas d'une phrase de rhétorique. »
(*Churchill à Staline, le 20 décembre 1944.*)

« ...J'ai reçu juste avant mon départ pour l'océan Pacifique Votre admirable photo encadrée, que je trouve magnifique. J'ai été très heureux de la recevoir et vous en suis très reconnaissant... »
(*Roosevelt à Staline, le 21 juillet 1944.*)

« HONORÉ GÉNÉRALISSIME STALINE,

« Je vous prie de recevoir l'expression de ma reconnaissance pour la photographie portant Votre dédicace personnelle, qui est bien arrivée. Je ne puis dire par des mots toute ma reconnaissance pour cette cordiale dédicace, et je conserverai toujours ce portrait comme le souvenir heureux de notre très amicale coopération de Potsdam. »
(*Truman à Staline, le 14 septembre 1945.*)

DU GÉNÉRALISSIME I.V. STALINE AU PRÉSIDENT DES U.S.A. M. TRUMAN.

APRES avoir étudié l'affaire, j'en suis venu à la conclusion que s'il s'agit de la participation de la France et de la Chine à la solution des affaires balkaniques, le strict respect de la décision de la conférence de Berlin interdit à ces Etats d'être invités à participer.

Truman plaide alors le dossier français avec chaleur :

DU PRÉSIDENT TRUMAN AU GÉNÉRALISSIME STALINE

(*message reçu à Moscou le 23 septembre*)

...JE reconnais qu'en interprétant strictement le texte de l'accord de Potsdam, la France et la Chine n'ont pas le droit de participer à la discussion des traités de paix si elles n'ont pas signé les conditions de capitulation ou si elles n'ont pas été invitées.

Je me souviens qu'à la table de conférence à Potsdam un accord était intervenu au cours de la discussion selon lequel les membres du Conseil non signataires pourraient assister et délibérer, mais ne pourraient pas voter. A ce qu'il me semble, il a été décidé à l'unanimité le premier jour de la session du Conseil que les membres du Conseil non signataires des conditions de capitulation peuvent participer à la discussion, mais non pas voter. Si maintenant nous modifions cette règle et refusons à la France et à la Chine le droit même de discuter un problème auquel elles ont déclaré être intéressées et cela parce qu'elles n'ont pas signé les conditions de capitulation, je crains que cela fasse mauvaise impression. On avancera l'accusation que les trois grandes puissances privent les autres membres du Conseil même de la possibilité d'exposer leur point de vue.

Ne pouvons-nous nous accorder pour considérer la décision adoptée à l'unanimité par le Conseil lors de sa première séance comme une invitation à la France et à la Chine de participer conformément à l'accord de Potsdam ? La question est de trop peu d'importance pour interrompre le travail du Conseil et retarder le mouvement vers la paix et la compréhension mutuelle.

Nouveau refus de Staline le 23 septembre 1945. D'où ce nouvel argument du président Truman, tiré d'une lettre reçue à Moscou le 24 octobre 1945 :

...IL apparaît que le Conseil a invité le 11 septembre les membres du Conseil non signataires des conditions de capitulation à participer sans droit de vote à la discussion des traités. Cette procédure, que pas un des membres du Conseil n'a mise en doute au moment de son adoption, était à mon avis tout à fait convenable et admissible, conforme à l'accord de Berlin. M. Byrnes ne s'est pas estimé en mesure d'accepter la modification de cette procédure proposée par M. Molotov le 22 septembre. Il a estimé avec raison que notre gouvernement ne consentirait pas à humilier la France et la Chine en retirant au beau milieu de la conférence — alors que la France et la Chine ont déjà participé à seize séances — l'invitation qui leur avait été adressée de participer à la discussion des traités de paix.

S'efforçant de trouver une solution acceptable par tous les membres du Conseil, M. Byrnes s'est déclaré prêt à accepter une limitation de la procédure d'élaboration des traités, s'il est convenu que le Conseil convoquera une conférence de la paix comprenant les Etats les plus intéressés, comme le prévoit l'article 2 (4) (11) de l'accord de Berlin...

C'est cette solution de compromis, proposée par Byrnes, qui était alors secrétaire d'Etat, qui devait l'emporter.

Prochaine publication :

STALINE ANNONCE LA DÉFAITE DE L'U.R.S.S.

(1) Cf. « L'Express » n° 329 du 10 octobre 1957.

PARDESSUS
exclusifs
AUTO-COATS
LODENS
d'origine
GENTLEY
TAILLEUR
SPÉCIALISTE DU TISSU ANGLAIS
20, av. FRANKLIN-ROOSEVELT

CORRESPONDANCES EXPRESS

UNE VALEUR EN HAUSSE :

LA « THIOKOL »

● La baisse de l'ensemble des valeurs cotées à la bourse de New York a atteint lundi dernier 5 milliards de dollars (2 000 milliards de francs).

C'est la baisse la plus brutale qui ait été enregistrée depuis la crise cardiaque du président Eisenhower, en 1955.

Parmi les très rares valeurs en hausse figure la « Thiokol », qui fabrique des combustibles pour fusées.

Les raisons de la baisse sont multiples :

1° Après six mois de plafonnement, la production industrielle n'a pas pris l'essor coutumier en automne. L'année automobile s'annonce médiocre.

2° Le gouvernement défend énergiquement la compression des dépenses militaires. Les nouveaux crédits qui sont envisagés pour le programme de fusées seraient compensés par des économies supplémentaires dans d'autres domaines.

3° La récession américaine, quoique légère, fait boule de neige : elle provoque la baisse des cours des matières premières et, par contrecoup, réduit dans les pays qui les produisent les achats de produits industriels.

Les baisses de Wall Street se sont répercutées sur les bourses de Paris, Zurich et Londres. Après M. Gaitskell, le « Times » se déclare « inquiet » et décèle les indices d'une « légère crise mondiale dont il serait vain d'ignorer les dangers ».

SURPRISES RUSSES

POUR LE 7 NOVEMBRE

● Deux surprises vont marquer le 40e anniversaire de la Révolution russe, qui sera célébré avec un éclat sans précédent le 7 novembre prochain.

Surprise politique : pour la première fois, Mao Tsé-Toung, Tito et Gomulka, attendus à Moscou à la veille de l'anniversaire, se trouveront réunis avec M. Kroutchev.

Il n'est pas exclu que les leaders des quatre grands courants du communisme consacrent par un communiqué commun le retour à l'unité idéologique du camp socialiste.

Surprise scientifique : de nouvelles « offensives cosmiques » figurent au programme. Au moins trois tentatives seraient faites pour envoyer des fusées dans la Lune ou plusieurs satellites plus perfectionnés que le Spoutnik autour de la Terre.

Les chantiers de Leningrad, pour leur part, doivent lancer avant la fin de l'année le premier navire de surface à propulsion atomique : un brise-glace filant 18 nœuds et évitant, par des émissions de vapeur surchauffée, d'être pris dans les glaces polaires.

L'académicien soviétique A.I. Berg a toutefois mis le public en garde contre toute surestimation de l'avance scientifique russe : « Ce serait une grave illusion de croire, a-t-il déclaré au cours d'un meeting, que les Etats-Unis sont en retard sur nous.

« Il n'est guère de savants parmi nous qui oseraient prétendre que les ingénieurs et les chercheurs américains sont moins avancés que nous dans le domaine de la technologie ou de la science. »

LE SECRET DE LA VALISE

DE M. HENDERSON

● Que contenait la valise de M. Loy Henderson ? D'après des rumeurs, reprises par plusieurs journaux, l'adjoint de M. Dulles pour le Moyen-Orient aurait perdu sa serviette durant son récent séjour à Ankara.

Des diplomates qui ont rencontré M. Henderson à son retour de Turquie ont été frappés par son air déconfit.

M. Kroutchev a affirmé à M. James Reston, du « New York Times », et à M. Bevan qu'il possédait des documents établissant l'existence de plans d'intervention américano-turque contre la Syrie.

M. Walter Lippmann, de son côté, vient de faire état des intrigues de réfugiés politiques syriens qui, de Turquie, préparaient le renversement du gouvernement de Damas.

En fait, durant ses entretiens d'Ankara, M. Henderson a évoqué plusieurs hypothèses de travail. Le renversement du régime syrien par un coup d'Etat préparé en Turquie n'était que l'une d'entre elles.

Des fonctionnaires du Département d'Etat, à Washington, ont ouvertement pris parti pour cette « solution ». D'autres sont partisans de gagner les sympathies arabes en sacrifiant Israël. Une troisième école, enfin, souhaite reconnaître la présence russe au Moyen-Orient.

Aucune de ces trois voies n'a encore été retenue par les dirigeants responsables des Etats-Unis. Le recours à la force a été exclu comme « allant à l'encontre du but recherché ».

LA DECEPTION

DE M. KRICHNAMATCHARI

● M. Krichnamatchari, ministre des Finances indien, a rapporté de Washington des nouvelles décourageantes pour ses 400 millions de compatriotes. M. Krichnamatchari n'a pu obtenir aucune promesse d'aide des Américains et le niveau de vie des Indiens, actuellement de 24 000 francs par an, a peu de chances de passer aux 28 000 francs prévus par le plan quinquennal actuel.

Les banques privées lui ont déclaré ne pas pouvoir fournir de capitaux avant deux ou trois ans. Le gouvernement américain se trouve en pleine période d'économies et se montre hésitant.

L'amputation du plan indien risque d'avoir des conséquences graves dans le monde :

1° Une nouvelle réduction des importations de l'Inde serait inévitable. Au cours des six derniers mois, elle a déjà supprimé 80 milliards d'achats à l'étranger. Ce sont autant d'exportations perdues pour l'Europe et l'Amérique.

2° La misère accrue ou prolongée des masses indiennes risque de provoquer leur désaffection à l'égard des méthodes démocratiques. C'est pourquoi une partie de la grande presse américaine critique sévèrement les hésitations du gouvernement de Washington.

« Nos désaccords politiques avec l'Inde, écrit le « New York Times », sont moins importants que la question de savoir si le plus grand pays non communiste d'Asie reste fondamentalement attaché à la liberté et à la démocratie. 100 millions de dollars par an ne devraient pas être pour nous un prix trop lourd lorsqu'il s'agit d'assurer l'avenir et la stabilité politique de l'Inde. »

LES ARABES

ENTRE LES DEUX ALLEMAGNES

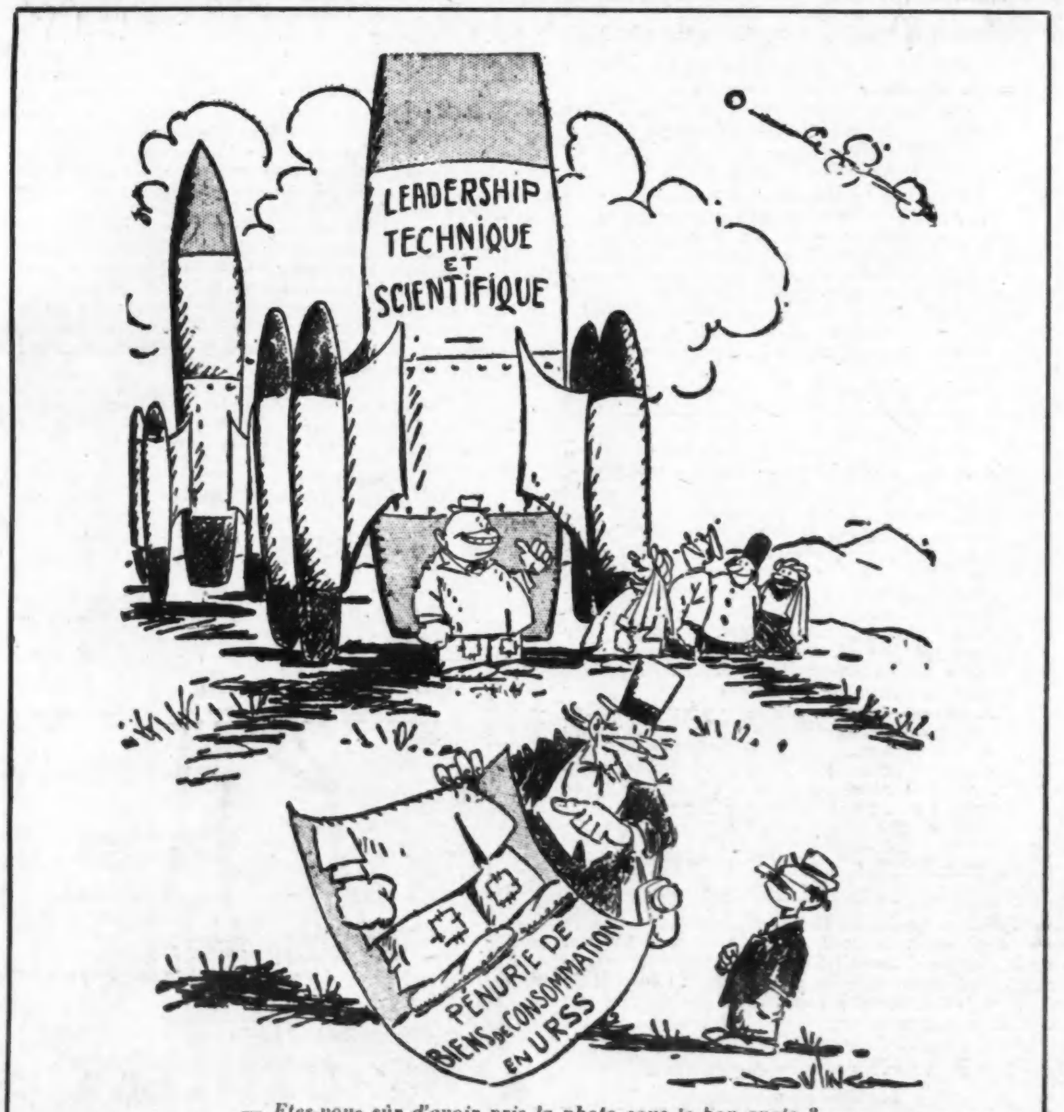
● La rupture des relations diplomatiques entre Bonn et Belgrade, quoique toute symbolique, aura des conséquences importantes. La majorité des diplomates allemands avaient déconseillé la rupture. Le chancelier Adenauer en a décidé autrement. Les plans diplomatiques allemands sont maintenant bouleversés : la relance des contacts entre les deux Allemagnes se trouve renvoyée à un avenir indéterminé.

Les relations entre Washington et Belgrade risquent d'être affectées. M. Dulles a fait mettre à l'étude la révision des rapports américano-yougoslaves. La reconnaissance de l'Allemagne de l'Est par Belgrade autoriserait des doutes, selon lui, sur l'indépendance de la Yougoslavie par rapport à l'U.R.S.S., et sur l'opportunité de l'aide américaine à Tito.

La diplomatie est-allemande, pendant ce temps, incite l'Egypte et la Syrie à reconnaître à leur tour l'Allemagne orientale. D'importants crédits et des fournitures industrielles sont offerts en prime.

Les possibilités de représailles à la disposition de Bonn sont minces. La rupture des relations commerciales avec les deux pays arabes est hors de question : elle léserait les industriels allemands autant, sinon plus, que les pays visés. La reconnaissance d'Israël est la seule mesure de rétorsion à la portée de Bonn.

Pour la garder en réserve, l'Allemagne occidentale a retardé l'envoi d'un ambassadeur à Jérusalem.



— *Etes-vous sûr d'avoir pris la photo sous le bon angle ?*
(« New York Herald Tribune »)

L'Express 24-oct 1957

L'OCCIDENT CETTE SEMAINE, *vu par Pierrot.*

COMMUNISTES

Un savant témoigne

● ***Les succès scientifiques de l'U.R.S.S. prouvent-ils que les savants communistes jouissent d'une liberté nouvelle ? Voici l'histoire d'un savant yougoslave.***

POUR avoir écrit dans une revue américaine que « la dictature politique coûte cher en matière de recherche scientifique », l'un des plus grands physiciens yougoslaves, Stevan Dedijer (1) vient de perdre son poste. L'institut Rudjer Buskovic dans lequel il travaillait depuis 1954 vient en effet d'annoncer qu'il ne renouvellerait pas son contrat de trois ans.

Le motif invoqué pour le licenciement de Stevan Dedijer est celui d' « incompétence ». Il ne trompera personne : formé aux Etats-Unis où il a vécu plusieurs années avant de regagner son pays à la fin de la guerre, Stevan Dedijer est un des meilleurs savants yougoslaves. Ses compétences étaient si bien reconnues lorsqu'il suivait la ligne officielle du Parti qu'il est resté directeur de l'Institut Boris Kidric de recherches atomiques jusqu'en 1954.

Sa disgrâce coïncide avec la publication dans le « Bulletin des Savants Atomiques » américain d'un article intitulé « Recherche et liberté dans les pays sous-développés ». Dedijer y montre en quoi la dictature — qui se traduit par un blocage des échanges d'informations entre savants — nuit au développement de la recherche scientifique. Il analyse plus particulièrement le cas de l'U.R.S.S.

« Lorsque les Soviétiques firent exploser leur première bombe A en 1949 et leur première bombe H en 1953, l'Occident fut surpris de découvrir l'ampleur du programme de recherche russe. Ces réussites semblaient prouver qu'un pays sous-développé peut mener à bien un vaste programme de recherche sans libérer les savants de la contrainte idéologique. Il y avait là une contradiction, une énigme.

« En fait, les résultats doivent être appréciés en fonction des efforts consentis et du prix payé en hommes et en argent.

« La disparition d'un Vavilov et d'innombrables petits Vavilov au cours des vingt dernières années, l'emprisonnement d'un Landau, l'éclipse pendant plusieurs années d'un Kapitza, la contrainte exercée sur un Frenkel et sur une génération de plus petits Frenkel pour qu'ils admettent publiquement que les dogmes d'Etat sont nécessaires à la recherche, les attaques politiques contre des savants comme Lyssenko, tout cela doit être inscrit au débit de l'U.R.S.S. dans une estimation de l'efficacité de sa politique scientifique.

Un gaspillage inutile

« L'expérience des autres pays montre que le secret scientifique et la prépondérance des impératifs idéologiques entraînent souvent une floraison de pseudo-science et la mise en route de projets coûteux et inutiles destinés à mourir dans le secret des archives de l'Etat. Ce n'est que lorsqu'il sera possible de comparer les résultats obtenus avec les pertes résultant des conditions dictatoriales de la recherche que l'on pourra évaluer l'efficacité du contrôle idéologique sur le développement scientifique.

« L'argument selon lequel les résultats obtenus justifient le gaspillage n'est pas valable, même pour un pays disposant de ressources humaines et matérielles aussi considérables que l'U.R.S.S. — à plus forte raison pour une petite nation.

« Il semble d'ailleurs que les Russes s'en rendent compte. Le relâchement de la dictature idéologique dans le domaine scientifique, la libération des intellectuels emprisonnés, l'opposition ouverte de certains savants à la désignation autoritaire des dirigeants de l'Académie des Sciences, l'article de Kapitza dans la « Pravda » sur la nécessité d'une politique plus souple dans l'élaboration des programmes de recherche sont autant de signes du désir de l'Union soviétique d'éviter les coûteux gaspillages qui ont résulté de sa politique passée. »

(1) Stevan Dedijer est le frère de Vladimir Dedijer, ancien membre du Comité Central du P.C. yougoslave et historiographe officiel de Tito, tombé en disgrâce pour avoir défendu le droit de Djilas à exposer ses idées.

TURQUIE

Des élections bien préparées

(D'un correspondant à Istanbul)

● ***La Turquie vote dimanche. Le gouvernement turc saura alors si les précautions qu'il a prises pour museler l'opposition étaient suffisantes.***

LES Turcs sont actuellement ceux qui s'inquiètent le moins des développements de la crise du Moyen-Orient. Alors que le monde entier s'interroge sur ses conséquences et ses dessous, les Turcs ne pensent qu'à une chose : aux élections de dimanche prochain par lesquelles ils renouvelleront leur Parlement.

Le gouvernement de M. Menderes a pris toutes les précautions possibles pour assurer une nouvelle victoire du parti démocrate (D.P.), au pouvoir depuis 1950.

Les incidents qui ont marqué le début de la campagne électorale, il y a trois semaines, donnent le climat de ces élections. A Kars, par exemple, dans la province du Nord-Est, des milliers de personnes étaient venues acclamer sur l'aéroport de la ville le leader de l'opposition, Ismet Inönü, ancien Président de la République et chef du parti républicain populaire (C.H.P.).

Lorsque Inönü apparut à la portière de son avion, souriant et alerte malgré ses 74 ans, la foule se précipita à sa rencontre pour l'acclamer. Ce fut alors que la police entra en action, dispersant les manifestants à coups de matraque et à coups de crosse. Il y eut une trentaine de blessés et plusieurs arrestations.

Le gouvernement sait depuis longtemps que ces élections seront pour lui une épreuve difficile et il a tout fait pour les préparer. Comprenant que le mécontentement populaire ne ferait qu'augmenter en raison de l'aggravation constante de la situation économique, il a avancé d'un an la date de la consultation électorale, qui ne devait intervenir qu'en 1958.

Asphyxier la presse

Il a d'autre part interdit les apparentements entre les différents partis d'opposition, ainsi que toutes les manifestations publiques et les réunions en plein air. Ces règlements sont si bien appliqués que le secrétaire général du C.H.P. a été arrêté à Sinop pour avoir serré, dans la rue, les mains de ses partisans. Un autre député de l'opposition a été emprisonné pour avoir insulté « la personne morale » du Parlement lors du débat sur la nouvelle loi de la presse.

Cette nouvelle loi fait tomber toute critique des pouvoirs publics sous le chapitre de « l'atteinte au prestige de l'Etat ». Elle interdit aux journalistes accusés de diffamation d'apporter devant les tribunaux la preuve de leurs assertions écrites, rendant ainsi leur condamnation automatique. Plusieurs collaborateurs de journaux aussi importants que *Ulus, Dünya, Yeni Gün*, ont été condamnés en vertu de cette loi. Quant au directeur de l'hebdomadaire politique *Akis* (qui s'inquiète timidement de l'isolement de la Turquie au Moyen-Orient, l'attribuant à sa politique pro-américaine), il s'est vu condamner à huit mois de prison pour « avoir voulu dénoncer » un cas de corruption dans un ministère. Une loi autorise également le gouvernement à révoquer les juges qui rendraient des arrêts « contraires à l'intérêt national ».

Pour protéger le public contre toute mauvaise influence à la veille du scrutin, le préfet d'Istanbul a interdit la publication du résultat des sondages d'opinion pré-électoraux effectués par certains journaux. Le gouvernement, enfin, réserve ses émissions radiophoniques à ses partisans et contrôle la répartition du papier et des annonces publicitaires, ce qui lui permet d'asphyxier les journaux qui soutiennent l'opposition.

Les dirigeants actuels étaient pourtant venus au pouvoir en 1950, après

→

jack Romoli
EXCLUSIVITÉS MASCULINES
PARIS
PARDESSUS ET AUTO-COATS
IMPORTATION ANGLAISE ET ITALIENNE
38-40, avenue Victor-Hugo
POI. 36-72

CAP BENAT
Terrains à vendre près le Lavandou
ports, plages, site sensationnel
Parkings 300 garages, gardiennage
Sté ARTISTIQUE DU CAP BENAT
Service n° 10
à Bormes-les-Mimosas (Var)
et 60, rue de Provence, PARIS - TRI. 85-17
Autor. préfectorale 28 nov. 1953

MESSAGE STRATOSPHERIQUE
Des enfants ont découvert l'autre nuit dans un champ, un curieux engin téléguidé. Il contenait un bizarre message que l'on reconnut par la suite être rédigé en esperanto et qui disait : « Deux soldats du centre de ... seraient heureux de correspondre avec jolies marraines nationalités indifférentes ». Après enquête, on découvrit que les enfants avaient fait leur trouvaille à la lumière d'un boîtier Wonder. La pile Wonder ne s'use que si l'on s'en sert.

une période de gouvernement autoritaire, avec les meilleures intentions. Leur slogan d'alors, « Une Turquie démocratique », a été remplacé rapidement par « Les barrages d'abord, la démocratie ensuite ».

Malheureusement, la « politique des barrages » n'a pas réussi à consolider l'économie du pays. L'aide américaine (700 millions de dollars en sept ans) a été utilisée à des investissements industriels effectués sans plan d'ensemble et obéissant à des considérations d'efficacité politique beaucoup plus que de rentabilité économique. « Les usines, a dit un député turc, ont été construites près des électeurs et non près des sources d'énergie. » Une grande partie de l'aide étrangère a été dépensée sous forme de subventions agricoles, dans le dessein de retenir la clientèle électorale paysanne.

Les Etats-Unis, mécontents de la gestion économique du gouvernement d'Ankara, se firent moins généreux. En 1955, lorsque la Turquie demanda une aide supplémentaire de 300 millions de dollars, les Américains répondirent : « D'accord, à condition que l'économie turque soit entièrement réorganisée et que nous puissions contrôler l'utilisation de ces fonds ». Le gouvernement Menderes s'étant opposé à cette « ingérence étrangère », les 300 millions n'ont pas été accordés.

Les Américains resteront

Aujourd'hui, les Turcs manquent de tout et l'un des mots les plus entendus est « yok » : « il n'y en a pas ». Il n'y a plus de café, plus de pièces détachées pour leurs machines et les tracteurs, plus de pneus pour les autobus. Sans l'aide américaine, il n'y aurait plus eu cette année de farine ni de pétrole.

Pour lutter contre le mécontentement qui grandit dans les villes et qui commence à gagner les campagnes, M. Menderes a fait appel aux sentiments religieux des masses. « Si vous votez pour les partis laïques de l'opposition, dit-il aux électeurs, vos mosquées seront détruites et vos enfants ne recevront plus d'instruction religieuse. »

La politique turque serait-elle modifiée si l'opposition l'emportait ? Sur le plan intérieur certainement, M. Inönü établirait un régime plus démocratique. Il a fait signer à tous les candidats de son parti une déclaration-programme par laquelle ils s'engagent à réclamer la création d'une seconde Chambre, à abolir les lois anti-démocratiques et à organiser dans six mois de nouvelles élections générales sur la base de la représentation proportionnelle.

La politique étrangère du nouveau gouvernement, cependant, ne serait pas très différente de celle de M. Menderes. M. Inönü pratiquerait une politique plus souple et éviterait les démonstrations de force maladroites, comme l'envoi de l'armée turque à la frontière syrienne, qui vient d'avoir les résultats explosifs que l'on sait. Mais l'appartenance de la Turquie à l'O.T.A.N. et la présence de bases militaires américaines sur le territoire turc ne seraient pas remises en question.

HONGRIE

Un an après...

● *Le calme règne à Budapest...*

DEPUIS lundi dernier, Budapest et les grandes villes de province hongroises sont en état de siège, bien que cet état n'ait pas été officiellement déclaré. Les dirigeants du parti communiste multiplient les avertissements : tout rassemblement de plus de trois personnes sur la voie publique sera interdit et les forces armées interviendront pour disperser la moindre manifestation.

Il est peu probable que les Hongrois descendent dans la rue pour célébrer le premier *anniversaire* de la grande semaine révolutionnaire qui débuta le 23 octobre 1956. La mobilisation générale des forces de répression prouve bien, cependant, que les dirigeants actuels de la Hongrie trouvent en face d'eux non pas une petite minorité de « fascistes et de réactionnaires », mais bien les masses populaires.

Un succès économique

Il y a un an, M. Istvan Dobi, aujourd'hui président de la République, et M. Janos Kadar, président du Conseil et premier secrétaire du parti, saluaient « la révolution victorieuse qui venait de triompher grâce aux forces populaires ». C'était avant que les Russes ne les placent au pouvoir. Aujourd'hui, ils affirment qu'ils ont toujours été persuadés du caractère « incontestablement contre-révolutionnaire » des événements d'octobre 1956.

En un an, qu'ont-ils réussi à faire ? Sur le plan économique, ils ont obtenu un indéniable succès. L'aspect extérieur de la vie est redevenu normal dans tout le pays. La reconstruction est en cours et peu de traces subsistent des combats d'octobre dernier. L'U.R.S.S. ayant accordé une aide à la Hongrie et diminué les prélèvements qu'elle effectuait sur l'économie du pays, la qualité et la quantité des produits de consommation sont en augmentation sensible. En raison des nombreuses concessions accordées par le gouvernement dans le domaine économique (décentralisation, suppression des prestations agricoles obligatoires, tolérance d'un secteur privé assez étendu), la situation matérielle des travailleurs s'améliore.

L'ombre de l'Armée rouge

Sur le plan politique, cependant, le gouvernement Kadar a échoué. La police politique et la milice ouvrière ont été renforcées, l'appareil du parti a été reconstitué, mais des 900.000 membres que comptait le parti en octobre 1956, il ne reste que 300.000 inscrits. Les autres sont passés dans le camp des « contre-révolutionnaires ».

Plusieurs dizaines de milliers de personnes se trouvent dans les prisons ou les camps de concentration, parmi lesquelles les meilleurs écrivains, journalistes et dirigeants ouvriers de la Hongrie. On ignore tout du sort que le régime Kadar réserve à M. Imre Nagy et à ses anciens collaborateurs, dont on ne connaît même pas le lieu de détention. Les procès à huis clos se multiplient et ce n'est que par des communiqués laconiques que le public est informé des condamnations.

Le fossé qui sépare les dirigeants kadaristes du peuple hongrois est resté si profond que le régime n'ose même pas faire procéder aux élections générales — à liste unique, bien entendu — qui devraient avoir lieu pour le renouvellement de l'Assemblée, élue en 1953.

Le gouvernement n'a plus l'espoir de reconquérir la confiance des masses. Il ne peut songer qu'à les « empêcher de bouger ». Ce qui lui permet d'y parvenir, c'est précisément ce qui fait son impopularité : l'ombre de l'Armée rouge qui se profile derrière lui.

CE JOUR-LA...

Le 24 octobre 1929

● *La bourse de New York s'effondra, un spectre en sortit et le m o n d e capitaliste s'éveilla.*

CHAQUE jour, quand le gong électrique sonne l'heure de la fermeture, un spectre apparaît dans la corbeille déserte du Stock Exchange de New York. Il flotte un instant sur le sol jonché de rubans de tickers et de cigarettes éteintes à peine allumées et sort dans Broad Street, erre à travers les gratte-ciel de ciment tout neuf et fixe de ses yeux caves les habitants de ce « God's own country ». Jusqu'à son apparition, ce 29 septembre 1929, les Américains ne portaient jamais de parapluie, « leur but étant de vivre sous un soleil éternel » ; à son passage, ils relèvent leur col et l'Occident capitaliste ne tarde pas à les imiter. Le spectre se nomme « Récession ».

16.410.030 actions ont été enregistrées ce jour-là. Le prix moyen des 50 valeurs de tête est tombé de 40 % et tous les journaux ne parlent que de la *calamité*. La presse avait pourtant embouché ses trompettes et enflé ses dithyrambes pour annoncer la constitution du consortium des *Big Six*, six grands banquiers sauveurs chargés de tenir un *coussin* sous les prix qui tombent. Et, le 24 dans l'après-midi, à l'issue d'une réunion du Federal Reserve Board, un communiqué avait assuré le public que les affaires étaient « fondamentalement saines » ; le 25, le marché paraissait ferme.

C'est alors que petits banquiers et Big Six saisirent l'occasion de retirer aux spéculateurs une partie de leurs prêts pour éviter de lourdes pertes. Les chauffeurs de taxi, les concierges, les petits comptables et les dactylos à permanente mensuelle se ruent sur les radios et les dernières éditions des quotidiens. A Wall Street, les gros financiers couvent leurs tickers. Ce peuple entier spécule avec rage depuis quinze ans. Pourtant, malgré le désastre, les jeunes gens chantent « *Happy days are here again* », revoici les beaux jours.

Un mois plus tard, environ, cette chanson s'arrête net sur leurs lèvres. Le jeudi 24 octobre, sous le poids des 6 millions d'actions offertes sur le marché depuis deux jours, la bourse s'effondre. La panique défait les visages. Entre le moment où l'on décide de vendre son « paquet » et celui où la vente a effectivement lieu, les prix dégringolent à une allure folle.

A midi, un consortium de quatre gros banquiers enraye la chute en rachetant pour 240 millions de dollars de titres. Le 28, la débâcle reprend de plus belle ; les banquiers se retirent. Commerçants et industriels se voient suspendre tout crédit, leurs garanties en titres ayant baissé de 50 %. La consommation baisse de moitié — la seule vente des postes de radio avait augmenté de 1.400 % entre 1922 et 1929. Les salaires baissent : c'est le grand lessivage.

L'Occident entier apprend qu'il est en faillite parce que des petits employés d'outre-Atlantique ont cru qu'ils pouvaient devenir milliardaires, qu'ils le devaient. A Paris, à Londres, à Berlin, à Vienne, des messieurs élégants aux cravates de chez Sulka avalent du poison, se tirent une balle dans la tête, se jettent par la fenêtre — méthode dite sautante — ou dans leurs fleuves nationaux.

A l'extérieur du Stock Exchange, à New York, monte la clameur d'une foule qui grossit, attendant Dieu sait quoi, le nez en l'air. C'est qu'un laveur de carreaux est debout sur sa planche, au vingtième étage d'un gratte-ciel de Broad Street et des badauds ont cru que, ruiné lui aussi, il allait se suicider. Et ils le guettent...

Tous millionnaires

Ces pères de famille, administrateurs hier soir, chômeurs ce matin du 25, qui vendent, pour rien, leurs voitures, leurs réfrigérateurs, leurs radios et leurs machines à laver, sont livrés au désarroi ; ils ne comprennent pas ; les présidents Coolidge et Hoover, les grands banquiers, les chefs d'entreprise, les trusts d'investissements, tous ces prêtres de l'argent au cigare neuf, au regard calme, qui, eux, *savent*, qui manient l'argent du matin au soir, lisent les journaux financiers, écoutent les meilleurs conseillers du monde et dirigent les destinées économiques et financières des Etats-Unis, n'ont-ils pas encouragé le mouvement inflationniste ? Comment ont-ils laissé la catastrophe se produire ? Comment est-il possible qu'en 1928 tout le monde put espérer devenir millionnaire l'année suivante, et comment ce matin vendent-ils des pommes sur le trottoir ? Comment Wall Street, ce mur élevé autrefois pour défendre contre les bisons l'Ile de Manhattan, est-il devenu un Mur des Lamentations ?

En effet, de 1920 à 1928, les banques, les industries et le gouvernement ont unanimement encouragé le « boom ». Les affaires de bourse ont connu une énorme publicité. Des milliers de bureaux ont été créés sur l'ensemble du territoire, où sont reçus les ordres des clients locaux, ensuite transmis à Wall Street. On n'y est généralement pas très difficile sur la situation financière de ces petits spéculateurs auxquels on permet, moyennant une provision médiocre, d'acquérir des valeurs trois et quatre fois plus importantes que cette couverture. Les intermédiaires font crédit pour le reste, les banquiers font crédit aux intermédiaires et c'est finalement la banque d'émission qui fait crédit à tout le monde. Quatre sortes de « joueurs » y trouvent leur compte : les spéculateurs d'occasion, les professionnels, les agents de change et les banquiers.

En 1928, le Federal Reserve Board, qui voit monter, avec l'élection de Hoover, les crédits boursiers de 3 à 5 milliards de dollars, demande la restriction des crédits accordés aux banques d'émission. Les taux du « call money » sont alors relevés jusqu'à 15 et 20 % et les banques d'État se retirent du jeu. Les banques privées prennent la relève, les capitaux affluent de partout, surtout de Londres, de Paris et de Vienne. Le coût excessif de l'argent ne décourage personne.

Jazz et charleston attisent de tout le souffle de leurs cuivres cette fièvre spéculative. Ils ont *tous* envie de devenir des nababs. Le premier film parlant s'intitule « Chasing rainbows », chassons l'arc-en-ciel.

Tous ruinés

« La hausse des cours de certaines valeurs s'explique par la prospérité des industries correspondantes », déclare un axiome boursier. Longtemps, on attribuera l'inflation de 1928 à la confiance nationale dans une prospérité sans cesse grandissante.

Certes, cette confiance n'est que trop visible. Un magazine créé à la veille du krach s'intitule « Fortune » ; « Time » consacre, pendant les semaines qui précèdent la crise, chacune de

ses couvertures à l'un des « tycoons » de l'époque, William Wrigley Jr., Harry F. Guggenheim, Thomas W. Lamont, Walter P. Chrysler... Le héros du jour est le Grand Financier et la principale réalisation de l'Amérique, les Affaires. Enfin, la publicité ne cesse de questionner ses lecteurs : « Est-ce que vos dollars travaillent ? ». Résultat : on comptait en 1920 près de 30.000 agents de change aux Etats-Unis ; en 1929, ils étaient 70.000.

Quelque temps aussi, on attribuera le krach à la simple panique. Ni la confiance ni la panique ne peuvent suffire à provoquer une catastrophe qui rida durement le visage de la trop heureuse Amérique, nivela petite et moyenne bourgeoisies aussi efficacement que la révolution bolchevique, emplit la presse du monde entier de récits vrais et faux de suicides et déclencha la Grande Nostalgie de la bourgeoisie, la mort des voitures de douze cylindres et la ruine des châteaux de style Renaissance transportés d'Europe pierre par pierre sur les bords du Mississipi ou dans l'or de la Californie. Il ne suffit pas d'avoir peur pour que les spectres viennent.

L'autruche en « hombourg »

Le véritable agent responsable de la catastrophe, ce fut l'extravagant crédit accordé à la consommation.

En 1929, le tiers du revenu national global revenait à 5 % des Américains. Les bénéfices retirés des armements depuis 1916 avaient donné à cette élite, composée de chefs d'industrie et de grands banquiers, un vigoureux essor. Afin de développer une activité axée principalement sur l'industrie automobile et les produits de luxe, radios et réfrigérateurs, il fallait développer la consommation. Ce fut l'affaire du crédit. On vendit alors tout à tempérament, et, l'année du krach, les ventes d'autos à crédit représentaient 70 % du total des ventes de cette industrie, indice de la prospérité américaine.

« Grâce à l'aide de Dieu, la pauvreté sera bientôt bannie de la nation », assurait Hoover. Le « haut plateau de prospérité » fut la tarte à la crème de la phraséologie officielle. L'industrie enflait son activité ; les banques la couvrirent d'émissions supplémentaires de titres. Nul ne songeait alors, sinon peut-être Franklin D. Roosevelt, qui fut parmi les premiers à critiquer la spéculation, que la faiblesse du système bancaire, mal contrôlé et « hémorragique », était aussi dangereuse que des freins mal serrés sur une pente raide. De plus, la balance des comptes était beaucoup trop largement déficitaire. Enfin, le malaise agricole allait grandissant. L'année de la crise, le nombre des chômeurs dépassait un million et demi.

Cette élite coiffée de « hombourgs » se révéla composée d'autruches. Le krach ne ruina pas qu'elle ; comme elle absorbait une part importante du revenu à consommer, le choc en retour secoua les classes moins riches, les travailleurs et les « cols blancs » de ses bureaux. La fermeture des petites industries accrut encore le chômage. Pour donner une idée de l'inconscience de ces grands manieurs d'argent, il suffit de citer la phrase de Thomas Lamont, à l'issue de la « séance noire » du 24 octobre : « Une petite détresse s'est abattue sur la bourse... » Inconscience qui poussera jusqu'au cynisme : c'est la revente brutale des titres achetés au plus bas, en 1929, par les consortiums bancaires, qui consommera la catastrophe en 1930 et installera définitivement la crise à demeure.

La solution du bon sens consista à laisser les prix dégringoler et regagner leur niveau normal. Ce fut une belle saignée. Le 13 novembre, les valeurs atteignirent leur cours le plus bas :

General Electric : 3 septembre : 396 1/4 ; 13 novembre : 168 1/8.

RCA : 13 septembre : 101 ; 13 novembre : 28.

US Steel : 13 septembre : 261 1/4 ; 13 novembre : 150.

General Motors : 13 septembre : 72 3/4 ; 13 novembre : 36.

Des arcs-en-ciel au pain quotidien

Il est difficile de départager aujourd'hui l'inconscience et la volonté de « refaire le moral » de la nation dans les propos étrangement optimistes que le gouvernement, la presse, les financiers et les chefs d'industrie diffusèrent tous au cours du terrible hiver 1929-1930.

Tandis que les banques de réserve achètent des centaines de milliers de titres d'Etat pour éviter un effondrement complet du système bancaire, que des banques privées font faillite par centaines — 640 en 1929, 1.350 en 1930 — Démocrates et Républicains s'accusent mutuellement du désastre, oubliant qu'ils furent tous « hoovercrates » dans le feu de ce qu'ils appellent désormais *l'orgie*. Peut-être persuadé que tout ne va pas si mal, que l'économie américaine est, quand même, foncièrement saine, le président Hoover se contente de promettre une réduction des impôts et le démarrage des travaux publics.

En 1930, on enregistre 4 millions de chômeurs ; quand Roosevelt prend le pouvoir, en 1933, on en compte « provisoirement » 12 ! Le spectre évoqué le 24 octobre 1929 a démesurément grandi ; la faim, l'angoisse et la déception ont aigri Babbitt ; il s'enferme dans l'horizon étriqué de Main Street. Ses chanteurs ne vocifèrent plus : ils lui murmurent des *« blues »* neurasthéniques. Les agriculteurs menacent de se révolter. Les écrivains sont partis pour l'Europe. Les milliardaires et propriétaires de trust, sentant grossir un nouvel orage, se montrent beaucoup moins volontiers sur les couvertures des magazines. Même s'il fait effort pour être gai, le cinéma devient beaucoup plus réaliste, et King Vidor intitulera un de ses films *Notre pain quotidien*.

« Notre situation économique est aujourd'hui d'une ironie tragique, écrit Roosevelt. Nous n'avons pas été réduits au point où nous en sommes par un cataclysme de la nature ou de notre potentiel humain. Nous avons en surabondance des matières, des outils pour fabriquer avec celles-ci les articles qui nous sont nécessaires et des moyens de transport et d'échange commercial pour mettre ces articles à la disposition de tous ceux qui en ont besoin... Notre aptitude à faire fonctionner le mécanisme économique que nous avons créé est mise en doute ! »

Un ange gardien

« Contrôler » eût été plus exact. L'administration rooseveltienne s'appliqua à créer un système de freinage économique qui demeure aujourd'hui le même dans les grandes lignes. Le rouage principal en est le taux d'imposition, qui s'est élevé de 1,2 % en 1929 à 5 % du Produit National Brut en 1937, année du redressement, pour atteindre plus de 16 % en 1958. Les autres rouages sont le crédit à la construction et le crédit agricole, la détermination des marges de couverture boursières. L'huile qui assure le fonctionnement de ce mécanisme, pour pousser la comparaison, est l'information, pratiquée de façon continue et totale, et chargée de tenir le gouvernement constamment au courant des tendances financières. Certes, ce mécanisme n'est pas absolu : il n'a eu, cette année, qu'un faible effet sur les investissements excessifs de très grandes entreprises, par exemple, gênant les petites entreprises et l'agriculture, la consommation et la construction des logements ; mais à ses carences suppléent la lucidité des gouvernants et la mémoire que garde le public de la Grande Dépression : en un mot, c'est la maturité économique du peuple américain qui garde à ce frein, peut-être partiellement démodé, sa véritable efficacité.

Après 28 ans, l'Amérique reste toujours hantée par le souvenir de cette journée du 24 octobre qui lui coûta, à elle seule, 40 milliards de dollars. Le spectre est peut-être devenu ange gardien.

GEORGES KETMAN.

LA FOULE DEVANT LE STOCK EXCHANGE LE 24 OCTOBRE 1929
Le coussin était trop mou

REMISE 10 à 25 % sur TOUS VOS ACHATS
AVEC CREDIT NORMAL ET GRATUIT
Documentation contre 100 francs ou 5 timbres
Association Familiale Economique des Acheteurs
Service EX : 14, rue Grange-Batelière - PARIS (9e)

Comment nous irons dans la Lune ?
POUR LE SAVOIR, LISEZ :
LES HOMMES DANS L'ESPACE
PAR
HERMANN OBERTH
dont « l'Express » a publié un important condensé dans son dernier numéro
850 francs
EDITIONS
LE LIVRE CONTEMPORAIN
AMIOT - DUMONT

JEUNESSE

Dans l'espace, le jeudi

CENT mille « lanceurs de satellite » ont été vendus en une semaine. Aux enfants.

Les « moins de 12 ans », qu'ils soient Français, Américains, Belges ou Britanniques, sont les seuls qui n'aient pas été surpris par le lancement du satellite artificiel.

Leurs journaux depuis longtemps leur ont fait faire un plongeon dans l'avenir :

● TINTIN publie une bande dessinée, « Le mur du silence », où l'on voit des avions décoller tout naturellement à la verticale.

● SPIROU raconte les aventures d' « Alain Cardan, citoyen de l'espace » et celles de « Buck Danny », le chasseur de soucoupes volantes.

● BENJAMIN consacre cette semaine deux pages au Bébé-Lune.

Le goût des enfants pour la « science-fiction » a incité les fabricants de jouets à lancer sur le marché la « parfaite panoplie du petit voyageur interstellaire » avec casque en matière plastique et revolver « atomique ».

Depuis que Spoutnik tourne autour de la terre, la vente de ces jouets a fait un prodigieux bond en avant. Aux Etats-Unis en particulier, où dans un grand magasin de New York les achats de jouets « spatiaux » ont été multipliés par dix en une semaine.

Pour profiter de la vogue, des fabricants ont mis au point un « lanceur de satellite » qui envoie un disque à trente mètres de hauteur. Coût : 2.000 francs.

— *Le Spoutnik a peut-être porté un coup à la diplomatie américaine*, a dit un porte-parole de cette firme, *mais il fait notre fortune.*

LOGEMENT

La machine à appartements

M. GERMAIN, directeur de la revue *Constructions neuves*, vient de créer la « Bourse du Logement ».

Son idée est simple : les constructeurs de maisons neuves dépensent des sommes considérables (placards publicitaires, intermédiaires, etc.) pour entrer en contact avec les acquéreurs éventuels et ceux-ci perdent du temps à courir les agences immobilières, il faut donc créer un trait d'union entre les uns et les autres.

Les futurs propriétaires sont priés de remplir un questionnaire pour définir quels appartements répondent exactement à leurs désirs, à leurs besoins et leurs moyens (un droit de 300 francs est demandé par la « Bourse du Logement »).

Les constructeurs répondent également à un questionnaire en signalant leurs chantiers et leurs conditions.

Les réponses des uns et des autres sont converties en fiches perforées, et il devient possible de « marier » rapidement les offres et les demandes.

En quelques jours, 800 personnes ont reçu des réponses de la « machine-à-trouver-des-appartements ».

SCIENCES

Le vin contre l'Université

LES marchands d'apéritifs, alcools et autres boissons hygiéniques manifestent une fois de plus leur opposition au projet de construction d'une Faculté des Sciences à la Halle aux Vins.

L'affaire semblait réglée l'an dernier : deux bâtiments de la Faculté des Sciences devaient être édifiés sur pilotis *au-dessus* des baraquements de ces commerçants, pour ne pas porter tort au négoce du vin.

La construction de ces bâtiments était inscrite au budget de 1957.

Ce compromis déjà honteux n'a pas été jugé suffisant : les marchands de vin ne veulent pas abandonner la moindre part de leur ciel aux scientifiques en vertu de deux principes qui leur sont chers :

— *J'y suis, j'y reste.*

— *Après moi le déluge.*

Pour faire appliquer ces principes, les négociants en vin, s'appuyant sur des textes de Napoléon et de Louis-Philippe, ont interdit de planter l'un des pilotis (destiné à soutenir le bâtiment de la rue Cuvier) sur le trottoir d'une voie de la Halle aux Vins.

Pour les faire céder, un décret a été envoyé au Conseil d'Etat. Il y manque encore la signature d'un ministre. Elle se laisse désirer.

En attendant, les scientifiques soulignent que les marchands de vin n'ont pas à se plaindre d'être bousculés. Il y a quarante ans que le projet existe, est considéré comme indispensable et doit être appliqué d'un jour à l'autre.

Depuis, le nombre des étudiants s'est multiplié par dix (ainsi que les lézardes de la vieille faculté) et les besoins en scientifiques se sont multipliés par cent.

PUBLICITÉ

L'innommé innommable

EN gros caractères dans un placard publicitaire :

LE JE-NE-SAIS-QUOI ET LE PRESQUE-RIEN

S'agit-il du nom d'un nouveau parfum, du titre d'un disque, ou d'une marque de soutien-gorge que l'on s'apprête à lancer sur le marché ? Non, il s'agit du dernier ouvrage de M. Wladimir Jankelevitch, professeur à la Sorbonne.

Le texte de l'annonce résume ainsi l'étude :

« La nostalgie de *quelque chose d'autre*, le sentiment *qu'il y a autre chose*, le pathos d'incomplétude animent une espèce de philosophie négative, qui a toujours été en marge de la philosophie ésotérique.

« W. Jankelevitch rappelle tous les noms qui, au cours de l'histoire de la pensée, ont pu être donnés à cet innommé innommable, toutes les définitions qui ont pu être proposées pour ce « quelque chose d'autre » qui suspend le principe de contradiction. Ce faisant, il rencontre plusieurs problèmes fondamentaux de la métaphysique ; le temps et l'instant, la liberté, la volonté de vouloir, la sincérité, etc. »

Presque rien.

TV

Pas de cet argent-là

PIERRE SABBAGH, qui anime les services sportifs de la T.V., trouve en moyenne dans son courrier dix lettres par jour contenant ces mots :

« *Nous sommes prêts à verser 1.000 francs en plus de notre taxe pour avoir du football en direct à la T.V.* ».

Des lettres de ce genre parviennent aussi en nombre impressionnant à la direction générale de la R.T.F.

Cela devient un référendum si important qu'on évalue à 100.000 le nombre des téléspectateurs prêts à payer une dîme supplémentaire pour avoir leur match en direct et à domicile.

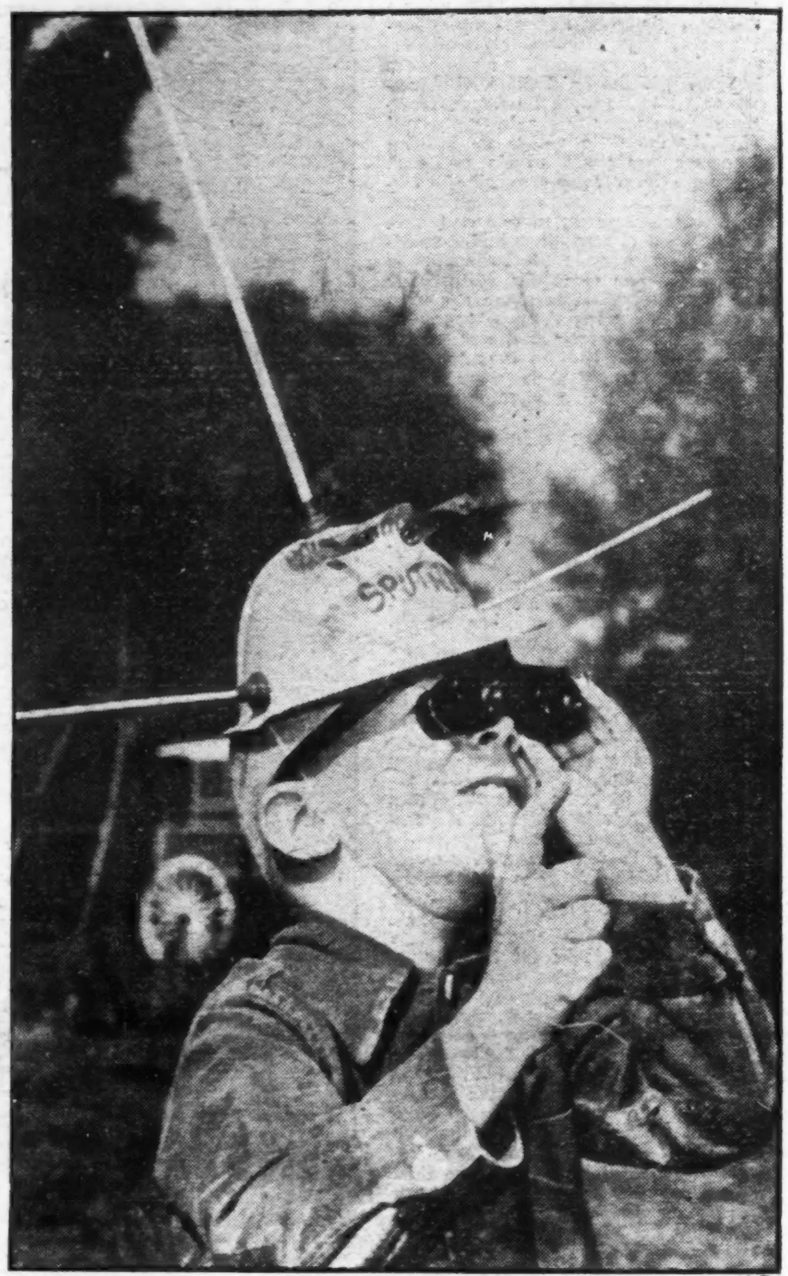
De ces 100 millions offerts bénévolement, M. Delaunay ne veut pas :

— *Impossible*, dit-il, *la taxe est votée par le parlement et nous ne pouvons la modifier.*

Mais même s'il les acceptait, cela ne réglerait pas le problème : les Fédérations de football continueront à s'opposer la plupart du temps à la retransmission de matches en direct.

● DERNIER EXEMPLE : la retransmission par la T.V. française de France-Belgique de football a été refusée par la Fédération belge.

● RAISON INVOQUÉE : les supporters du nord de la France qui assistent chaque semaine à des matches en Belgique préféreront rester chez eux pour voir France-Belgique à la T.V. et diminueront d'autant la recette.



(A.P.)

UN « VOYAGEUR DE L'ESPACE »
L'avenir est aux petits

ÉLECTRONIQUE

Comptez-vous, camarades

POUR la première fois les habitants de l'Union soviétique vont être recensés avec exactitude. Grâce à des machines françaises.

Jusqu'à présent il n'y a eu que des recensements partiels, chaque République fédérée comptant ses habitants à tour de rôle. Lorsque les chiffres étaient additionnés, ils étaient déjà dépassés.

En 1958, le recensement se fera simultanément dans tous les Etats de l'Union.

L'Administration Centrale des Statistiques de Moscou a délégué au Salon International de l'équipement de bureau (à la porte de Versailles) plusieurs spécialistes conduits par M. Sazanov pour examiner les machines les plus modernes des pays exposants. Ils ont retenu des machines fabriquées par une importante firme française.

Au lendemain de l'accord, deux spécialistes français se sont rendus à Moscou pour qu'il leur soit précisé quelles caractéristiques devront avoir les machines électroniques qui permettront aux Russes de savoir, enfin, combien ils sont.

ÉTUDIANTS

La fausse presse

UN nouveau journal paraît cette semaine : *L'Etudiant de France*. Rédacteur en chef : Claude Neuschwander, vice-président de l'Union Nationale des Etudiants de France. Tirage 50.000 exemplaires. Maigre pour commencer (8 pages) mais pourvu d'ambitions considérables *L'Etudiant de France* devrait devenir bimensuel et atteindre 150.000 exemplaires dans un avenir proche.

Un système de diffusion inédit garantit son succès : les vendeurs (des étudiants) conserveront pour eux les deux tiers du prix de vente (15 fr.). Le journal ne sera pas vendu sur la voie publique.

— *Il ne faut pas nous confondre avec la fausse presse étudiante que l'U.N.E.F. s'efforce d'annihiler*, dit Claude Neuschwander.

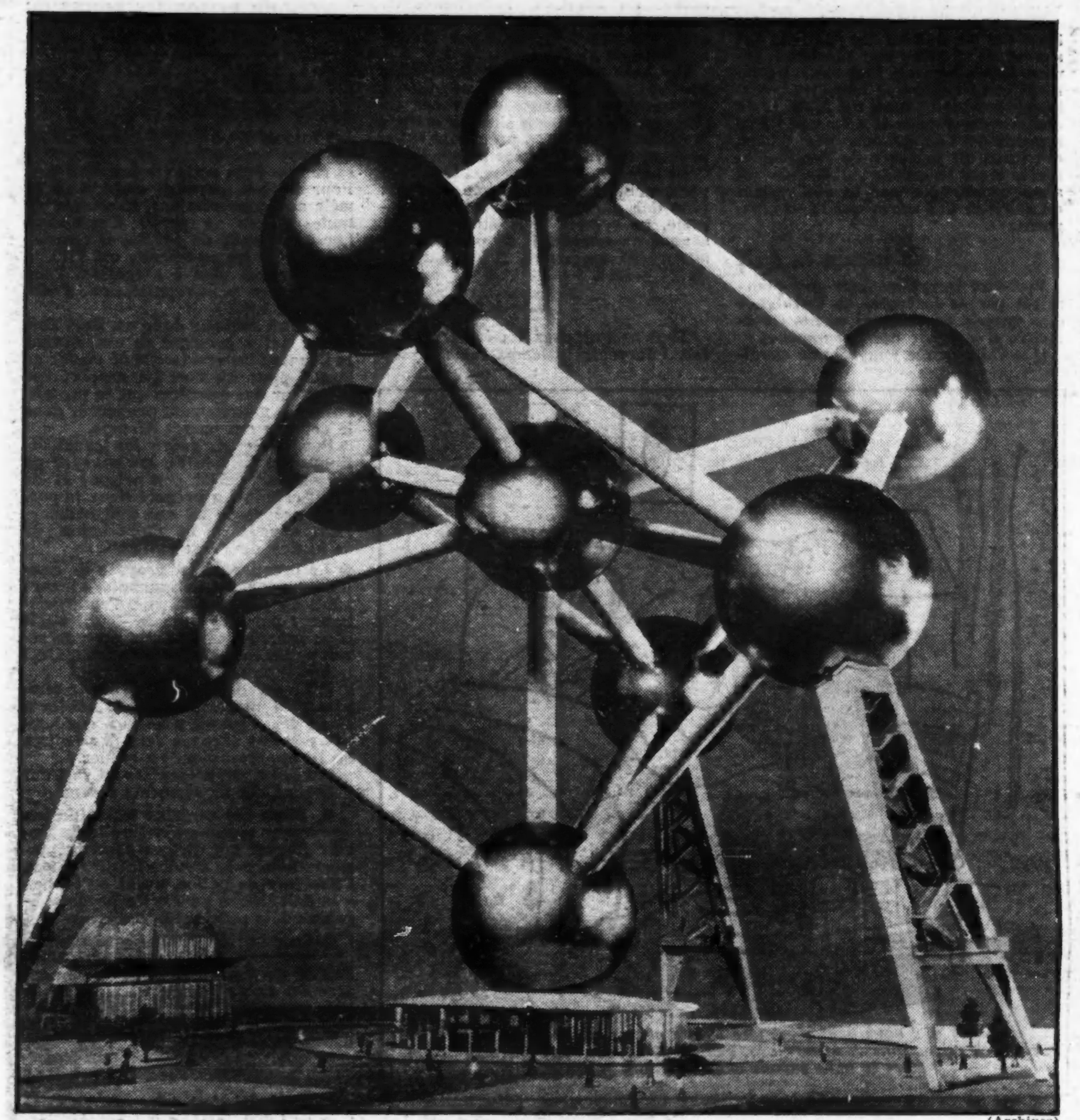
La « fausse presse », pour l'U.N.E.F., est celle que de prétendus étudiants vendent dans la rue en importunant les passants à qui l'on fait croire que les bénéfices sont destinés à des œuvres étudiantes.

Quelques titres condamnés par l'U.N.E.F., *Zéro*, *Fantaisie*, *Art et Sana*. Tirages impressionnants jamais inférieurs à 200.000. Prix de vente: 200 fr. en moyenne (100 fr. pour le vendeur qui est tenu de vendre 80 exemplaires par jour).

— *Ces journaux donnent l'impression*, dit Claude Neuschwander, *que les étudiants sont des mendiants et que leur niveau intellectuel est extrêmement bas.*

L'Etudiant de France, sans rapport avec ces organes, ne fera pas de bénéfice. Rédigé, vendu et acheté par des étudiants il doit « *être un carrefour où pourront se rencontrer des étudiants de Facultés différentes, d'Universités différentes, de nationalités différentes* » et permettre aux étudiants de prendre conscience de leur force.

OLD ENGLAND
12, BD DES CAPUCINES - PARIS
Pardessus
Gabardines - Imperméables - Complets
dans la meilleure qualité
Quality First



L'Atomium de Bruxelles
L'avenir est aux gros

(Archives)

PRIX

Première cote

DOUZE noms seront sur toutes les lèvres dans un mois (le dernier lundi de novembre) quand débutera avec le Fémina la saison des prix littéraires. Tous les livres qui participeront à la « grande course » de fin d'année ne sont pas encore sortis, les positions des jurés ne sont pas encore prises, les Goncourt affirment qu'ils n'ont pas parlé, au cours de leur dernier déjeuner, d'autre chose que du journal (des Goncourt, bien sûr) mais déjà les noms de ces douze favoris commencent à circuler, dans les couloirs des maisons d'éditions, les salles de rédaction et les salons littéraires.

● Pour le Fémina, Christine de Rivoyre, avec *La Mandarine*, est en tête devant Simone Jacquemart, mais les dames qui composent le jury Fémina pourraient cette année encore préférer un homme. Elles n'ont encore voulu confier son nom à quiconque.

● Pour le Goncourt (premier lundi de décembre), Roger Vailland est le grand favori, avec *La Loi*, depuis plusieurs mois. Mais sa cote est en légère baisse. Plusieurs jurés craignent qu'on accuse les Goncourt de voler au devant du succès. « Notre rôle, a dit l'un d'eux, est de permettre à un livre d'avoir du succès et non de nous parer des qualités d'un roman qui s'est déjà imposé. » On parle maintenant de Françoise de Ligneris (*Fort Frederick*), d'Alfred Kern (*Le Clown*) et de Luc Estang (*L'Interrogatoire*).

● Pour le Renaudot, les noms de Michel Butor (*La Modification*), de Jean Duvignaud (*L'Or de la République*) et de Claude Simon (*Le Vent*), sont les plus souvent cités. Les Renaudot semblent décidés cette année à accorder leurs suffrages à un livre qui rompt avec la routine des Prix.

● Pour l'Interallié, Paul Guimard (*Rue du Havre*), Paul Guyot (*Belle Amie*), et Patrick Kessel (*Les ennemis publics*) paraissent bien placés.

Mais il ne s'agit encore que d'une « première cote ».

Dans leur prochain numéro, qui sera mis en vente le 3 décembre

Les Cahiers de la République

présenteront un compte rendu complet du colloque de Dijon sur les libertés individuelles.

EXPOSITIONS

Duel Vatican-Moscou à Bruxelles

DIX mille ouvriers font surgir du sol l'Exposition universelle de Bruxelles. L'Atomium, qui sera le clou de la fête et dont les sphères de 18 mètres de diamètre formeront un ensemble de 110 mètres de hauteur, est déjà construit plus qu'à moitié. A côté de ce symbole de l'ère atomique, les pavillons étrangers vont bientôt prendre forme. Des milliers de tonnes de matériaux, provenant de tous les pays du monde, sont arrivés à Bruxelles.

Le volume des frais engagés par chacun des participants pour présenter ses réalisations aux 30 millions de visiteurs attendus en Belgique indique que tous les pays considèrent Bruxelles comme un champ clos où se livrera une compétition dont les enjeux seront un prestige accru et la conquête de nouveaux marchés.

Dans l'entreprise, la France doit investir deux milliards trois cents millions de francs, la Suisse plus d'un milliard, l'Allemagne un milliard deux cents millions et les Pays-Bas un milliard.

Mais les quatre grands de l'Exposition seront les Etats-Unis, l'U.R.S.S., la Tchécoslovaquie et le Vatican : les Etats-Unis ayant un budget de six milliards, l'Union soviétique de dix milliards, la Tchécoslovaquie de neuf milliards et le Vatican de plus de huit milliards.

L'importance de la participation du Vatican permet de supposer que le Saint-Siège a décidé de relever le défi des pays de l'Est.

LIBERTÉ

Colloque à Dijon

LE colloque de Dijon a permis à cent cinquante juristes, directeurs de journaux, sociologues, hommes politiques et chefs syndicalistes, de procéder, pendant trois jours, à une étude technique de l'état actuel des libertés en France et de créer un comité de coordination chargé d'établir des liaisons entre les groupements et les hommes décidés à sauvegarder les libertés de chaque Français.

Les conséquences du drame algérien, qui a fait admettre à certains les excès qui les eussent fait protester avec véhémence il y a vingt ans, ont retenu l'attention des congressistes (parmi lesquels M. Hubert Beuve-Méry, directeur du journal « Le Monde », le bâtonnier Patin, MM. Léo Hamon, Pierre Mendès France, Daniel Mayer, Pierre Cot, André Philip et Pierre Le Brun).

Ces hommes de tendances diverses ont fait leurs les propos que Pierre Mendès France a prononcés dans son discours de clôture :

« *Le silence persistant des membres de la Commission de sauvegarde est grave.*

« *Comme l'a souligné le bâtonnier Thorp, il ne s'agit pas de savoir s'ils ont ou non le droit de dire publiquement ce qu'ils savent. Ils en ont le devoir.*

« *Le pays tout entier leur a donné un mandat de confiance. Vis-à-vis de l'opinion ils ne sont pas quittes.*

« *En contraste avec le silence de ces hommes, d'autres ont donné des preuves de courage individuel et ont pris des risques graves sur le plan personnel pour faire entendre la voix de leur conscience.*

« *Ils ont œuvré dans le sens de l'intérêt général — ils ont donné le signal de la réaction collective.* »

Cette réaction collective qui permet d'espérer que Hitler a vraiment perdu la guerre et que les poisons du nazisme ne se sont pas répandus là où naguère on prit les armes contre lui.

ARMÉE

Pas si impopulaire que cela

EN dépit de tout ce qui avait été prévu, le service militaire est plus populaire qu'on ne l'avait prévu. En Allemagne. Plus de la moitié des jeunes gens qui composent le premier contingent de 10.500 hommes appelés sous les drapeaux sont des volontaires. 2.000 d'entre eux ont accepté de servir dix-huit mois au lieu de douze et 4.000 souhaitent porter l'uniforme pendant trois ans.

40.000 Allemands seront appelés sous les drapeaux en avril prochain, ce qui est quatre fois plus qu'on ne l'avait envisagé primitivement.

MÉDECINE

SANTÉ

Les rythmes et les astres

● *Les rayons cosmiques, la nuit, la pression atmosphérique et le vent ont une influence sur tous les hommes. Laquelle ?*

PARCE que les satellites artificiels doivent nous apporter, sur eux, des éclaircissements, les rayons cosmiques ont été, ces derniers jours, au centre de bien des conversations. Leur origine est inconnue. Peut-être viennent-ils du soleil ou de fragments d'étoiles « éclatées » il y a des siècles. Ce que l'on sait, c'est qu'ils frappent notre terre avec une extrême violence. D'une faible densité, ils sont en grande partie absorbés par la haute atmosphère ou repoussés par le champ magnétique terrestre.

Ondes et rayons

La naissance de la vie a pu être attribuée à leur action sur une molécule inerte. Autre hypothèse sur ces rayons : certains ont voulu y voir la confirmation d'aventureuses théories sur les influences conjuguées ou opposées de Mars, Jupiter ou Vénus sur notre santé ou même notre destin.

Il est certain que l'homme — comme les animaux et les plantes — est sensible à des modifications de ses conditions de vie que nous connaissons mal, et dont la médecine tient en général très peu de compte. Le temps orageux rend nerveux, tout le monde le sait, Hitler lui-même attribuait, un jour, sa mauvaise humeur, à une pression atmosphérique trop basse. L'humidité, les vents, la température, la lumière nous affectent tous, plus ou moins. De même, l'électricité ou l'ionisation de l'atmosphère auraient une grande influence sur l'équilibre de nos fonctions.

Vermifuge à la pleine lune

Les astres peuvent avoir sur nous une action plus directe et en même temps moins claire. La croyance populaire attribue par exemple à la lune de multiples effets. Il faut donner les vermifuges à la pleine lune, ne pas se faire opérer, ni même arracher une dent pendant la période de croissance de la lune qui est le symbole de ce qui grandit, de ce qui pousse, de ce qui s'épanouit.

Dans tout le bassin méditerranéen, il est parfaitement admis que les coquillages et en particulier les oursins sont beaucoup plus gros durant les jours précédant la pleine lune. Or, seule une certaine race d'oursins de la mer Rouge obéit à cette loi. L'appareil génital de ces oursins (ce que nous mangeons) grossit en même temps que la lune et se vide à pleine lune. Il y a donc, là, un rythme lunaire indiscutable, inséré d'ailleurs dans un rythme plus large, annuel, car cela ne se produit que trois mois dans l'année. Rien ne permet d'expliquer ce rythme.

Le cycle génital de la femme est-il de son côté lié à la révolution lunaire ou bien aux variations périodiques du magnétisme terrestre et de l'intensité des rayonnements cosmiques qui est de 27 jours ?

Tous les grands cycles, les migrations des oiseaux ou des poissons qui s'étendent parfois sur plusieurs années, la vie végétale tout entière semblent ainsi liés à une immense pulsation cosmique. Il nous est difficile de comprendre comment même par l'intermédiaire des saisons, des pluies, des vents, de la durée de l'ensoleillement, toute la substance vivante est ainsi commandée par le mouvement du soleil et des astres qui l'accompagnent.

On meurt la nuit

Peut-être le rythme jour-nuit pourrait-il par sa brièveté, et l'évidence plus grande de son action, nous permettre d'éclaircir ces phénomènes.

Que l'alternance jour et nuit conditionne la plus grande part de nos activités conscientes, c'est évident. Mais son influence est plus profonde.

C'est au milieu de la nuit, le plus souvent, que se produisent les crises d'asthme, l'œdème aigu du poumon, les coliques néphrétiques. C'est dans la nuit que les malades se sentent le plus mal. C'est dans la nuit aussi qu'on meurt le plus. Il y a beaucoup plus de décès entre 18 heures et 8 heures qu'entre 8 heures et 18 heures.

Presque toutes les fonctions de notre organisme sont ainsi rythmées.

La température croit au cours de la journée et décroit au cours de la nuit. Son maximum se situe en principe autour de 18 heures, son minimum vers 5 heures du matin. Il existe cependant d'assez fréquents décalages et l'étude des courbes thermiques a permis de distinguer deux tempéraments. Il y a ceux dont le maximum diurne se situe tôt dans la journée et ceux dont ce maximum est très retardé. Les uns auront leur activité la plus grande le matin, les autres doivent attendre assez tard dans la soirée pour être au mieux de leur forme.

La tension artérielle subit des variations parallèles et diminue la nuit. Lorsqu'elle ne baisse pas, on peut en conclure qu'il s'agit d'une hypertension en puissance même si les chiffres sont normaux. La cure de sommeil, dont la valeur thérapeutique est reconnue sur la tension artérielle, pourrait donc aussi en permettre le diagnostic précoce.

Des phénomènes plus intimes encore, comme la sécrétion des hormones cortico-surrénales, de l'insuline, l'excrétion par le rein de l'eau et des sels minéraux sont sous la dépendance de ce rythme.

Ce rythme lui-même est évidemment fonction du mouvement de la terre autour du soleil, de l'alternance de lumière et d'obscurité. Mais comment cette alternance agit-elle, par l'intermédiaire de quel mécanisme ?

On peut agir sur le rythme chez l'animal en modifiant les conditions d'éclairement, l'heure des repas (la plus grande activité se situe alors dans la période d'inanition précédant le repas), en faisant varier la température. Chez beaucoup d'animaux, l'obscurité permanente ne le supprime pas, pas plus que chez le rat, la cécité complète. Le rythme peut être déplacé, avancé ou retardé, il ne peut être ni allongé ni raccourci. Il est toujours de 24 heures.

L'horloge

Tout ce qui chez les êtres vivants fait intervenir le temps reste mystérieux. Comme, pour nous, le temps est indissolublement lié au rythme des phénomènes cosmiques par quoi nous le mesurons, tout ce qui est rythmé nous paraît dépendre des astres. La lumière solaire est un élément certain de cette cadence.

Mais le temps n'est pas forcément lié aux astres et il existe chez chaque être vivant une espèce d'horloge. Elle décide par exemple de la mise en action des glandes génitales au moment de la puberté, et plus tard de la ménopause, du vieillissement, de la mort. Ou encore elle décide du déclenchement de l'accouchement au bout de 9 mois. Si, en effet, de nombreuses modifications accompagnent le déclenchement du travail, elles n'en sont pas la cause, comme l'atrophie progressive des glandes génitales n'est pas la cause des manifestations du retour d'âge. Une femme castrée à trente ans peut très bien présenter à cinquante tous les signes de la ménopause.

Les phénomènes rythmiques ne sont sans doute pas les seuls dans lesquels pourraient intervenir les influences cosmiques.

Mais malgré leur énergie et leur importance extrême dans l'interprétation de problèmes de physique théorique touchant à la structure de l'atome ou de l'univers, il n'est pas certain que ces rayons cosmiques aient une influence prépondérante sur les organismes vivants.

DOCTEUR KNOCK.

— *Ce que vous avez c'est une bonne grippe. Et il n'y a pas grand chose à faire. Mais rassurez-vous, cela peut devenir une pneumonie, et alors là nous savons comment nous y prendre.*

UNE VÉRITABLE RÉVOLUTION
L'ACOUSTICON à transistors

Des statistiques médicales ont établi qu'une personne sur quatre, entre 20 et 50 ans, avait une audition anormale.

La surdité accentue la tension cérébrale permanente de la vie moderne et entraîne des troubles psycho-physiologiques très graves en isolant le sourd de sa famille, de ses amis et de ses relations professionnelles et sociales.

ACOUSTICON International qui, depuis 1902, a révolutionné la vie de centaines de milliers de personnes, grâce à ses divers types d'appareils de surdité ACOUSTICON U.S.A., présente aujourd'hui l'ACOUSTICON à transistors plus petit et plus léger qu'un briquet de poche. Dernier mot de la science et de la technique modernes.

Une documentation complète sera adressée sur demande à la SOCIETE FRANÇAISE D'ACOUSTIQUE MEDICALE (Service EX), 3, rue du Cirque, Paris-8e.

(*Communiqué.*)

JUSTICE

● *Les médecins légistes voudraient faire sortir de prison les moins de vingt-cinq ans.*

La délinquence, cette maladie

« IL avait dix-huit ans. Enfermé pour une peccadille, il rencontra dans sa cellule deux authentiques « caïds ». Pour ne pas paraître stupide, il se mêla aux conversations, imaginant de toutes pièces un projet d'agression. Lorsqu'il sortit de prison, il rencontra l'un de ses co-détenus qui l'invita à mettre son plan à exécution. Pour sauvegarder sa « réputation », l'adolescent a tué... »

C'est un médecin de Lyon, Mme Thévenin, qui a présenté ce cas, devant la Réunion internationale de médecine légale, pour illustrer un rapport sur l'ampleur des désastres que la promiscuité des prisons peut provoquer dans le cerveau des jeunes détenus.

Pour tenter de guérir les jeunes délinquants, au lieu de les envoyer en prison, la Société des prisons et de Droit criminel a préparé deux importants projets de loi qui sont actuellement soumis à la Commission de la justice de l'Assemblée :

● Le premier projet propose de remplacer pour les délinquants « jeunes adultes » (de 18 à 25 ans) l'emprisonnement par une amende — s'il s'agit d'un premier délit. Cette amende serait payée en journées de travail, ainsi que cela se fait en Suède.

● Le second projet prévoit de remplacer la répression par la rééducation : les « jeunes adultes » condamnés seraient envoyés vers des centres où ils apprendraient un métier.

Ces réformes, présentées à Lyon, ont provoqué des mouvements divers.

● POUR ces projets : les médecins groupés derrière le professeur Heuyer qui dirigea pendant plusieurs années le service médical de la Préfecture de police, avant de fonder à la Salpêtrière un centre psychiatrique modèle pour enfants.

● CONTRE : les juristes qui reprennent la thèse que défendait Me de Moro-Giafferri : on ne peut accepter qu'un homme de vingt et un ans possédant ses droits civiques échappe à la responsabilité pénale s'il commet une infraction.

Unanimité

L'unanimité s'est reformée, au Congrès de Lyon, lorsque les médecins légistes ont eu à signifier qu'ils étaient las de se faire étriller en Cour d'assises et de voir leurs rapports discutés par les avocats (comme ce fut le cas lors des procès de Paule Guillou et de Marie Besnard).

— *Si nous n'apportons pas toujours des conclusions nettes et indiscutables,* déclara le professeur Dérobert, directeur à Paris de l'Institut médico-légal, *c'est que la médecine légale s'exerce encore en France comme il y a cent ans : ses moyens sont déplorables et scandaleusement désuets.*

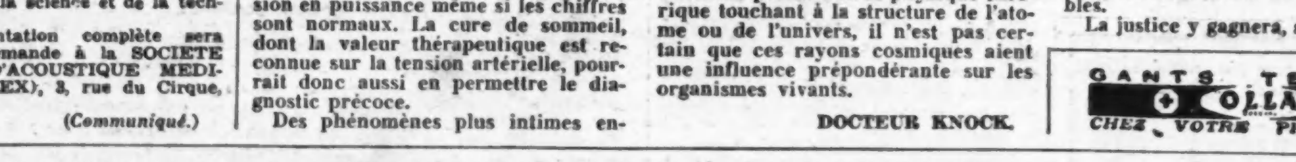
Deux exemples : les autopsies doivent encore s'effectuer sur deux planches posées sur un tréteau ; pour prélever des viscères en cas d'empoisonnement, il faut opérer au cimetière, et rapidement (le fossoyeur n'attend pas).

En outre les spécialistes de l'identité judiciaire, les experts des tribunaux et ceux des plaignants se font une sorte de guerre : on se vole des pièces à conviction, on s'efforce de retirer à l'adversaire tout moyen de travailler.

Pour pouvoir faire leur métier les médecins légistes demandent que les expertises soient coordonnées et qu'on leur fournisse la possibilité de travailler décemment, avec des appareils modernes, dans des locaux convenables.

La justice y gagnera, assurent-ils.

GANTS TETINES
OLLA
CHEZ VOTRE PHARMACIEN



Une enquête de "L'Express"

LES FUSEES RUSSES MAITRESSES DU MONDE ?

(Service Cartographique de « L'Express »)

LA TURQUIE, PORTE-FUSEES AMERICAIN

En cas de conflit, par la nouvelle technique de « l'explosion haute », les fusées « Redstone » américaines porteuses de bombes H, lancées de Turquie vers Moscou (voir carte ci-dessus) dévasteraient une large partie du territoire industriel russe (zone blanche). Les engins lancés d'Arménie turque atteindraient, de leur côté, les limites de l'Oural et détruiraient les installations pétrolières de la Caspienne.

La crise du Moyen-Orient rebondit. M. Kroutchev accuse M. Foster Dulles de préparer une attaque contre la Syrie. M. Dulles accuse M. Kroutchev de préparer une offensive contre la Turquie. Cette fois, derrière les manœuvres de politique locale et les effets de propagande, on devine une gravité inhabituelle.

Nous avons alerté les correspondants de « L'Express » à l'étranger, et des spécialistes militaires. Et toutes les informations, de sources dignes de confiance, ont été rassemblées. Voici le résultat de cette enquête. Nos lecteurs jugeront eux-mêmes de son exceptionnelle importance.

A Washington, la semaine dernière, un diplomate européen, en conversation avec le secrétaire d'Etat américain, M. Foster Dulles, résuma ce qu'il venait d'entendre en disant : « En somme, c'est l'épreuve de force la plus grave depuis la Corée... »

M. Dulles lui répondit affirmativement.

C'était une dizaine de jours après l'apparition du petit « Spoutnik » dans le ciel, et quarante-huit heures après les premières déclarations menaçantes de M. Kroutchev contre la Turquie.

Cette crise, qu'il est convenu d'appeler « turco-syrienne », s'est développée, depuis, avec des oscillations diverses, sur la scène internationale. Et M. Kroutchev comme M. Dulles savent l'un et l'autre qu'elle ne fait que commencer.

L'enjeu est considérable. Car il ne s'agit ni de la Syrie, ni de la Turquie, ni du Moyen-Orient, mais bien du rapport des forces militaires entre les Etats-Unis et l'U.R.S.S. dans l'ère nouvelle ouverte par le Spoutnik. Si M. Kroutchev gagne la partie de poker qu'il vient d'engager aux frontières septentrionales de la Turquie, il pourrait être, pour une période décisive de quelques mois au moins, en mesure de dicter ses conditions au président des Etats-Unis.

Le ton de la controverse qui oppose Moscou à Washington, à propos de la Turquie, est d'une surprenante violence et d'une gravité inattendue pour les observateurs qui ont pris l'habitude des crises chroniques du Moyen-Orient et qui ignorent les problèmes militaires cruciaux qui se cachent derrière les apparences politiques et diplomatiques.

La crise du Moyen-Orient, qui dure déjà depuis deux ans, n'a pris sa véritable dimension que le 5 octobre, le lendemain du jour où le Spoutnik soviétique, en s'élançant sur son orbite, apporta aux états-majors et au gouvernement américains la preuve que les Russes possédaient la fusée intercontinentale I.C.B.M. Et dès ce jour, ils savaient que M. Kroutchev, la propagande soviétique et l'Armée rouge ne tarderaient pas à mettre « toute la pression possible » — selon l'expression du chef du contre-espionnage américain — au point décisif pour la suprématie mondiale à l'ère des fusées : la frontière turque.

Le journaliste américain Alsop rapporte que la semaine dernière M. Foster Dulles, dans ses conférences de travail avec des représentants alliés, était « vert de peur ». Pourquoi ?

Pourquoi cette importance dramatique accordée soudain à une crise apparemment « comme les autres » ? Pourquoi le « bip-bip » du Spoutnik a-t-il déclenché une gigantesque épreuve de

——→

force sur les quelques centaines de kilomètres de frontière turco-soviétique ?

L'examen des dernières informations militaires et l'analyse du nouvel équilibre des arsenaux adverses permettent de découvrir pourquoi et comment l'Amérique joue actuellement là-bas une partie qu'elle ne peut, à aucun prix, se permettre de perdre.

En alerte permanente

« Le Spoutnik n'a aucune valeur militaire », a affirmé le président Eisenhower. « C'est un truc scientifique qui ne troublera le sommeil de personne », a confirmé son ministre de la Défense. Ils disaient vrai, l'un et l'autre. Mais ils savent aussi, et tous les chefs militaires savent que le lancement du satellite russe atteste, sans aucun doute possible, la capacité de lancer une fusée balistique intercontinentale (I.C.B.M.) portant à 8.000 kilomètres. Ce fait nouveau modifie la situation.

Jusqu'à cette année, les deux grandes aviations de bombardement se faisaient équilibre. Quatre-vingt-dix super-bombardiers lourds B-52 et B-58, basés aux Etats-Unis, et plus de quinze cents bombardiers américains moyens B-47, basés en Europe, en Afrique du Nord et en Extrême-Orient, pouvaient tenter de dévaster l'U.R.S.S. en l'espace de quelques heures. L'U.R.S.S., elle, menaçait l'Amérique et l'Europe avec ses bombardiers lourds « Bison » et ses bombardiers moyens « Blaireau ».

La capacité de représailles, immédiates et mortelles, était réciproque. Chacun pouvait écraser l'autre, mais il se suicidait du même coup. Cet « équilibre de la terreur » a toujours été considéré comme le fondement de la paix mondiale. Il limitait la liberté de manœuvre politique de chacun des deux camps.

Mais, en possession des grandes fusées, l'U.R.S.S. apparaît capable de détruire au sol la force de bombardement des Etats-Unis. La terreur menace de devenir unilatérale. La capacité de priver l'Amérique de sa force de représailles peut donner à l'U.R.S.S. un moyen de chantage sans précédent. Sans même tirer une seule fusée, elle va peut-être s'estimer en mesure de dicter ses conditions aux Occidentaux.

C'est pourquoi, quelques jours après le lancement du Spoutnik, le « National Security Council » américain à Washington prit une décision spectaculaire destinée à empêcher un écrasement au sol de la flotte de bombardement stratégique (S.A.C.) : maintenir en vol, jour et nuit, en permanence, la moitié de ses avions lourds. Si des fusées, impossibles à intercepter, détruisaient les bases du S.A.C., celui-ci posséderait encore un « punch » suffisant pour enlever aux Russes toute velléité d'aventure militaire.

La mise en « alerte permanente » du S.A.C. a rétabli en apparence « l'équilibre de la terreur ». Mais en apparence seulement. Et les chefs militaires américains en sont conscients. Car à l'Est comme à l'Ouest, les bombardiers classiques ne pourront plus, très bientôt, passer le rideau défensif de l'adversaire. Et aujourd'hui déjà, ils ne représentent plus qu'une arme très émoussée.

La fin des avions

« Vos avions sont tout juste bons à être jetés au feu », a déclaré M. Kroutchev à une délégation britannique. Il ne lui apprenait pas grand-chose de nouveau. Le ministre de la Défense britannique, M. Duncan Sandys, a affirmé lui-même que la D.C.A. moderne qui est en train d'être installée, à l'Est comme à l'Ouest, « pourrait abattre 96 % des bombardiers de l'assaillant ».

Ce chiffre vaut pour la Grande-Bretagne dépourvue d'un glacis et d'un dispositif d'alerte avancé. Il vaut à plus forte raison pour l'U.R.S.S. avec son glacis de 800 kilomètres et ses défenses en profondeur — et pour les Etats-Unis, avec leur réseau d'alerte proche du cercle polaire.

Tout bombardier qui passerait le réseau d'alerte — en Amérique, en Europe de l'Est ou de l'Ouest — serait aussitôt signalé à des centaines de rampes de lancement de fusées, braquées vers le ciel. Ces fusées de D.C.A., portant à 100 kilomètres et plus, partent à la rencontre de l'assaillant ; guidées par des cerveaux électroniques au sol ou par un dispositif d'autoguidage (la « tête chercheuse »), elles frappent le bombardier adverse, pratiquement à coup sûr.

A l'Est comme à l'Ouest, l'efficacité du bombardier devant la nouvelle fusée de défense est d'ores et déjà très faible. Elle sera nulle dans les tout prochains mois. Et la mission aérienne, si elle devait avoir lieu, serait d'ailleurs sacrificielle : car même si l'avion piloté perçait le rideau des défenses à l'aller comme au retour, il n'aurait aucune chance de retrouver une base d'atterrissage. Les aérodromes seraient les premières cibles des états-majors.

L'indispensable « équilibre de la terreur » entre les deux géants ne reposera plus désormais que sur les fusées, contre lesquelles aucune défense n'est encore possible. Toute la question est donc finalement de savoir quel est, dans le domaine des fusées, le rapport des forces russo-américain pour les mois à venir.

L'arsenal russe

L'U.R.S.S. a lancé son programme de fusées dès 1945. Elle a mis au travail, dès le lendemain de la guerre, les spécialistes allemands de Peenemünde. Leurs travaux lui ont fourni des V. 2 perfectionnés. C'est sur cette base que les chercheurs soviétiques ont commencé à construire.

Le programme soviétique de fusées a été, dès cette époque, classifié « de toute urgence » : l'efficacité pratique primait. On mettait en production de série des engins simples et robustes, même s'ils étaient d'une précision approximative. Les fignolages et la recherche se poursuivaient parallèlement à la production en série, qui ne devait pas les attendre. Le programme russe croissait comme un arbre : sur le tronc des V. 2 poussaient, comme des branches, des fusées d'un poids, d'une portée et d'une complexité croissants.

L'U.R.S.S. produit ainsi actuellement 12 types de fusées, seulement, mais en série industrielle.

Des fusées de D.C.A., téléguidées, autoguidées (ou les deux) montent déjà la garde autour de Moscou depuis l'hiver 1952.

Des fusées à courte portée (jusqu'à 1.000 km) sont produites à raison de plusieurs milliers par mois. Dans la Baltique, les rampes de lancement soviétiques sont en état de débiter jusqu'à 800 engins à l'heure.

Des fusées de moyenne portée et de portée dite intermédiaire (1.000 à 3.200 km) sont produites depuis 1955. A partir de leurs bases de Bohême, elles « couvrent » l'Europe occidentale et l'Afrique du Nord.

La flotte rouge de haute mer est dotée, de son côté, de fusées portant à 1.000 km. Elles peuvent être lancées à partir de sous-marins faisant surface. Dès l'hiver dernier, la marine américaine a averti officiellement que « les usines atomiques d'Oakridge, les aciéries de Youngtown et Pittsburgh, les champs pétrolifères et les usines du Sud, toute la Nouvelle-Angleterre, l'Etat de New York, la Pennsylvanie, sont maintenant à la portée des nouvelles fusées nucléaires auxquelles les sous-marins soviétiques à grand rayon d'action peuvent servir de bases de lancement ».

Enfin, le fameux IC.B.M. intercontinental. Les renseignements américains affirment avoir eu connaissance de quatre essais réussis de l'IC.B.M. russe, « l'arme suprême » portant à 8.000 kilomètres. Ils considèrent que sa production en série est une question de mois, maintenant que le Spoutnik a apporté la preuve que l'engin fonctionnait.

L'arsenal américain

Le programme de fusées américain a débuté, lui aussi, au lendemain de la dernière guerre mais pas avec le même caractère d'urgence. L'aviation lourde de bombardement (S.A.C.) a continué à avoir la priorité absolue.

Jusqu'en 1954, les Américains n'ont développé que des engins à courte portée, dont 20 types différents sont actuellement produits en série : huit fusées d'infanterie, portant à des distances allant de 25 à 320 kilomètres. Huit fusées de D.C.A., dont les fameuses « Niké » (victoire) qui gardent Washington depuis 1955 et Londres depuis un an.

La fusée moyenne « Redstone », portant à 700 kilomètres, a été créée en 1954 par l'équipe de Wernher von Braun, au centre de Huntsville (Alabama). Elle peut maintenant être produite en série.

Deux fusées à portée intermédiaire (2.500 km) mises à l'étude fin 1955 sont en cours d'expérimentation : « Jupiter » et « Thor ». La première est due à l'équipe de von Braun ; elle a accompli plusieurs essais satisfaisants, montant, sans charge, jusqu'à 1.000 kilomètres d'altitude. Ses possibilités de développement paraissent grandes puisqu'un prototype a pu atteindre, à vide, la distance de 6.000 kilomètres. « Thor », d'une conception plus perfectionnée, a réussi son premier essai il y a quinze jours. Les engins américains seront de très grande qualité. Mais, mis en chantier trop tard, encore aux premiers stades d'expérimentation, ils n'ont pas encore pu faire l'objet de commandes de série. Selon les estimations officielles, un délai de deux ans serait nécessaire pour leur production industrielle. Une priorité d'urgence vient d'être accordée au programme, et de nouveau crédits sont envisagés : les délais seront sans aucun doute raccourcis. Mais un an est le minimum.

Enfin les grandes fusées intercontinentales (IC.B.M.) américaines, qui permettront un jour d'atteindre le territoire soviétique directement depuis les bases des Etats-Unis (« Atlas » et « Titan ») sont d'environ six mois moins avancées que « Jupiter » et « Thor ». Elles n'ont été mises en chantier qu'à la fin de 1954. La « superpriorité » leur fut accordée il y a un an. Mais leur fabrication, a dit la semaine dernière encore le ministère de la Défense, n'est pas seulement une question d'argent : « C'est le manque de connaissances technologiques qui limite au premier chef le rythme du programme ».

D'autres obstacles et d'autres raisons au retard du programme ont été cités par les officiels. Les ingénieurs américains se seraient montrés trop « perfectionnistes ». Voulant faire du neuf et du parfait, ils n'auraient pas profité du capital scientifique que représentait l'équipe de von Braun, qui proposait des engins robustes et plus primitifs, comme ceux des Russes.

Des conflits politiques ont également joué. L'industrie aéronautique (qui reçoit chaque année près de 10 milliards de dollars de commandes militaires) et des chefs de l'aviation penchaient, par intérêt comme par conviction, à sous-estimer les progrès soviétiques en matière de fusées. La victoire de la fusée sur l'avion piloté signifiait la mise à la retraite pour des milliers d'aviateurs ; elle signifiait aussi pour l'industrie la mise au rebut d'un outillage à peine amorti et valant des milliards de dollars. Les « lobbies » de l'industrie et de l'armée de l'air ont exercé une influence considérable sur un Congrès mal informé, et sur le gouvernement.

Le centre de fusées de Huntsville, qui est propriété de l'armée de terre, s'est plaint d'être défavorisé au profit des projets de l'industrie privée (aviation). Le directeur technique du centre, le colonel Nickerson, fut traduit en cour martiale pour s'être insurgé, dans une circulaire diffusée à Washington, contre la décision du ministre de la Défense, M. Charles Wilson, de retarder l'attribution de crédits à la fabrication des fusées « Jupiter » qui venaient de faire leur preuve.

En février 1956, le ministre adjoint de la Défense, M. Trevor Gardner, démissionna pour protester publiquement contre « l'insupportable rivalité entre la marine, l'aviation et l'armée et contre l'impossibilité de travailler avec ces multiples commissions et sous-commissions, liées chacune à des groupes d'intérêts et cherchant à s'éliminer mutuellement ».

Ces obstacles politiques, économiques, technologiques, les Etats-Unis sont entièrement en mesure de les surmonter si un violent coup de barre est donné. Les « Atlas », « Titan », « Jupiter » et « Thor » seront, sans doute, lorsqu'ils sortiront des usines, d'une technique plus poussée que leurs équivalents russes. Mais actuellement le retard américain est incontestable et officiel : les Etats-Unis ne possèdent pas de fusée portant à plus de 700 kilomètres. Ils n'en posséderont pas avant plusieurs mois, au moins.

Seule la « Redstone »

Sur la base de cet ensemble de faits, examinons ce qu'est devenu l'équilibre militaire entre les géants, et surtout ce qu'il va être dans l'avenir immédiat.

Les aviations de bombardement sont, de part et d'autre, sur le point d'être inutilisables. Les défenses radar et les fusées *actuelles* les rendent d'ores et déjà inefficaces. Elles ne comptent plus que pour 5 à 10 % de leur puissance.

Tout se joue donc sur les disponibilités en fusées et leur portée. Les engins modernes employés par les Russes peuvent menacer les centres vitaux des Etats-Unis. Les engins américains peuvent-ils atteindre les centres soviétiques ?

La gamme américaine est encore très incomplète. Sa fusée la plus puissante est la « Redstone », qui porte à 700 kilomètres.

C'est donc sur cette arme, et sur elle seule, que reposera pendant toute l'année 1958 la « capacité de représailles » de l'Amérique sur la Russie. D'où peut-elle être effectivement employée, et comment ? L'explication de la grande crise russo-américaine au Moyen-Orient est contenue dans cette question.

De la frontière de l'Allemagne occidentale, qui est la plus proche de l'U.R.S.S., il y a 1.400 kilomètres jusqu'à Léningrad. Une fusée « Redstone » tirée d'Allemagne n'irait guère au-delà de la Pologne ou de la Slovaquie. De la Méditerranée orientale la VI[e] Flotte ne pourrait même pas atteindre le Sud du territoire soviétique encore moins son cœur industriel qui se situe dans le quadrilatère Léningrad - Voronèje - Magnitogorsk - Sverdlovsk (voir carte). Aucune base américaine d'Europe, ni d'Afrique, ni d'Extrême-Orient, ne peut l'atteindre avec les engins actuels. Aucune voie maritime ne permet à la flotte américaine d'approcher ce quadrilatère.

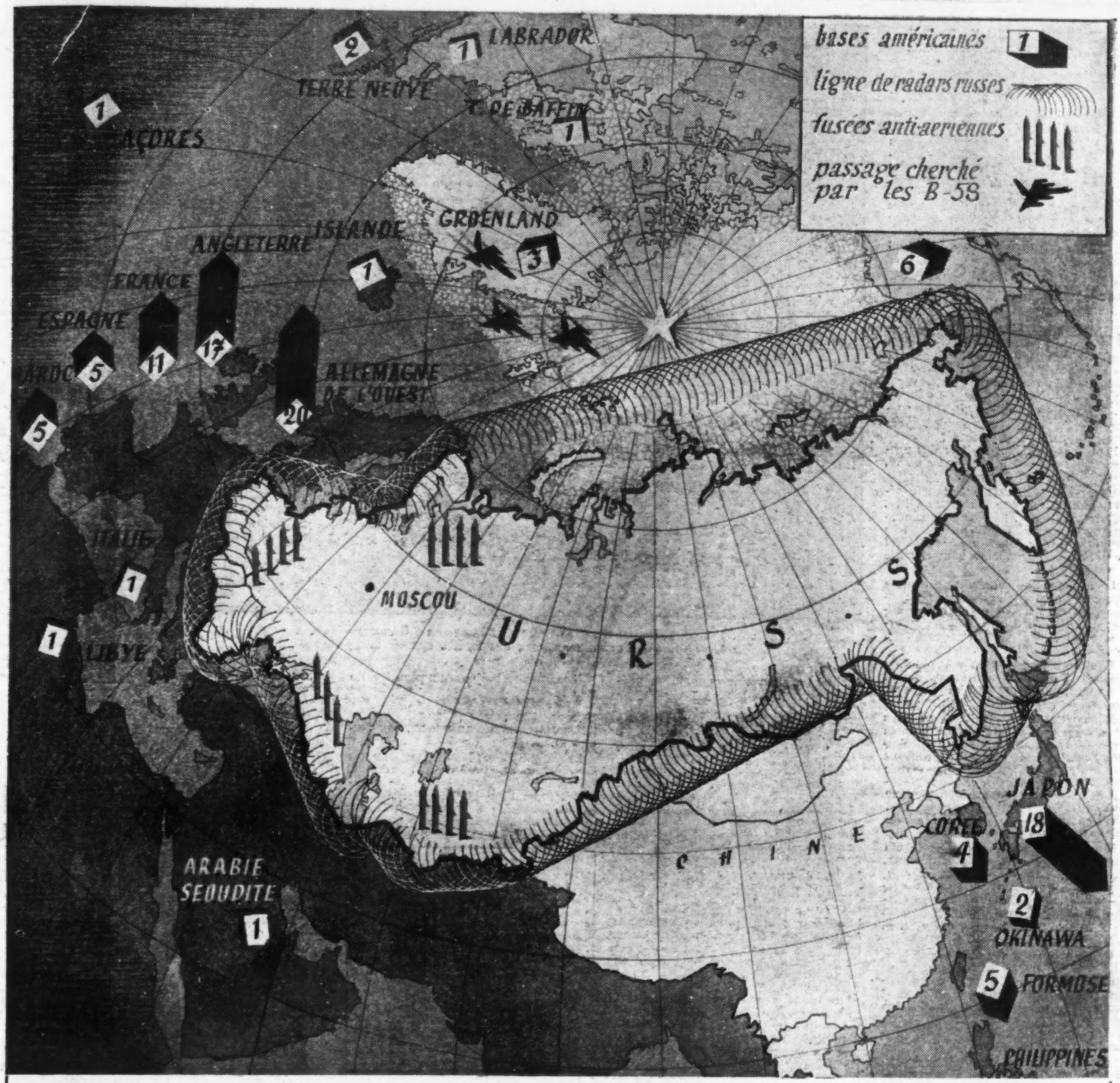
Par quel moyen l'Amérique peut-elle échapper aux conséquences de cette situation ? Elle dispose de deux atouts, et deux seulement : « l'explosion haute » et la Turquie. Chacun des deux étant indispensable à l'autre.

« L'explosion haute »

Les effets de « l'explosion haute », dernière technique de destruction, sont connus des deux grandes puissances. M. Kroutchev y a fait allusion devant des journalistes polonais, il y a quelques semaines. Il a parlé de « bombes si puissantes que leur explosion, même si elle avait lieu dans l'Arctique, incendierait de vastes étendues dans la péninsule scandinave ». Il a ajouté : « Une seule de ces explosions pourrait incendier les Pays-Bas ou le Danemark tout entiers ».

L'armée américaine de son côté a expérimenté, il y a plus d'un an déjà, les mêmes effets incendiaires. Le 26 juin et le 3 juillet 1956, elle a fait exploser deux bombes H à des altitudes considérables : 10.000 et 36.000 mètres, respectivement. Que gagnait-elle en recherchant cette altitude ? Elle gagnait pour ses bombes un rayon de destruction *supplémentaire* qui fait encore défaut à ses fusées trop courtes (1).

En effet, en explosant normalement à quelques centaines de mètres du sol, une bombe H, mille à deux mille fois plus puissante que la bombe d'Hiroshima, agit surtout par effet de souffle. Son rayon de destruction n'est que dix à treize fois



La fin des flottes de bombardement

Depuis dix jours, les bombardiers lourds du fameux Strategic Air Command (S.A.C.) sont en état d'alerte permanente et volent jour et nuit, pour ne pas risquer d'être écrasés au sol par des fusées russes. Mais, dès maintenant, les écrans de radar, coordonnés avec les nouveaux engins de D.C.A. à « tête chercheuse », rendent à peu près inoffensifs les bombardiers classiques. 96 % d'entre eux seraient détruits avant d'atteindre l'objectif, selon le ministre anglais de la Défense. Le réseau des bases américaines qui entourent l'U.R.S.S. (voir carte ci-dessus) et qui maintenait depuis 1945 « l'équilibre des représailles » est à peu près neutralisé. Réciproquement, les bombardiers russes « Bison » ne représentent plus une menace pour l'Amérique.

Seuls comptent désormais l'arsenal des fusées et leurs rampes de lancement.

supérieur à celui de la première bombe atomique lancée sur le Japon : soit 30 à 40 kilomètres.

Mais la même bombe explosant à haute altitude, au-dessus de l'atmosphère dense, agit par rayonnement thermique, comme un petit soleil explosé à proximité de la terre. Son rayon de destruction est alors trois à quatre fois plus grand. Elle incendie tout dans un rayon de 100 à 140 kilomètres. Et ce rayon est encore doublé si quatre bombes H, disposées en quinconce, explosent à peu près simultanément : c'est alors une zone de 150.000 kilomètres carrés qui est dévastée. Si plusieurs centaines de bombes H explosent — ce qui est d'ores et déjà possible — à la même altitude en l'espace d'une à deux secondes, c'est à plus de 1.000 kilomètres que porte leur effet incendiaire. Telle est la technique de « l'explosion haute » qu'Américains et Russes ont mise au point.

La faible portée des fusées est ainsi compensée en partie par le nombre, la puissance et l'altitude des explosions. Des centaines de bombes, tirées à la même seconde sur un arc de cercle, concentrent leurs rayonnements incendiaires vers le centre de l'arc et peuvent calciner une zone profonde de mille kilomètres au moins.

Il reste à savoir de quel point du monde les fusées américaines « Redstone », rallongées en quelque sorte par « l'explosion haute », peuvent accomplir ce travail.

L'Allemagne est exclue. La distance est trop grande encore, et les « Redstone » américaines exploseraient au-dessus de la Pologne. Le Danemark est également trop distant, et il a refusé, en outre, l'installation de bases américaines. La VI[e] Flotte en Méditerranée orientale est elle-même trop éloignée de la cible: les « Redstone » exploseraient au-dessus de la mer Noire.

Si la Turquie cède...

Il existe un point, et un seul, d'où l'arc des « petits soleils » américains peut menacer mortellement l'U.R.S.S. : la Turquie.

Installées dans les cavernes de la côte septentrionale turque, des centaines de « Redstone » tirées à la même seconde, à 8.000 kilomètres d'altitude, au-dessus du sud de l'Ukraine, carboniseraient le grenier à blé de l'U.R.S.S. et feraient porter le feu jusqu'à la région de Moscou.

Sur le territoire de la Turquie se trouvent ainsi les seules bases américaines — et encore sont-elles déjà à la limite extrême de distance utile — d'où les Etats-Unis puissent maintenir l'équilibre de la terreur, la menace de représailles pendant les mois cruciaux qui les séparent encore de la fabrication de fusées plus puissantes.

Si les menaces, les séductions soviétiques et les troubles fomentés au Moyen-Orient réussissaient à conduire la Turquie à la neutralité ou même simplement, comme le Danemark, à refuser l'installation de rampes de lancement américaines, l'équilibre des forces que le monde a connu depuis 1947 serait, d'un coup, renversé au profit des Russes. La menace serait désormais unilatérale, et le monde occidental se trouverait dans cette situation que Churchill prévoyait et redoutait dans son fameux discours de Fulton : « Aussi désarmé qu'un pensionnat de jeunes filles »...

Tel est l'enjeu, insoupçonné, que contient la crise actuelle au Moyen-Orient. Les bombardiers américains peuvent rester jour et nuit en alerte, M. Kroutchev ne les craint plus. Il n'a plus à redouter, dans le monde entier, que ces quelques fourreaux de métal léger placés dans les grottes du sud de la mer Noire, avec la permission — jusqu'à présent — du gouvernement turc.

(1) L'analyste militaire français Camille Rougeron a été le premier à attirer l'attention sur les possibilités de « l'explosion haute ». Nous nous sommes fondés sur les études qu'il a publiées à ce sujet.

LE JOURNAL DES «NUITS DE CABIRIA»

Fellini au travail

Pendant le tournage des Nuits de Cabiria, *un assistant de Federico Fellini, Dominique Delouche, a noté jour après jour, pour les lecteurs de « L'Express », les attitudes, les paroles et les gestes du metteur en scène et de ses interprètes. Voici quelques extraits de ce « Journal » :*

FEDERICO FELLINI DIRIGEANT SA FEMME GIULIETTA MASINA
« Toujours au bord des larmes comme une folle »

LUNDI 16 JUILLET 1956.
ROME, VIA LIGURIA.
21 HEURES.

DEPUIS trois mois, le « nouveau Fellini », ou encore « le scénario maudit », faisait le tour des bureaux des producteurs, non sans exciter les caquets de la via Veneto (les Champs-Elysées de Rome).

— *Personne ne veut faire de film avec lui,* disait-on. *Vous pensez, après le bouillon d' « Il Bidone » !*

Rizzoli (le n° 1 sur la liste des producteurs), après lecture du scénario, n'avait plus assez d'argent.

Le n° 7 téléphona : « *Scénario génial, je n'ai plus que dix pages à lire. Affaire conclue* ». Le lendemain, nouveau message : « *Comment ? Cabiria n'épouse pas le fonctionnaire ? C'est un abus de confiance, je vous renvoie le manuscrit.* »

Le n° 10 voulait une pin-up comme interprète principale. Dino de Laurentiis avait posé dès le début ses conditions : « *D'accord, mais pas avec Martelli comme opérateur, il prend trop de temps pour faire ses éclairages.* »

Tout était désespéré. Via Veneto, on ne parlait même plus de nous quand Dino réapparut. Et Fellini renonça, avec quels regrets, à Martelli.

Nous voici donc via Liguria ; nous nous préparons à tourner, de nuit, la scène où Cabiria, pauvre petite prostituée romaine, fait les cent pas devant une boîte de nuit. Un acteur célèbre sort de l'établissement. Il a une altercation très vive avec une jeune femme couverte d'hermine qui l'accompagne. Elle s'en va. Il fait signe à Cabiria de le suivre.

Nous sommes à deux pas de la via Veneto et nombreux sont les curieux.

Le film commence mal, décidément. Privé de Martelli, déjà épuisé par tant de luttes, Fellini n'a pas la joie de débuter avec l'interprète idéal du rôle de l'Acteur. Jean Marais, averti trop tard, est au Japon.

Comme pour défier les sceptiques, Giulietta Masina, habillée bien avant l'heure, est au coin de la rue, cambrée sur son parapluie. Elle fait un petit numéro du plus pur style Cabiria, en recevant les vœux des vrais et faux amis assis sur le trottoir d'en face entre les sunlights.

« *On tourne* ». Au pied de la camera, je remonte le phono portatif et pose l'aiguille sur le disque « Mambo n° 6 ». Giulietta se baisse vers un soupirail, commence à se débancher puis virevolte ; sa queue de cheval frétille, quelques plumes s'envolent de son boléro de cygne.

« *Coupez* ». Un long éclat de rire, mêlé d'applaudissements, fuse, imprévisible, du trottoir d'en face, obscur, comme d'un parterre de théâtre.

Fellini, pas dupe, n'a pas quitté sa moue lasse. « *C'est bon* ». Puis, fort... « *Mon dernier film, vivement la campagne, une ferme avec un troupeau de vaches... et un harem.* »

« Une petite araignée somnambule »

MARDI 17.

VIA LIGURIA, 21 HEURES...

Petit malentendu entre Giulietta et Fellini sur la conception du personnage de Cabiria. Dès les premières scènes, alors que Cabiria demande au portier du cabaret : « *Ben, quoi, on peut même pas regarder* », Fellini lui demande plus d'outrance, plus de violence. « *Toujours au bord des larmes, comme une folle.* » Il voudrait un jeu plus schématique, plus caricatural, et gommer certaines nuances. Giulietta s'était laissé pousser les cheveux chatains, pour se débarrasser complètement de la défroque de son personnage de « La Strada ». Au dernier moment, elle s'est fait reteindre en un blond agressif.

Plusieurs fois, le désir de nuancer son personnage l'a reprise. Fellini a dû insister pour une conception poétique et non psychologique du personnage.

— *Au départ,* dit-il, *Cabiria est une petite araignée somnambule. Elle a un œil braqué dans le rêve et l'autre dans la réalité. Les mythes nocturnes la poursuivent en plein jour et elle s'attend toujours à voir surgir, entre les arbres de la Promenade Archéologique, le chevalier médiéval ou l'archange emplumé qui a habité son dernier rêve.*

JEUDI 19 JUILLET.
VILLA A. 19 HEURES.

A. est un sénateur démo-chrétien qui habite sur la via Appia, en compagnie de plusieurs femmes, une demeure toute blanche, assemblage désordonné de parallélépipèdes au sommet d'un mamelon pelé, château de Kafka qu'on dirait conçu par Léger. C'est la villa rêvée pour y tourner les scènes où l'Acteur ramène chez lui Cabiria. L'affaire est vite conclue. Nous sommes « invités » pour une nuit chez le sénateur moyennant trois cent mille lires. Le premier contact est délicieux. Le sénateur, le producteur et l'Acteur se renvoient du « Commendatore ». On installe les lampes avec mille précautions. Le sénateur va se coucher et l'on se repasse de bouche en bouche ses consignes : silence et interdiction de s'asseoir sur les chaises.

« Au feu ! »

22 HEURES.

Le piano à queue est transformé en table de maquillage. On a décroché les tableaux dans le couloir pour faire plus nu. Fellini : « *Cette glace, je ne veux plus la voir. Cette console, au feu !* » Il mène avec volupté une bacchanale silencieuse où les machinistes, puis tous les techniciens sont transformés en déménageurs, sous la seule réprobation d'une multitude de chiens qui suivent le ballet avec une grande excitation.

Au moment de tourner, ces chiens restent dans les jambes des acteurs. On ne peut les retenir sans le risque de les faire aboyer. Aussi prend-on le parti de faire de leur présence un sujet de surprise pour Cabiria et du même coup un des gags de la scène.

3 HEURES.

Le sénateur nous fait parvenir, écrit sur un paquet de cigarettes, ces mots laconiques : « *Si vous ne partez pas immédiatement, c'est moi qui vous fous dehors.* » Encore un plan à tourner. Nous travaillons comme des sourds-muets. Soudain un fracas effroyable nous paralyse. Une table en verre de Venise s'effondre sous le poids d'un machiniste qui avait voulu s'asseoir un instant.

Il manquera toujours un plan à cette séquence.

SAMEDI 21 JUILLET.
22 HEURES. PREMIÈRE PROJECTION (SECRÈTE).

Les suppositions les plus pessimistes se confirment. Fellini est effondré. Après s'être ressaisi, après de nombreux tours dans les rues désertes de Rome, il décide de recommencer les plans tournés via Liguria.

Fellini a commencé par dessiner les personnages de Cabiria.

LUNDI 23 JUILLET.
STUDIOS PONTI.

Nous tournons un gros plan de Cabiria juchée sur un tabouret du bar. Fellini mime de ses deux mains les deux danseuses qu'elle est censée regarder.

FELLINI : *A droite, à gauche ! Avec les yeux seulement, sans bouger la tête... En bas, en l'air, puis tu regardes Amédéo... Encore vers moi... Va bene, coupez.*

Fellini est le contre-champ visuel de toutes les images de ses films. Il est toujours là, soit pour donner des indications du jeu, soit pour renvoyer les répliques.

Autant dire que les dialogues imprimés sur le scénario ont peu de valeur. Les acteurs, d'ailleurs, ne les lisent pas. C'est Fellini lui-même qui, au moment de tourner, s'approche de son interprète et lui révèle confidentiellement son texte, à mi-voix mais avec une intonation assez convaincante et péremptoire pour que le comédien n'ait plus qu'à l'imiter.

« Je ne peux pas ! »

MERCREDI 25 JUILLET.
15 HEURES.

Le tournage des gros plans de Giulietta est quelque chose de difficile. Tempérament explosif, elle est toujours trop tôt dans le sentiment, alors que les techniciens ne sont pas encore prêts. Je lui disais un jour : « *Avec toi, c'est toujours la première prise la meilleure.* » « *Mache ! La première ? C'est la répétition qui est bonne pour moi.* »

Cabiria est assise sur un pouf. L'Acteur lui fait entendre la cinquième Symphonie de Beethoven et lui demande : « *Ça te plait ?* » Elle répond ; « *Ce n'est pas mon genre.* »

Nous tournons pour la douzième fois cette réplique en gros plan.

FELLINI : *Plus misérable. Essaie avec la main sur le visage, le nez entre deux doigts. Tire sur tes yeux avec les doigts. « Ça te plait »... tu tournes la tête... plus lent, plus pitoyable. Retire ta main, ne fronce pas les sourcils.*

GIULIETTA : *Ben, c'est pas mon genre.*

FELLINI : *Recommence* (la camera tourne toujours). *Plus bestiale, pas malicieuse du tout. Il faut que tu te sentes sale à l'intérieur, au-delà de tout commentaire... Tiens les lèvres serrées* (il crie). *Pas Gelsomina. Je t'ai dit : sale, putain, vulgaire ! Les jambes écartées, la main au milieu.*

On remet le disque avant qu'elle dise sa réplique. Giulietta devine l'œil fu-

rieux de son mari, elle se lève dans un sanglot.

— *Je ne peux pas, c'est trop difficile pour moi.*

La soutenant comme une reine outragée, ses femmes (l'habilleuse, la coiffeuse) l'emportent vers sa loge.

19 HEURES.

Dans le même décor, Cabiria, le matin, sort de la salle de bains. Elle a un regard vers le lit où somnole la belle Jessy.

FELLINI : *Tu dois exprimer une seule chose : l'envie.*

GIULIETTA : *Oui, c'est difficile, c'est tellement abstrait.*

FELLINI : *Tu baisses la tête. Tu fais un demi-sourire, puis penche-toi en avant comme pour mieux découvrir. Tu dois éviter le mépris, la méchanceté, et le pathétique...* (puis il a trouvé) *Tu es d'abord admirative, puis triste ; entre les deux doit passer forcément l'envie.*

MARDI 22 AOUT.
CINÉMA AURORA.

Arrivée de François Périer. Fellini fait sa connaissance avec un peu d'inquiétude. Il ne l'a jamais vu jouer. François Périer doit jouer le rôle d'un soi-disant petit fonctionnaire qui fait la cour à Cabiria et lui offre de l'épouser.

Pendant trois mois de préparation, nous avons trié des photos, visionné des films, arrêté des inconnus dans la rue, tournée des bouts d'essai. Aucun résultat.

Je n'aurais jamais pensé à Périer (trop jeune pour moi) si une langue bienveillante ne m'avait dit : « *Mais c'est qu'il a 45 ans* », le vieillissant de huit ans. J'ai donc présenté quelques photos de Périer à Fellini. « *Qui est-ce* » ? « *C'est François Périer* ». « *Il y a de ça* », répond Fellini. Il va accrocher les photos au mur de son bureau, parmi tous les postulants-interprètes du film. Il revient s'asseoir sans le quitter des yeux. Il prend un crayon et va dessiner sous le nez de Périer une moustache, celle qu'il portera dans le film. Appliqué, clignant des yeux, il me dit, déjà conquis : « *Il joue bien ?* »

Sous pression

JEUDI 30 AOUT.
BASILIQUE DE CINECITTA.

Nous tournons la scène où Périer demande en mariage Cabiria. Une Cabiria attendrie et reconnaissante est impensable. Fellini dans ces situations-limites, c'est-à-dire quand l'action risque de trahir son style, prend toujours le parti de la réaction paradoxale. Il casse la ligne psychologique par une volte-face pathologique.

Quand l'Acteur lui caresse les cheveux, le bonheur de Cabiria s'exprime en un sanglot ; quand Périer veut la tuer, elle lui tend doucement son sac ; quand le même Périer lui demande sa main, son émotion se traduit par un éclat de rire. Pour réussir ces loopings d'interprétation, et il les réserve à Giulietta, Fellini n'accepte aucune répétition. Il prend Giulietta au dépourvu, la bouscule au besoin. Il la coince dans une situation sans issue où elle doit se débattre et trouver une sortie hors de toute logique. D'où son jeu généralement au bord des larmes, sous pression.

VENDREDI 30.
CASTEL-GANDOLFO.

Nous tournons la scène du restaurant où Périer a emmené Cabiria. Le scénario comporte une longue description du décor avec le soleil couchant, les guirlandes qui s'allument, se reflétant dans le lac, les chants qui montent par effluves.

Ici on attaque directement la scène. Pas d'atmosphère. Le film prendra à partir de la rencontre d'Oscar (Périer) un ton laconique, comme *Il Bidone*, sans joliesse, emboitant le pas de l'action. Giulietta bute sur sa tirade : « *Et les coups que j'ai pris, etc.* » Je soupçonne Fellini de la bousculer à dessein jusqu'à la fatale crise de larmes. Périer, gêné, redouble de gentillesse. Il émiette du pain sur la nappe pour lui permettre de balayer machinalement la table de sa main. Il en résulte une confusion cocasse entre fiction et réalité : Giulietta se retourne instinctivement vers son mari pour évoquer toutes ses misères : « *Si tu savais ce que j'ai enduré...* » Puis pleure en lisant dans ses yeux le mécontentement du metteur en scène, enfin cherche chez Périer un réconfort en disant à Oscar qu'il incarne : « *Excuse-moi, toi, c'est pas pareil, tu es un ange...* »

VENDREDI 14 SEPTEMBRE.
PROMENADE ARCHÉOLOGIQUE. 20 HEURES.

L'ombre morne des ruines de Caracalla s'égaye soudain des plus vives couleurs. Les « filles » débarquent, avec de petits cris honteux, de trois voitures qui nous les apportent du studio fraichement peintes, comme trois bouquets multicolores. La fleur la plus rare est sans doute, parmi elles, Mme Pina Gualandri. Sa silhouette est un contraste étudié avec celle de Cabiria : long parapluie, semelles compensées, perruque à la garçonne, postérieur et poitrine « dunlopillo ».

Pina est venue nous voir au bureau pendant la préparation. Elle a chanté *La Traviata* devant le Négus. Elle veut faire du cinéma. Sa photo fut épinglée dès ce jour sur le mur des damnés. Elle serait Matilda, la prostituée qui a la folie des grandeurs.

Ce mur rassemblait une cinquantaine de photos de présélection : figures bestiales de prostituées, de souteneurs aux regards obliques, un goitreux et plusieurs bossus.

— *Voilà, tout le film est là,* disait Fellini.

Je pense que ce parti pris du monstrueux implique une interrogation métaphysique.

— *Au Jugement Dernier, qu'est-ce que Dieu pourra faire d'eux ? Des bêtes, des arbres, des cailloux, ou vraiment des ressuscités ?*

Ils illustrent, dans leur hideur, le paradoxe de la ressemblance entre Dieu et ses créatures. Fellini regardait ces visages, sans sadisme, sans tendresse non plus, mais avec stupeur.

FELLINI DIRIGEANT PINA GUALANDRI
« *Tu sais où tu devrais aller ? Au cirque.* »

« Je suis toute amour »

LUNDI 17.
PROMENADE ARCHÉOLOGIQUE.

Gros plans de Matilda. Pina est incapable de dire une réplique exacte, comme d'ailleurs de respecter les marques crayonnées sur le macadam dont elle devrait suivre le trajet.

On tourne. Elle se lance :

— *Mais regardez-moi un peu ces créatures !* (et elle commence à broder). *Moi... j'ai été avec le prince Torlonia dans des voitures longues comme ça...*

Fellini, amusé, lui renvoie la balle :

— *Tu sais où tu devrais aller ? Au cirque !*

Pina fonce sur lui, prise de court :

— *Mais toutes, qu'est-ce que vous avez à donner aux hommes... Moi, moi...* (elle cherche puis éclate) *Je suis toute amour !*

LUNDI 15 OCTOBRE.
LA CHAPELLE DU DIVINO AMORE.

C'est là que Cabiria suit une procession dans l'espoir d'obtenir de Dieu un bon mari.

800 figurants, 3 cameras, 20 putains, 4.000 cierges... beaucoup de désordre.

Mais un vent d'euphorie souffle sur la colline, fait tourbillonner les cantiques dans l'air, ébranle les cortèges, nous donne les ailes dont nous avons besoin. Nous avons l'impression de commencer un nouveau film, d'un Fellini grandiose et inspiré.

Fellini me confie : *Je n'ai aucune idée de ce qui va se passer. Pourvu que la Providence ait le sens du cinéma.*

MERCREDI 17 OCTOBRE.

20 HEURES.

Nous tournons à l'intérieur de l'église. On place la caméra devant la tribune pour un plan d'ensemble. Nous débarrassons les bancs, installons nos étendards, porte-cierge, inscriptions lumineuses. Puis la foule entre, d'abord sagement. Ce qui se passa ensuite est difficilement descriptible : des femmes renversées par terre, glapissantes, des cris de viol dans les confessionnaux, une mêlée aux accents de «*Vive Marie, vive le Divin Amour*» entonnés en chaire par un chef de groupe et repris par la foule.

Après la troisième prise, des « carabinieri » nous font évacuer l'église.

MINUIT.

Tout le monde attend dans la cour. Les « carabinieri » montent la garde aux portes de l'église. Derrière une fenêtre faiblement éclairée au premier étage, Fellini parlemente avec le chanoine. On espère un accord. La production distribue des sandwiches.

8 HEURES.

Le chanoine accepte que l'on tourne dans l'église à condition de diriger lui-même la cérémonie du haut de la chaire. Il prêche dans le plus profond silence. Sait-il combien il est fellinien ?

Au-dessus d'un autel latéral, Fellini fait accrocher sur une baguette de bois les béquilles et prothèses que les miraculés ont offerts à la Madone. La concierge du sanctuaire nous dit : *Il y en a encore plein un grenier.*

Nous vidons le grenier. La baguette se casse. Prothèses et corsets de fer tombent par terre, s'entrelacent ou se brisent en un amas de ferraille et de ficelles inextricable.

SAMEDI 31 OCTOBRE.
ACQUASANTA.

La dernière nuit de tournage est consacrée à tourner la séquence de « l'homme au sac », séquence qui a été coupée dans la version définitive du film pour des raisons mystérieusesement commerciales.

A l'aube, nous nous séparons, dans un terrain vague. C'est fini. Le cirque se disloque.

LA SEMAINE

La grève et la retraite

LES sociétaires de la Comédie-Française refuseront de jouer, si les électriciens et les machinistes continuent leurs grèves intermittentes. Ils ont demandé au ministre de l'Education nationale de les faire cesser. Mais il n'y a pas de ministre.

Jean Meyer, lui, pense demander sa mise à la retraite, mais après vingt ans d'illustre maison et quinze ans de sociétariat cette retraite ne serait qu'une mise en disponibilité. En 1959, Jean Meyer pourrait ainsi s'asseoir dans le fauteuil de l'administrateur général.

Yeti

LE Yeti, « l'abominable homme des neiges », devient le sujet d'une pièce de théâtre. Hélas ! ni science fiction ni comédie, la pièce est une dissertation philosophique. L'abominable homme des neiges vient juger la civilisation. Roger Hanin défendra le texte de M. Roger Duchemin.

→

LES BATEAUX-MOUCHES
Chauffés - Confortables font l'été durable
Parking - Port Solférino - Inv. 13.00

AU THÉÂTRE

AVANT LA DÉVALUATION

par ROBERT KANTERS

LE SEXE FAIBLE

pièce en 3 actes d'Edouard Bourdet à la Comédie-Française salle Luxembourg).

LA Comédie-Française, qui est décidément notre première scène du boulevard, constitue peu à peu les archives parlantes du théâtre de l'entre-deux-guerres : entre un Jacques Deval et un Marcel Achard, voici un Edouard Bourdet. La pièce de Bourdet ne serait pas ce qu'elle est si, en plus du plaisir de l'ouvrage bien fait, elle ne nous donnait l'occasion d'une méditation sur le temps qui passe, et qui passe d'ailleurs aussi bien dans l'histoire de l'amour que dans l'histoire du théâtre.

Le théâtre de Bourdet, c'est la sagesse des années folles, la grande comédie des mauvaises mœurs de l'époque. *Le Sexe Faible* fut créé le 10 décembre 1929 : la nouvelle du plus grand krach financier de Wall Street n'était manifestement pas encore parvenue aux Américains et aux Américaines qui se pressaient sur la scène et dans la salle de la Michodière, et les Français ignoraient qu'à cet instant précis finissait l'après-guerre. La dernière heure vient de sonner pour le monde où l'on s'amuse, voici le moraliste qui entre : c'est Antoine, le maître d'hôtel d'un palace fréquenté par des acheteuses d'hommes et leurs jeunes proies consentantes.

On connaît l'intrigue : Antoine est le confident et le conseiller d'Isabelle, une mère dont le seul souci est de caser ses grands garçons, c'est-à-dire de les faire épouser par de riches étrangères ou, quand, elle y est parvenue, d'empêcher les garçons de faire des bêtises et les étrangères de divorcer.

A ces jeux de l'amour et de l'argent, le mélange d'inconscience et de détermination de la mère, le froid cynisme et le détachement tout professionnel d'Antoine donnent une extrême férocité. Le grand et presque le seul ressort du comique est indiqué dès le titre : c'est l'application à rebours aux hommes des expressions et des situations qui traditionnellement convenaient aux femmes.

Le successeur de Dancourt

Cela date un peu de toute évidence : une seconde guerre mondiale a modifié les rapports de l'Amérique et de l'Europe, même dans la guerre des sexes, tandis qu'hommes et femmes ont pris l'habitude de considérer avec beaucoup plus de franchise et de sérénité les rapports de l'argent et de l'amour à mesure que la femme tendait à devenir l'égale de l'homme dans le travail comme dans le plaisir.

Le Sexe Faible s'est décatié comme *La Garçonne* : l'élément de scandale a disparu. En fait, aujourd'hui, l'expression « sexe faible » n'a plus guère de sens, ni appliquée aux hommes, ni appliquée aux femmes : et si les mœurs peintes dans la pièce n'ont point disparu, c'est l'importance relative dans la vie et dans la littérature de tout ce petit monde de faisans dorés qui a diminué.

Du point de vue de la comédie de mœurs et de la comédie de caractères, Edouard Bourdet apparaît comme le successeur de Dancourt et de Lesage plus que de Molière et de Marivaux, s'il faut choisir entre les noms que M. Jean-Louis Vaudoyer propose dans le programme, et M. Vaudoyer lui-même n'en disconviendrait sans doute pas.

Du point de vue de la comédie d'intrigue, il n'est peut-être pas très équitable de former son jugement d'après les représentations actuelles. La pièce est solide, les fils de l'action sont tenus avec un mélange de fermeté et de doigté admirable, les scènes et les dialogues sont traités avec loyauté et avec brillant. Peut-être ici ou là, les explications et les amorces sont-elles un peu appuyées ou plutôt peut-être aujourd'hui le public même inintelligent comprend-il plus vite.

Mais plus que l'auteur, c'est sans doute la mise en scène et l'interprétation qui sont responsables d'une certaine lenteur. Deux comédiens font deux admirables compositions : Mme Denise Gence, sublime vieille ogresse affamée, qui a réussi non pas à reprendre mais à recréer le rôle tenu par Marguerite Moreno ; et M. Robert Hirsch, gigolo espagnol et malchanceux, hidalgo d'aquarium.

M. Jacques Charon est un parfait Antoine, MM. Georges Descrières, Jean Piat et François Chaumette d'excellents fils soumis, Mmes Denise Noël, Marie Sabouret et Line Noro des étrangères mangeuses d'hommes charmantes mais peut-être pas très convaincues. Mais si Mme Gabrielle Dorziat a pensé et composé avec toute son intelligence et tout son talent le rôle de la mère, elle l'a tenu, au moins le soir de la générale, d'une manière hésitante et confuse et toute la soirée en a souffert.

On a modernisé décors, costumes et chiffres (on dit 500.000 francs au lieu de 20.000 dans le texte) et je ne sais si on a bien fait, puisqu'un des éléments qui peuvent exciter la curiosité, c'est l'idée de vivre une soirée d'après-guerre, l'autre, comme si on y était encore.

AU CINÉMA

CHARLOT PROSTITUÉE

par J.-P. VIVET

LES NUITS DE CABIRIA

Un film de F. Fellini (Broadway, Triomphe, Vendôme).

DANS un des premiers films de Federico Fellini, *Courrier du Cœur*, on pouvait apercevoir, déambulant sur une place déserte, au cœur de la nuit romaine, une invraisemblable et risible petite prostituée. A la manière de ces romanciers-gigognes qui d'une anecdote racontée dans un précédent ouvrage tirent la matière de leur nouveau livre, Fellini a repris cette silhouette pour en faire l'héroïne de son dernier et admirable film, *Les Nuits de Cabiria*.

Cabiria, c'est Charlot prostituée. Une pauvre fille que les complications de la vie ont jetée sur le trottoir. Elle n'en conçoit d'ailleurs ni honte, ni amertume, ni révolte : elle s'estime même plutôt favorisée par le sort puisque grâce à son commerce elle a réussi à s'acheter une misérable baraque dans la « zone » de Rome.

Non, la seule chose qui ne va pas, c'est que Cabiria, comme toutes les femmes — même les prostituées — voudrait avoir un « homme » dans sa vie et qu'elle n'y parvient pas. Elle a bon cœur, elle est naïve et chaque fois qu'un homme lui fait la cour, elle s'aperçoit, mais un peu tard, qu'il n'en voulait qu'à ses économies.

Elle tape du pied, elle jure qu'on ne l'y reprendra plus. Mais en même temps elle s'en va suivre des processions et prier la Madone de lui trouver un mari. Et voici qu'un après-midi, au sortir d'un cinéma de banlieue, elle est abordée par un petit fonctionnaire moustachu et timide qui lui soupire : « *Vous êtes seule, moi aussi, pourquoi ne pas essayer de mettre nos solitudes en commun ?* »

« Je ne veux plus vivre ! »

Elle sait qu'elle devrait se méfier. Mais sa méfiance fond à la chaleur de la première allusion à des noces possibles. Elle ne se sent plus. Elle vend sa baraque et, son sac plein de billets de mille lires, elle part en voyage de fiançailles avec le vilain moustachu (à qui François Périer prête un visage inattendu). On boit du chianti, on regarde le soleil se coucher du haut d'une falaise. Soudain l'homme la bouscule, s'empare du sac, cherche à la précipiter dans le vide.

C'est fini. Cabiria n'a plus rien. Plus de fiancé, plus de maison, plus même le peu d'illusion qui lui restait encore. Elle sanglote, elle se roule par terre : « *Je ne veux plus vivre !* » Et puis des gens passent sur la route, en jouant de la musique. Une femme la regarde et lui sourit. Et Cabiria, malgré elle, malgré tout son désespoir, ne peut s'empêcher de répondre à ce sourire par un autre sourire. Elle continuera à vivre.

Giulietta Masina a trouvé dans Cabiria son plus beau rôle. La Gelsomina de *La Strada* était une manière de monstre. Avec ses cheveux de paille noués en queue de cheval, son bolero de mauvaise fourrure, son ridicule parapluie, Cabiria est une pauvre femme, mais une femme comme les autres. Sa détresse n'en est que plus bouleversante. Et l'actrice elle-même a fait d'immenses progrès. Son jeu s'est dépouillé. Elle a oublié Charlot. Elle ne nous fait que davantage penser à lui.

L'angoisse de la solitude

Fellini, Chaplin : une fois de plus le rapprochement s'impose. Ce n'est pas seulement l'identité des procédés, la recherche d'un contact immédiat avec le public, le comique des « tartes à la crème » et la musique qui fait pleurer. C'est aussi la poésie, la tendresse, l'amour des humbles ; c'est surtout l'expression de cette angoisse qui grignote le cœur de l'homme, de sa naissance à sa mort : la solitude. Cabiria est seule, et pas seulement parce que c'est une pauvre petite prostituée maladroite. Elle est seule comme Charlot, comme tous les êtres humains.

Fellini s'arrête toutefois au seuil du désespoir. Parce qu'une femme lui a souri, Cabiria reprend sa route. Ce sourire, Fellini, qui ne se cache pas d'être croyant, lui donne un autre nom : la grâce divine. Mais le Dieu de Fellini est très éloigné de celui des cardinaux et des trafiquants de faux miracles qui campent à Lourdes ou sur la colline du Divin Amour (les images que Fellini nous offre de la superstition religieuse sont d'une violence terrible) ; il s'apparente plutôt à celui de saint François d'Assise, celui qu'on trouve quand on est au bout du dénuement.

Cette obsession de la solitude, cette quête pour un peu de compréhension et d'amour n'est pas propre aux *Nuits de Cabiria*. C'est le leitmotiv de tous les films de Fellini, des *Vitelloni*, de *La Strada*, d'*Il Bidone*. Comme ces rues enfoncées dans le silence des villes nocturnes, comme ces routes poussiéreuses à travers des campagnes désolées en sont l'immuable décor. Comme ces vagabonds, ces comédiens voués au voyage, ces oisifs et ces escrocs ratés en sont les personnages interchangeables.

On a dit : « Fellini, c'est toujours la même chose ! » Ce reproche est le plus beau compliment qu'on puisse lui faire. Enfin, voici un cinéaste qui, à l'égal des grands écrivains, possède un univers romanesque personnel et cohérent, dont chaque film nous dévoile un nouveau recoin. Loin de souffrir de ces rappels, de ces correspondances, chacune de ses œuvres en retire une épaisseur, une richesse, un pouvoir d'envoûtement supplémentaires.

Depuis sa présentation au Festival de Cannes, Fellini a légèrement retouché son film : il a rogné ici et là, fait disparaître certaines bavures, poli le tout. Ce travail de dernière heure n'a pas été vain. *Les Nuits de Cabiria* est aujourd'hui une œuvre parfaite. Ce n'est pas seulement le plus beau film de Fellini, mais peut-être le plus beau de tous les films que nous avons pu voir depuis des années.

80 personnes

CREEE devant 80 personnes au théâtre de Poche, la pièce de Colette Audry, *Soledad*, va faire une carrière mondiale.

Après avoir été jouée à la Comédie-Caumartin, elle sera tournée à Berlin-Ouest par Luis Saslavsky.

Lili Palmer, à côté de l'acteur argentin Carlos Thomson, sera l'héroïne du film.

En attendant, Colette Audry vient d'achever le manuscrit d'une nouvelle pièce, *L'Acqueduc*.

UNE AUTRE PIÈCE

L'AUTRE ALEXANDRE

de Marguerite Liberaki, mise en scène de Claude Régy, au Théâtre d'Aujourd'hui.

Macédoine

UN père a donné les mêmes prénoms : Aglaé, Grigori, Phocion et Alexandre à ses quatre enfants légitimes et aux quatre bâtards qu'il a dans un faux ménage. Ainsi, chaque personnage se débat non seulement avec les autres membres de la famille, mais encore avec son double, sur lequel il cristallise ses haines ou ses espérances, et Alexandre en particulier pense qu'il ne s'accomplira tout à fait que par l'amitié de l'autre Alexandre, qui se dérobe et que ni lui ni nous ne verrons jamais. C'est une pièce intéressante, plus proche d'O'Neill que de la tragédie grecque, pleine de qualités littéraires, mais de ces qualités qui ont fait de « littérature » un terme péjoratif. Elle est extrêmement bien jouée par quelques-uns des comédiens qui, depuis des années, de jeune compagnie en jeune compagnie, cherchent à aider un théâtre de qualité : Mmes Loleh Bellon et Yvonne Clech, MM. José Quaglio, Gamil Ratib, Pierre Asso. Marc Eyraud.

A voir

CREATIONS

● **La Mégère apprivoisée** (d'après Shakespeare) ● **Périclès** (un roman en images) ● **Le Journal de Anne Frank** (un document poignant) ● **Histoire de Vasco** (un conte de tendresse et de mort)

NOUS VOUS RAPPELONS

● **Requiem pour une nonne** (une tragédie de Faulkner) ● **L'Œuf** (insolite) ● **Patate** (Achard retrouvé) ● **La Cantatrice chauve** (pour faire connaissance avec Ionesco) ● **Bobosse** (Périer chez lui) ● **Irma la Douce** (L'Opéra de quat'sous de Marguerite Monnot).

D'AUTRES FILMS

De Musset à Ghelderode

LA NUIT DES FORAINS

un film de Ingmar Bergman (La Pagode).

C'EST l'auteur de *Sourires d'une nuit d'été*, Ingmar Bergman, qui a écrit et réalisé *La Nuit des forains*. Mais si l'inspiration profonde du cinéaste suédois est toujours la même, il y a entre ces deux films à peu près la même différence qu'entre une comédie de Musset et une farce dramatique de Ghelderode.

Abandonnant les gens du monde, Bergman est allé chercher ses nou-

A voir

EN EXCLUSIVITE :

● **Les Nuits de Cabiria** (tendre Fellini) ● **La Nuit des forains** (inquiétant Bergman) ● **Un Homme dans la foule** (l'apprentissage de la dictature) ● **Règlement de comptes à O. K. Corral** (un bon western) ● **Les Espions** (le salaire de l'absurde) ● **La Blonde explosive** (une satire fracassante) ● **Porte des Lilas** (poésie des faubourgs) ● **La Maison de l'ange** (un jeune romancier de l'écran) ● **Le Tour du monde en 80 jours** (pour petits et grands enfants).

NOUS VOUS RAPPELONS :

● **Les Aventures d'Arsène Lupin** (dans les quartiers) ● **Celui qui doit mourir** (dans les quartiers) ● **Sait-on jamais ?..** (dans les quartiers) ● **14 Juillet** (Studio 43) ● **Le Carrosse d'or** (Cardinet) ● **Moby Dick** (Mac-Mahon) ● **Œil pour œil** (Agriculteurs) ● **La Nuit des maris** (Bonaparte) ● **Le Quarante-et-unième** (Pax).

veaux personnages dans un cirque ambulant du début du siècle. Des êtres frustes, à la silhouette ridicule et au cœur rongé par le désespoir. Il y a le directeur du cirque, sorte d'Emil Jannings, obèse fatigué, qui voudrait abandonner cette vie d'errance et de misère, retrouver le petit magasin de sa femme et chausser les pantoufles de la respectabilité et du confort bourgeois.

Il y a la jeune écuyère, sa maîtresse, qui, pour un collier de pacotille et un amour qui ne vaut guère plus, se laisse séduire par un comédien bellâtre de province. Il y a le vieux clown, au masque tragiquement blafard, que sa femme a crucifié jadis en se jouant de lui avec des soldats et qui n'aspire plus qu'à retrouver dans la mort le calme du ventre maternel.

Pendant quelques heures, chacun s'efforce de remonter le courant du destin. En vain. Au petit jour, le cirque repart, dans une randonnée sans fin, emportant sa cargaison d'âmes meurtries et résignées. La vision de Bergman est la plus pessimiste qui soit : ses héros ne sont pas en butte à des persécutions particulières : ils sont seulement incapables de devenir différents de ce qu'ils sont.

Un cauchemar poétique

Bergman n'est pas un cinéaste facile. Si les histoires qu'il raconte ne comportent aucune obscurité, son écriture même déroute parfois. Au contraire d'un Fellini, par exemple, Bergman ne cherche pas à séduire le spectateur, à le prendre par la main pour l'amener là où il veut : il le laisse hésiter sur le parti de rire ou de s'apitoyer ; comme certains musiciens modernes, son art est fait de syncopes, de contretemps. Ses personnages sont bavards, mais leurs propos vont toujours plus loin que l'action. Et cela est d'un véritable auteur.

Plastiquement, *La Nuit des forains* est dans la tradition du vieux cinéma nordique ou allemand : contre-jours, gros plans, Bergman affiche un expressionnisme ostentatoire assez discutable. Mais une de ses séquences est vraiment extraordinaire : celle où la femme du clown va se baigner au milieu d'un groupe d'artilleurs en manœuvres : c'est un cauchemar tel que seul peut en rêver un poète.

●

Au même programme, un court métrage de Jean Rouch, *Les Maîtres fous*, décrit avec des images hallucinantes de nouveaux rites magiques que la « civilisation » a fait naître parmi les noirs de la Côte-de-l'Or. Ne le manquez surtout pas.

J.-P. V.

HARRIET ANDERSON
Pour un collier de pacotille

Gare au gorille

UN HOMME DANS LA FOULE

Un film d'Elia Kazan (Ermitage (v.o.), Images, Max-Linder, Vedettes.)

CETTE charge contre la publicité, contre la télévision, contre le mythe des vedettes, que Tashlin vient de présenter sur un air d'opérette avec *La Blonde explosive*, Kazan la lance à son tour avec *Un Homme dans la foule*, mais cette fois sur un air de grand opéra. Tashlin a brossé sa caricature en humoriste, Kazan en fait un dessin cruel à la Daumier, avec des touches de folie à la Soutine ; c'est une tranche de vie réaliste jusqu'au délire, où l'on retrouve, poussé à l'extrême, le style-coup-de-poing de Kazan, et son univers précis qui soudain déraille.

DANIELLE DARRIEUX
Pour les beaux yeux d'Octave

Un Homme dans la foule pourrait être à la fois Elvis Priesley ou Poujade, un homme parmi des millions (celui-là sort de prison), même pas physiquement favorisé, mais qui, grâce à un éclat de rire vulgaire, à deux plaisanteries anarchistes, ou trois notes de musique bien roucoulées, séduit des foules entières. Lonesome Rhodes deviendra ainsi une idole. La publicité se l'annexera. La T.V. le diffusera. Lui-même finira par y croire et là Lonesome Rhodes, le mégalomane, ressemble, grâce à Kazan inspiré par Orson Welles, à Citizen Kane. Il assiste seul à l'immense banquet où il devait être nommé ministre de la morale nationale. Il est seul avec six serviteurs noirs, qu'il essaye de frapper ou de convaincre, seul avec un appareil à diffuser des applaudissements. Et dans un appartement de vingt-cinq pièces, entremêlées d'escaliers, qui n'est pas sans rappeler la maison de Baby Doll, Lonesome Rhodes entrevoit sa déchéance. Un nouveau meneur de jeu est en train de le supplanter, mais le monstre ne peut plus enlever sa panoplie d'idole et, du haut de son gratte-ciel, il n'ose pas se jeter.

Comme un hurlement

Kazan manque souvent de finesse ou de pudeur. Tous les effets lui sont bons et il s'en sert presque trop habilement. Il ne craint ni l'emphase ni la grandiloquence, mais quand il frappe, il assomme et son film résonne comme un hurlement. On ne peut faire autrement que de l'entendre.

Sorti de l' « Actor's Studio », Andy Griffith a, comme James Dean ou Marlon Brando, ces regards lourds et battus qui, de temps en temps, s'éveillent d'un éclair particulièrement lumineux, cette torpeur de masse bien présente, qui n'a besoin que d'apparaître pour exister. C'est un système plus qu'un jeu, mais il porte, et Andy Griffith est bien cette espèce de gorille mugissant, dépassé par une incohérente civilisation.

M. M.

Une immense alcôve

POT-BOUILLE

un film de Julien Duvivier, avec Gérard Philipe, Danielle Darrieux, Jacques Duby.
(Rex, Normandie, Moulin-Rouge)

POT-BOUILLE n'est pas un de ces films qui réconcilieront la littérature et le cinéma.

L'univers de Zola n'est pas, certes, tissé d'optimisme et de beaux sentiments. Mais il a de la grandeur. Le portrait cruel que trace l'auteur de la société est d'un médecin qui veut soigner, non d'un complice qui se délecte à voir les hommes sordides — tous — les femmes ignobles — toutes — et le monde à son image.

Traduit à l'écran par Julien Duvivier et Henri Jeanson, Zola devient un Feydeau de plomb.

Et Octave Mouret, ce jeune arriviste décidé à réussir grâce à sa façon de plaire aux femmes, devient un travailleur à la chaîne. Si, dans le roman de Zola, il lui faut cinq mois pour réaliser sa première conquête et encore trois mois pour atteindre sa seconde victoire, le film fait de *Pot-Bouille* une immense alcôve où toutes les vedettes féminines viennent successivement et docilement se coucher.

Même en donnant à Octave Mouret le physique de Gérard Philipe, MM. Duvivier et Jeanson auront quelque difficulté à nous faire croire que ce n'est pas plus difficile que ça...

Film de misogynes mélancoliques où les femmes sont à la fois toutes faciles, toutes vénales, et toutes traîtresses, les hommes tous conquérants et tous trompés, *Pot-Bouille*, réalisé de mains de maîtres, et joliment interprété, est un spectacle techniquement irréprochable qui offre en outre l'intérêt de présenter — peut-être — une indiscrète psychanalyse de ses auteurs.

Mais on en sort le cœur lourd.

M. M.

MUSIQUE

● ***Sur le fil rouge de Bach.***

La Symphonie de Jolivet

L'EXEMPLE des Concerts Lamoureux, mettant à leurs programmes des œuvres contemporaines non académiques, porte ses fruits : la Société des Concerts du Conservatoire vient de donner la première audition publique, en France, de la *Symphonie* d'André Jolivet. Cette œuvre, créée par l'Orchestre National de la Radio, il y a quatre ans, sous la direction de Charles Munch, a, depuis, triomphé de nombreuses fois à l'étranger, en Allemagne notamment.

André Jolivet est, aujourd'hui, avec Olivier Messiaen, le musicien français le plus représentatif, non seulement de sa génération — il est né en 1905 — mais de l'ensemble de notre vie musicale créatrice.

Ce qui caractérise l'art de Jolivet, c'est avant tout une exceptionnelle générosité de pensée et d'inspiration, un lyrisme de grande envolée et un sentiment profond de l'universel et de l'humain, même lorsqu'il se livre, sur le plan du langage musical, à des expériences d'une spectaculaire hardiesse et d'une rare fécondité dans l'établissement de nouvelles formes d'expression sonore.

Sagesse et exaspération

On peut, cependant, distinguer deux grandes lignes dans la production de Jolivet : celle d'un lyrisme avant tout intérieur, d'une écriture relativement sage et nourrie d'une tradition très noblement française, comme dans ses célèbres *Complaintes du Soldat*, composées sous l'impression de la débâcle de juin 1940 ; et celle d'une exaspération sonore et rythmique qui va chercher ses sources aussi bien aux quatre coins du monde que dans les époques les plus reculées de l'humanité, et qu'illustrent les grandes œuvres instrumentales — les magiques *Mana*, pour le piano, le *Quatuor à cordes*, les *Concertos pour piano, pour Ondes Martenot et pour trompette*, la grande *Sonate pour piano*, dédiée à la mémoire de Bartok.

La *Symphonie*, qu'à la tête de l'orchestre du Conservatoire Pierre Dervaux vient de conduire à la victoire,

→

LE THÉATRE DES MATHURINS
a le rare bonheur d'afficher le jumelage de deux PRIX NOBEL de Littérature : William FAULKNER et Albert CAMUS, les auteurs du puissant
« REQUIEM POUR UNE NONNE »
qui atteint la 350e représentation

FOLIES-BERGÈRE
Pour nos clients venant à Paris
LOCATION PAR CORRESPONDANCE
(sans augmentation de prix)
Ecrire 8, RUE SAULNIER

peut être considérée comme une synthèse de ces deux grandes voies de style et d'écriture. Ainsi, le lyrisme du mouvement lent utilise, au départ, un des thèmes les plus universels de toute la musique occidentale, le fameux B-A-C-H (si bémol, la, ut, si naturel) qui, depuis Bach, son initiateur, traverse comme un fil rouge toute la musique romantique et moderne.

Cependant, ce thème, Jolivet l'infléchit de telle façon qu'il rejoint les modes chromatiques orientaux qui portent les trois autres mouvements, où de vastes contrepoints rythmiques, une orchestration luxuriante et un chant d'une rare intensité forment un discours musical dont la vérité humaine se hausse, dans l'extraordinaire *Scherzo*, jusqu'aux régions féeriques où la pulsation de la vie se confond avec le miroitement du rêve.

ANTOINE GOLEA.

JAZZ

● *Sucreries et performances.*

Harry James

DES affiches sévères comme pour un récital classique annoncent cette semaine à Paris... Harry James. Tiens ! Il existe encore, celui-là ? Et deux succès reviennent à l'esprit : le *Vol du Bourdon* et le *Carnaval de Venise.* C'était en 1945. Et cet enfant de la balle qui, dès l'âge de huit ans, soufflait déjà sous les chapiteaux paternels, commençait à mal tourner. Il s'était pourtant fait remarquer chez Ben Polack, puis, pendant trois ans, avec Benny Goodman. La folie du swing lui permit, à la veille de la guerre, de monter sa propre formation. Et il fut sacré « roi de la trompette » dans le moment même où il cessa de faire du jazz.

Musique douce, mélodies sucrées, performances techniques sur des airs classiques réputés difficiles ou injouables sur un instrument comme la trompette, partitions de films extrêmement hollywoodiens, etc. Bref, ce que l'on englobe généralement sous le nom de commercialisme.

Personne n'oserait prétendre qu'il joue mal. Sa technique est vraiment exceptionnelle. En jazz, il est vrai, on préfère les gens qui canardent de temps en temps parce qu'ils ont tellement de choses à dire qu'elles se bousculent un peu, à la sortie du pavillon. Au demeurant, le nom de Harry James est chez nous le symbole de néant musical, il est l'exemple cent fois cité pour faire sentir la différence entre le vrai et le faux jazz.

Harry James amène avec lui quelques musiciens connus, ce qui ne veut pas dire unanimement appréciés : Willie Smith au saxo-alto, « Corky » Corcoran au saxo-ténor, Ray Sims au trombone et Buddy Rich à la batterie.

F. M.

DISQUES

Trois disques économiques

(Prix : 1 500 fr + T.L.)

MOZART

Sonate K. 448 (2 pianos) et Andante con variazioni, K. 501 (piano à 4 mains). P. Badura-Skoda et Joerg Demus. (1 d. 25 cm. 33 t. C 35 S 14 Véga La Discothèque idéale.

MOZART joua cette sonate le 23 novembre 1781, avec Joséphine von Auernhammer, fort bonne pianiste, qui tomba amoureuse de lui, et dont il a fait une description atroce dans une lettre à son père. L'œuvre est une des manifestations les plus lumineuses du style « galant ».

L'interprétation recherche la simplicité et évite l'éclat et les éclats. La sonorité est délicieuse.

TCHAIKOWSKY

Concerto pour violon et orchestre, op. 35. Isaac Stern et l'Orch. de Philadelphie, dir. A. Hilsberg. (1 d. 33 t. 25 cm. S 06.672 R « Classiques pour tous », Philips.)

INUTILE de recommencer à parler des qualités et des défauts d'un ouvrage qui, en dépit de tout ce qu'on peut dire, a le mérite d'être vivant. Stern le joue avec une virtuosité sans faille et lui fait l'honneur de considérer qu'il se suffit à lui-même sans aucun maquillage, sans extravagances « tziganes ». Et le Concerto gagne, à ce traitement. Enregistrement brillant et fidèle.

DOUZE CHANSONS DE LA RENAISSANCE

L'ensemble vocal Philippe Caillard (1 d. 33 t. 25 cm. Standard, EFM-42201, Fiori musicali, Erato.)

LA précision, la souplesse expressive, la clarté harmonieuse de ces chansons, dont deux tiers font leur première apparition aux catalogues des microsillons, sont les témoins d'une civilisation admirablement épanouie. Les ouvrages se suivent, non pas chronologiquement, mais selon telle ou telle affinité qui fait désirer leur rapprochement. C'est ainsi que Mauduit, Passereau, Roland de Lassus devancent Josquin des Prés, Sermisy et Janequin. Diction parfaite, interprétation pleine de vie et d'esprit. Prise de son et gravure également réussies.

D. H.

EXPOSITIONS

L'Ecole de Paris, atelier traditionnel

Galerie Charpentier, 76, faubourg Saint-Honoré; Maison de la Pensée Française, 2, rue de l'Elysée.

L'ECOLE de Paris est entrée, la semaine dernière, dans une nouvelle année : comme à chaque début d'automne, la Galerie Charpentier vient en effet de convier le public à visiter une sélection de quelque deux cents peintres vivants.

Les goûts et les styles passent, l'Ecole de Paris demeure. Peut-être parce qu'il ne s'agit pas à proprement parler d'une « école », mais plutôt d'une sorte de vaste « atelier » où les peintres du monde entier, depuis près d'un siècle déjà, passent obligatoirement un certain nombre d'années à travailler côte à côte.

D'où la surprenante vitalité de cet atelier à travers ses différentes « époques » : celle du fauvisme, celle des Ballets russes ou celle d'aujourd'hui, pour laquelle on ne manquera pas, plus tard, de trouver un nom particulier.

Car l'analogie encore mystérieuse sera sans doute évidente, demain, qui permet à un « trompe-l'œil » un peu désuet de Chapelain-Midy de voisiner, en 1957, avec les empâtements informes et « noirs comme la conscience » de Marfaing, tandis que se poursuit le grand dialogue entre la grâce constructrice d'un Villon et la métaphysique pesanteur d'un Rouault.

Devant un nu de Seigle qui, à une petite flamme près, pourrait bien être un chef-d'œuvre, un Picasso de série, une rêverie de Vieira da Silva, un fascinant « trompe-la-forme » de Soulages, comme devant les méditations abstraites sur le mode classique de Gillet et de Jouffroy dont les toiles semblent vibrer d'un sourd désir de réalité, l'amateur est invité à retrouver les fils conducteurs de cette unité dans la diversité.

Alors que l'exposition de Charpentier fait appel aux peintres de toutes les générations actuelles, celle de la Maison de la Pensée, à la fois plus limitée et plus ambitieuse, tente de faire le point des jeunes œuvres, à partir de celles qui ont été couronnées du prix Fénéon, au cours de ces dix dernières années.

Là aussi se présentent côte à côte les deux grandes tendances en vogue : « peinture » (réaliste) et « peinture » (abstrait), selon la discrimination chère au critique Marcel Zahar.

Audacieuse copie

Le Fénéon est un des très rares prix qui consacrent réellement un peintre débutant. On retrouve donc à la Maison de la Pensée les noms de Bonnet, de Rebeyrolle, de Mayet ou de Bardone qu'on peut également déchiffrer, au bas de leurs toiles, chez Charpentier. D'autres, comme Guy de Voguë, Nallard, Parsus, Cottavoz, Yankel ou Saby complètent utilement — pour des raisons diverses — l'exposition « officielle » du faubourg Saint-Honoré.

De plus, des sculpteurs sont, ici, mêlés aux peintres. Le « clou » de l'exposition est même, sans aucun doute, une figure de proue d'une singulière grandeur intitulée « La Sève », de Louis Chavignier.

Les saisons et les modes changent, la tradition demeure. Symboliquement, à la Galerie Charpentier, la toile la plus audacieuse et la plus remarquée aura d'ailleurs été, cette année, celle de Pierre Faure, le plus jeune des exposants : elle représente une copie de la célèbre bataille d'Ucello.

J.-F. C.

(Galerie Charpentier.)

LA BATAILLE D'UCELLO ET DE PIERRE FAURE
Une copie originale

Cabarets Dancings

AMIRAL Francis BLANCHE, P. DORIS Jacq. MAILLAN. BAL. 56-66

LA CAMPAGNE 15, rue Etex - Dîners, Attr., Soupers 1.000 fr.

CLUB CH. ELYSEES Thé et soirée tous les jours avec les orch. RENATO et LE SENECHAL

Le Rêve 3, bd Poissonnière - Air conditionné 2 GRANDS ORCHESTRES

ROYAL LIEU DANCING 2, r. des Italiens

Restaurants

LIDO ELY. 11-61 LIDO ELY. 11-62 LIDO
UN SPECTACLE UNIQUE AU MONDE
21 h. DINER DANSANT
23 h. LA REVUE "C'EST MAGNIFIQUE !"
de Louis Guérin & Fredery

LOUEZ VOS PLACES aux Agences LA MADELEINE
14, Bd DE LA MADELEINE - OPÉ. 97-93
34, Av. des Champs-Élysées - ELY. 78-62
14, Bd Beaumarchais - ROQ. 00-92
16, Avenue de l'Opéra - RIC. 56-65

BROADWAY v.o. 36 CHAMPS-ÉLYSÉES
TRIOMPHE v.o. 92 CHAMPS ÉLYSÉES
VENDÔME v.o. 32 AVENUE DE L'OPÉRA
GIULIETTA MASINA et FRANÇOIS PERIER dans
LES NUITS DE CABIRIA
UN FILM DE FEDERICO FELLINI

EXPOSITIONS

MONIQUE DE GROOTE - 20, av. Kléber
SPITZER Vernissage le 24 octobre Jusqu'au 9 novembre

STIEBEL, 30, rue de Seine
GUERRIER Vernissage aujourd'hui jusqu'à fin novembre

Gal. St-PLACIDE, 41, r. St-Placide
PRESSMANE
« A la cave » RAFEL ESTEVE
Vern. le 26 oct. - Jusq. 8 nov.

GALERIE MAEGHT
Œuvres de
BRAQUE - MATISSE - CHAGALL - MIRO
KANDINSKY - GIACOMETTI - TAL-COAT
BAZAINE - UBAC - PALAZUELO - CHILLIDA

Galerie VILLAND-GALANIS
127, boulevard Haussmann - BAL. 59-91
LOBO
Sculpt. réc. 25 octobre au 20 novembre

GALERIE DE FRANCE
3, Faubourg-Saint-Honoré - ANJ. 69-37
LABISSE
Peintures récentes

Galerie DINA VIERNY - 36, rue Jacob, PARIS
Peintures JAN MEIJER 12 au 31 oct.

GALERIE LOUISE LEIRIS
47, rue de Monceau (8e) - LAB. 57-35
L'ATELIER DE JUAN GRIS
22 peintures de 1926 et 1927
Vernissage le mercredi 23 octobre à 16 heures
Ts l. j. ouv. sf lundi de 10 à 12 h. et 14 h. 30 à 18 h.

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE

AVANT-GARDE AMÉRICAINE

par FRANÇOIS ERVAL

PUBLIES la même semaine en France, mais écrits à une distance de vingt ans, deux romans américains nous montrent deux aspects différents de l'avant-garde de leur pays. Ces deux conceptions opposées de l'avant-garde permettent de mesurer le temps écoulé. Djuna Barnes a écrit *L'Arbre de la nuit* (1) en 1936, alors que *Le Chien de la Terre* (2) de Vance Bourjaily date de 1955.

Djuna Barnes a fait partie de cette pléiade d'écrivains d'outre-Atlantique qui se sont expatriés après l'autre guerre et ont vécu en Europe, à Paris surtout, en essayant d'incorporer au roman américain les dernières acquisitions de l'art d'écrire de l'Ancien Monde. Elle a débuté en 1923 et *L'Arbre de la nuit* est son dernier livre. Depuis vingt ans, elle n'a rien écrit et vit aujourd'hui retirée aux Etats-Unis.

Vance Bourjaily fait partie de la jeune génération américaine, fortement ancrée dans la tradition littéraire de son pays, vivant loin de l'Europe et consciente du renouveau que le roman américain a apporté à l'art romanesque du vieux continent au cours de ces dernières vingt-cinq années. Bourjaily dirige aux Etats-Unis la revue *Discovery*, toujours à l'affût de jeunes auteurs qui cherchent de nouvelles voies.

Déjà, leur sujet les distingue. Djuna Barnes parle de l'Europe, Bourjaily de l'Amérique. La première évoque une Europe définitivement ensevelie, alors que le second décrit l'Amérique la plus récente.

Du surréalisme dilué

Les personnages de Djuna Barnes sont des aristocrates décadents, des Américaines folles de leur corps, un médecin raisonneur qui traversent un Paris nocturne en discutant interminablement de leur incapacité de vivre. La lassitude, le désespoir de la « génération perdue » de la littérature américaine, a trouvé dans ce roman son expression la plus achevée et la plus radicale.

Mais peut-on parler de roman à propos de cet exercice de style ? T.S. Eliot, qui présente le livre, insiste sur son écriture, mais hésite à le disqualifier en tant que simple roman poétique. Il n'y a pas de doute que Djuna Barnes écrit dans un style recherché qui connaît des réussites éclatantes — rendu en français, grâce à un travail admirable de Pierre Leyris — mais ce beau style date terriblement. Le cuir y est toujours « crissant », le temps « subreptice », les pas « figés », les frissons « imperceptibles » : le surréalisme dilué de Djuna Barnes ne nous touche plus.

Et puis le livre se veut trop profond. Un des héros, abandonné par sa femme, pose au médecin cette question simple : pourquoi m'a-t-elle épousé ? En voici la réponse : « Prenez le cas de la jument qui en savait trop long et qui regardait entre les branches, le matin, cyprès ou sapin. Elle menait deuil sur quelque chose qui lui avait été enlevé dans un bombardement pendant la guerre — à voir la façon dont elle se tenait, ce quelque chose gisait entre ses sabots — elle ne remuait pas une branche, bien que son flanc fût une rivière de peine ; elle était damnée jusqu'aux jarrets, où l'herbe ondulait doucement. Elle avait des cils gris-noir comme ceux d'un nègre et, au doux mitan des fesses, un pouls qui palpitait comme un violon. » Il y a trop de phrases de ce genre dans le texte, des phrases qui ont pu jadis peut-être « épater le bourgeois », mais qui, aujourd'hui, n'étonnent plus personne.

Vance Bourjaily, lui, écrit simplement, mais avec une terrible efficacité. Son héros a travaillé pendant la guerre à la préparation de la bombe atomique, sans connaître exactement le but de ses recherches. Le matin de Hiroshima, il apprend par la radio le résultat de ses efforts. Il abandonne son poste, sa femme, ses enfants et mène pendant des années une vie d'errant, celle d'un chien de la terre.

Nous le retrouvons la veille de Noël à San Francisco, employé temporaire pendant la période de pointe des étrennes dans un grand magasin. Il attend sa paye qui lui permettra de quitter la ville, de fuir la police à ses trousses, mais brusquement la lassitude s'empare de lui. Et puis ses collègues, employés et vendeuses, le fascinent.

Le grand magasin que Bourjaily nous montre est, en effet, un microcosme de la vie américaine. Al Pennington, notre savant, en expiant son crime involontaire, a acquis une sagesse et un équilibre qui font défaut au petit monde qui l'entoure. Il veut les aider tous, la fille un peu légère, la jeune bourgeoise qui doit gagner l'argent de son avortement, le chef de bureau obsédé par son manque d'éducation et qui jalouse les « intellectuels », et enfin une jeune femme sévère, rigide, mais profondément infantile qui, pour retrouver son enfance, boit en cachette des biberons de lait chaud, pendant qu'elle terrorise ses subordonnées.

Un grand écrivain

Le carnaval sinistre qu'est le grand magasin où un vieil acteur alcoolique déguisé en Père Noël met, un jour qu'il est ivre, en danger la vie des enfants émerveillés par sa mascarade, n'est pas seulement l'image de la vie américaine, mais celle de toute la civilisation technicienne. Bourjaily la critique sans pitié et avec amertume. Son roman est un livre de révolte, qui s'attaque à toute les institutions. Dans ce monde dément, Pennington est le seul *chrétien*, souligne l'auteur, alors que tous, l'Etat, l'Eglise, les intellectuels ont trahi. Pennington va au bout de son calvaire en assumant un crime qu'il n'a pas commis, mais sa culpabilité présumée ne sauvera pas ses concitoyens. Ils se verront au contraire confirmés dans leur pauvre confort intellectuel, persuadés qu'un savant qui déserte ne saurait être qu'un criminel.

Par son intensité, le roman de Bourjaily fait penser aux meilleurs films de Hollywood de *L'Equipée sauvage* à *La Fureur de vivre*. Il montre un univers désaxé où les meilleurs ont perdu l'espoir et cette résignation est le seul point commun entre ce roman et celui de Djuna Barnes. Mais chez celle-ci, le mal est incurable, presque métaphysique, alors que pour Bourjaily il est essentiellement social.

Ce livre remarquablement raconté, conduit comme un roman policier marqué par des relents d'expressionnisme, révèle un nouvel écrivain, un des meilleurs, sinon le meilleur, que l'Amérique nous ait envoyés depuis la fin de la guerre.

F. E.

(1) Djuna Barnes : *L'Arbre de la Nuit* (Ed. du Seuil), 208 p., 500 fr.

(2) Vanee Bourjaily : *Les Chiens de la Terre* (Stock), 272 p., 750 fr.

ON VOUS EN PARLERA

Une vie de chien.

Niki

de Tibor Déry, trad. d'Imre Laszlo. Ed. du Seuil, 175 p., 500 fr.

NIKI, de Tibor Déry, est le premier roman hongrois qui ait paru en France depuis la Révolution d'Octobre 1956. On sait que Tibor Déry est emprisonné et sur le point d'être jugé à Budapest. *Niki* fut publié par la revue littéraire *Uj Hang* peu avant l'explosion d'octobre. Comment Déry a-t-il dépeint la démocratie populaire, qu'en a-t-il pu montrer, quel sera le témoignage de cet écrivain dont la vie fut à ce point dévouée au socialisme qu'il connut sous le régime de Horthy pendant de longues années la prison, l'exil et la misère.

Déry a choisi de raconter l'histoire d'un chien. Le premier moment de surprise passée, on admire l'auteur d'avoir su échapper à un symbolisme un peu facile pour nous faire saisir la réalité hongroise de 1949 à 1953.

Dans la Hongrie de Rakosi, l'horizon des gens devient aussi borné que celui d'un chien. L'ingénieur Ancsa, maître de Niki, passe d'une haute fonction à celle de magasinier sur un chantier de province, avant d'être finalement arrêté, sans que soit fournie la moindre explication. Ancsa subit une disgrâce et une détention injustifiées, comme Niki subit, parfois, les sautes d'humeur de son maître. Mais celles-ci sont rares, elles n'atteignent pas Niki dans sa sensibilité ; et tout de suite après c'est le pardon et le retour à la vie heureuse.

Un moraliste

Les hommes n'ont pas autant de chance. Une fois Ancsa volatilisé, Mme Ancsa cherche à travailler pour vivre. Mais on aurait plus de compassion pour une bête abandonnée que pour l'épouse d'un homme qui a déplu à l'appareil du Parti et à la police d'Etat. Et Mme Ancsa, sans bruit, souffre cruellement du froid et de la faim.

A peine ose-t-elle garder Niki. Se permettre de nourrir un chien quand tant de gens manquent du nécessaire ! Regards malveillants des voisins, réflexions acerbes... Mais son fils mort sur le front russe, son mari disparu, Niki lui apporte la seule chaleur qui l'aide à survivre.

Cependant, quelque chose distingue l'homme de la bête. Quelque chose qui survit même sous la tyrannie la plus pesante, qui filtre dans la nuit la plus sombre. Mme Ancsa apprend enfin que son mari est vivant. Elle peut même le voir, de temps en temps. Elle peut penser qu'il sera libéré un jour. Mais ces bonnes nouvelles, elle ne peut les communiquer à Niki. Niki n'a pas l'idée de l'avenir. Elle continue de souffrir de l'absence de son maître et son chagrin est sans remède. Une nuit, elle se couche sous l'armoire, pour mourir. A l'aube, Ancsa revient à la maison.

Niki est l'héroïne du roman. Déry lui a fait la part bien plus belle qu'à ses maîtres ; ses descriptions des cabrioles de Niki comme de ses états d'âme sont d'un naturaliste et d'un moraliste. Le ménage Ancsa est jugé par sa chienne, non sans humour. Au dernier chapitre, Niki s'efface et, en quelques pages, l'ingénieur Ancsa et sa femme paraissent en pleine lumière. Alourdie d'un drame, la vie des hommes continue.

Auteur de récits d'une rare perfection — les lecteurs français connaissent en particulier *Amour* et *Derrière le mur de briques* — Tibor Déry a écrit aussi deux grands romans : *La Phrase inachevée* et *La Réponse*. Ces deux œuvres montrent la vie hongroise sous le régime Horthy. La première, achevée peu avant la dernière guerre, jugée trop « à gauche » par le gouvernement de l'époque, ne parut qu'en 1946. André Gide, dont Déry fut le traducteur, en avait lu en français deux ou trois chapitres qui l'avaient enthousiasmé. Quant à *La Réponse*, plus « réaliste-socialiste » dans la forme, elle fut cependant jugée hérétique par les jdanoviens. En effet, le héros, un jeune homme issu de la classe ouvrière, vit dans l'orbite du

——→

MONGO BETI
MISSION TERMINÉE
« Histoire si vive, si haute en couleurs, toute ruisselante de vie naïve et joyeuse... d'une authentique et inoubliable couleur locale : ce roman africain est un grand roman français. » Pierre DESCAVES.
BUCHET-CHASTEL CORRÊA

UGO PIRRO
des filles pour l'armée
roman traduit de l'italien
1 vol. 500 fr.
"L'action du livre est d'une violence qui ne cesse de croître et le récit reste plein de scènes et d'images à la fois insolites et terribles". KLEBER HAEDENS (France-Dimanche)
"Un des rares bons livres de ce début de saison". ANNE VILLELAUR (Les Lettres Françaises)
"Un curieux et passionnant roman à la fois cruel et humoristique". (La Presse)
JULLIARD

NICOLAS BAUDY
Jeunesse d'octobre
Témoins et combattants de la Révolution hongroise
La Table Ronde

parti communiste clandestin sans jamais se décider à y adhérer à cause du sectarisme qui y règne. On reprocha surtout à Déry d'avoir montré le parti comme il était en réalité, et non comme il aurait dû être. C'est pourquoi son troisième et dernier volume n'a pas été publié en Hongrie.

Telle est la terrible existence de cet anti-conformiste congénital. Une vie de chien.

POLITIQUE

● *Histoire d'un état d'esprit.*

Le Radicalisme

par Claude Nicolet
Collection « Que sais-je ? ». N° 761.
Presses Universitaires. 128 pages.

LE parti radical qui se fait une gloire d'être la plus ancienne de nos grandes formations politiques, le premier parti au sens anglo-saxon du terme qui se soit organisé dans notre pays, a ses « grands ancêtres », ses philosophes, ses doctrinaires, ses traîtres et ses héros ; il n'a pas encore trouvé son historien. Le petit livre de Claude Nicolet ne prétend pas combler cette lacune. Il n'en constitue pas moins la première ébauche ordonnée de cette grande histoire du radicalisme, qu'il faudra écrire pour la compréhension d'un demi-siècle de vie politique française.

Une telle tâche est difficile. Tout, dans la structure même du parti radical, s'oppose à la centralisation, voire à la conservation des archives ; et surtout, cette formation a toujours prétendu être plus qu'un mouvement politique : une forme de pensée, une esquisse d'organisation sociale, une vision du monde ou, comme on l'a dit, « un état d'esprit ». Avec un souci de clarté Claude Nicolet recense les points de repère essentiels du radicalisme : des origines au programme de Belleville en 1869, puis de « l'ordre moral » à la constitution du parti, le 23 juin 1901 ; et ensuite à travers cinquante ans d'histoire de la III° République — Cartel, Union Nationale, Front Populaire, crise d'après guerre et réveil du jacobinisme.

A la veille d'un de ses congrès, qui va décider, une fois de plus, si le radicalisme doit être la caution de droite d'un gouvernement de gauche, ou l'inverse, ce petit livre, sobre, est opportun.

PRIX NOBEL

Trois générations

L'EQUIPE, *qui n'a pas souvent l'occasion d'informer ses lecteurs d'un record mondial conquis de haute lutte par un athlète français, est fière d'annoncer cette semaine qu'un record du monde a été considérablement amélioré par un de nos compatriotes. Il n'est que justice qu'il s'agisse d'un sportif passionné : Albert Camus, Prix Nobel 1957 de littérature, l'a avoué dans l'un de ses derniers livres : c'est seulement au théâtre et sur un stade qu'il se sent vraiment libre et en pleine communion avec les hommes.*

La France (voir tableau ci-contre), écartée depuis une vingtaine d'années des prix scientifiques distribués par le Comité Nobel, bat tous les autres pays dans le domaine de la littérature. Un quart des Prix Nobel littéraires décernés depuis la fin de la guerre ont couronné des auteurs français : Gide, Mauriac, Camus. Trois générations, ce qui montre la permanence de notre littérature.

Il est significatif que la presse étrangère ne conteste pas cette supériorité. Il suffit de lire les études qu'elle consacre à Albert Camus ces derniers jours pour se rendre compte qu'elle a suivi son œuvre et qu'elle la connaît intimement. Si un autre écrivain français, qu'il s'agisse de Malraux, de Sartre ou de Saint-John Perse — traduit en anglais, allemand, italien par les plus grands poètes de ces pays — avait été choisi à Stockholm, la sympathie et l'ampleur de l'information de la presse étrangère auraient été aussi étendues.

Seule la presse française émet des notes discordantes. Non pas dans L'Humanité, *qui a consacré un article critique, et en même temps digne au nouveau lauréat, mais chez ces éternels mécontents qui avaient espéré trouver leur consécration sous Vichy et qui depuis ruminent leur déception.*

Le choix de l'Académie Suédoise n'honore pas seulement l'artiste, dont l'œuvre, pour importante qu'elle soit (trois romans, cinq essais, quatre pièces, des nouvelles) n'est pas terminée. Camus n'a que quarante-quatre ans.

Il distingue aussi l'homme public, le journaliste. Celui de Combat *d'après la Libération, celui de* L'Express, *dont il fut l'un des collaborateurs pendant les quelques mois où il reprit l'épée.*

Dans la discussion politique, Camus est toujours intervenu en essayant de maintenir au-delà des partis la perspective permanente de la morale. Position difficile. Où tracer avec précision cette ligne de clivage qui sépare la morale politique, la passion politique et la politique tout court ? Les événements n'ont pu que le confirmer dans sa profession de foi fondamentale : l'oppression, qu'elle se masque sous des devises de gauche ou de droite, reste toujours l'oppression.

En expliquant son choix, l'Académie Suédoise déclare que l'œuvre d'Albert Camus « éclaire avec un sérieux pénétrant les problèmes posés de nos jours aux consciences humaines ». Quelques extraits, choisis exclusivement dans les articles et les discours du nouveau lauréat, marquent la continuité de ses préoccupations.

Torture

EN 1933, a commencé une époque qu'un des plus grands parmi nous a justement appelée le temps du mépris. Et pendant dix ans, à chaque nouvelle que des êtres nus et désarmés avaient été patiemment mutilés par des hommes dont le visage était fait comme le nôtre, la tête nous tournait et nous demandions comment cela était possible.

Cela pourtant était possible. Pendant dix ans, cela a été possible et aujourd'hui, comme pour nous avertir que la victoire des armes ne triomphe pas de tout, voici encore des camarades éventrés, des membres déchiquetés, et des yeux dont on a écrasé le regard à coups de talon.

30 août 1944.

Christianisme

LE christianisme dans son essence (et c'est sa paradoxale grandeur) est une doctrine de l'injustice. Il est fondé sur le sacrifice de l'innocent et l'acceptation de ce sacrifice. La justice au contraire, et Paris vient de le prouver dans ses nuits illuminées des flammes de l'insurrection, ne va pas sans la révolte.

8 septembre 1944.

Malins

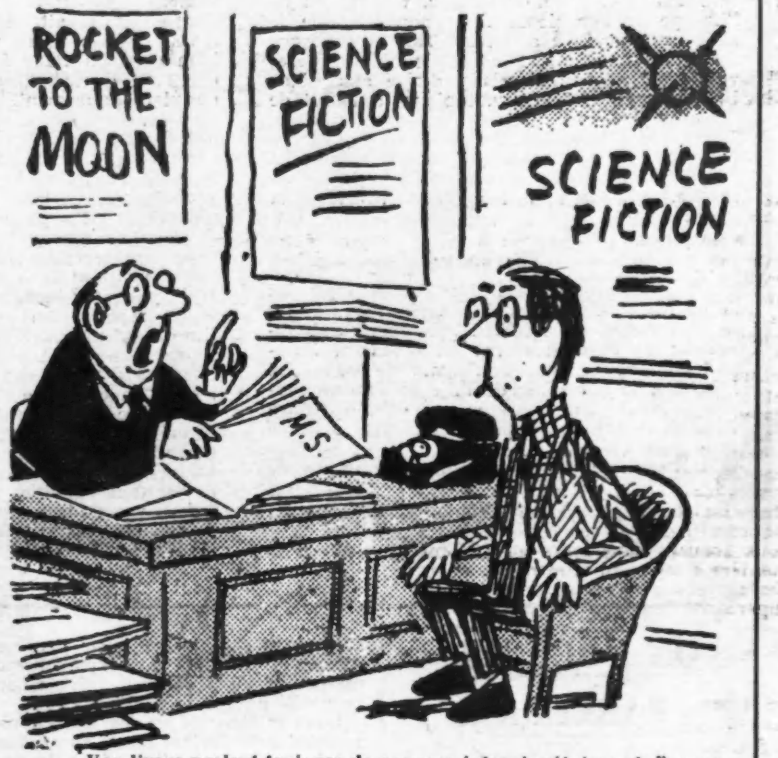
LA France vivait sur une sagesse usée qui expliquait aux jeunes générations que la vie était ainsi faite qu'il fallait savoir faire des concessions, que l'enthousiasme n'avait qu'un temps, et que dans un monde où les malins avaient forcément raison, il fallait essayer de ne pas avoir tort.

29 octobre 1944.

Racisme

ON a utilisé en Algérie, il y a un an, les méthodes de la répression collective.

Trois ans après avoir éprouvé les effets d'une politique de terreur, des Français enregistrent ces nouvelles avec l'indifférence des gens qui ont trop vu. Pourtant, le fait est là, clair et hideux comme la vérité ; nous faisons dans ces cas-là ce que nous avons reproché aux Allemands de faire. Je sais bien qu'on nous en a donné l'explication. C'est que les rebelles malgaches, eux aussi, ont torturé des Français. Mais la lâcheté et le crime de l'adversaire n'excusent

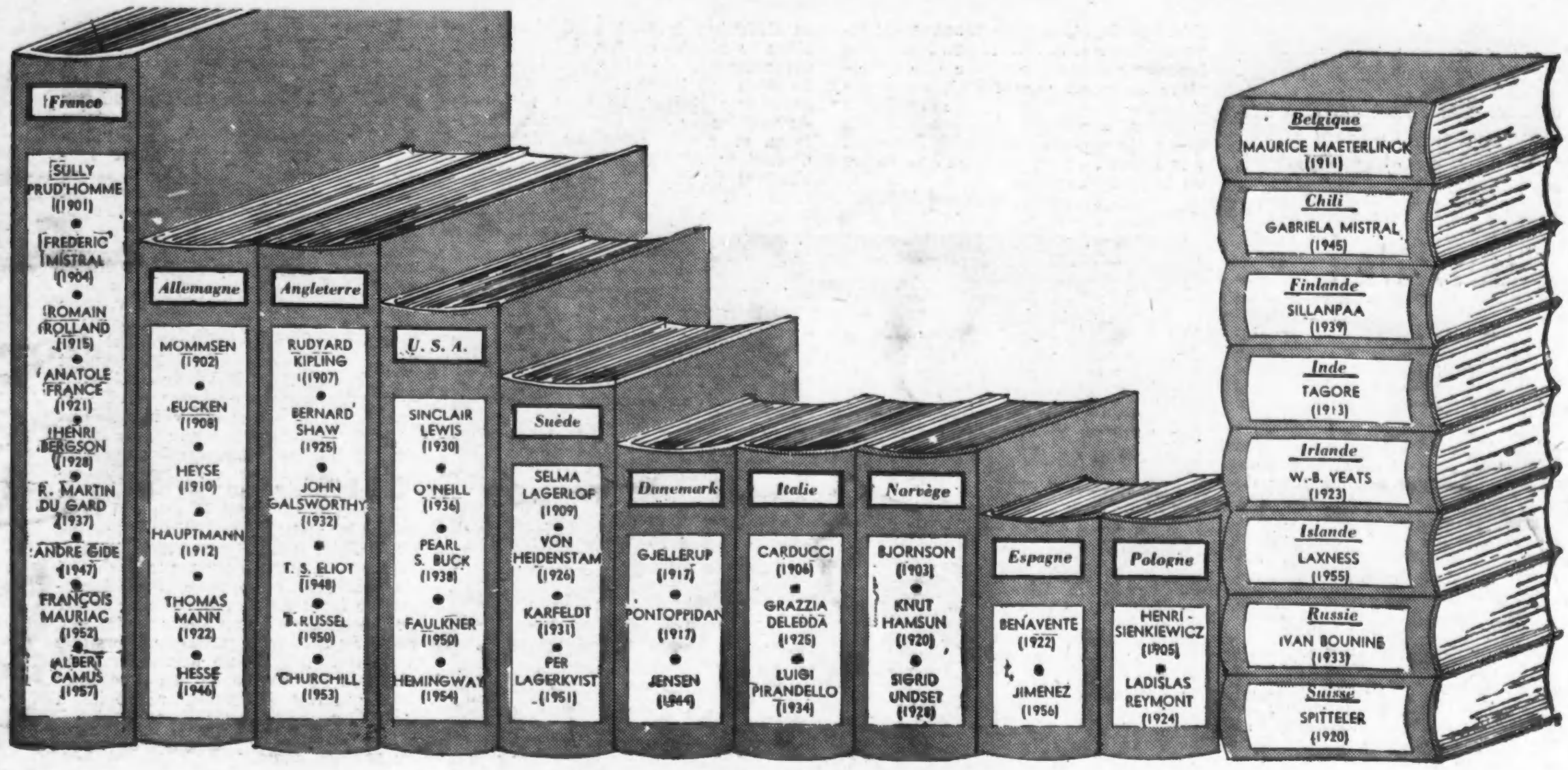


— *Vos livres parlent toujours de voyages interplanétaires et d'excursions dans la lune. Nous publions de la fiction, jeune homme, de la fiction.*
(Vicky dans le « Daily Mirror ».)

PRIX NOBEL
DE LITTÉRATURE 1957
ALBERT CAMUS
Récits
L'ETRANGER - LA PESTE
LA CHUTE - L'EXIL ET LE ROYAUME
Essais
NOCES - LE MYTHE DE SISYPHE
LETTRE A UN AMI ALLEMAND
ACTUELLES *(Chroniques 1944-1948)*
ACTUELLES II *(Chroniques 1948-1953)*
L'HOMME REVOLTE - L'ETE
Théâtre
CALIGULA - LE MALENTENDU
L'ETAT DE SIEGE - LES JUSTES
Adaptations et traductions
LES ESPRITS
de Pierre de Larivey
LA DEVOTION A LA CROIX
de Pedro Calderon de la Barca
REQUIEM POUR UNE NONNE
de William Faulkner
LE CHEVALIER D'OLMEDO
de Lope de Vega
nrf

les
le 1er vrai livre sur
SATELLITES ARTIFICIELS
par Pierre ROUSSEAU

Ce qui se passe au-dessus de vous.
Irons-nous dans la Lune ?
CHEZ VOTRE LIBRAIRE ★ HACHETTE



Cinquante et un Prix Nobel de Littérature
Dix-huit pays, neuf prix pour la France.

pas qu'on devienne lâche et criminel.

En vérité, l'explication est ailleurs. Si les hitlériens ont appliqué à l'Europe les lois abjectes qui étaient les leurs, c'est qu'ils considéraient que leur race était supérieure et que la loi ne pouvait être la même pour les Allemands et pour les peuples esclaves. Si nous, Français, nous révoltions contre cette terreur, c'est que nous estimions que tous les Européens étaient égaux en droit et en dignité. Mais si, aujourd'hui, des Français apprennent sans révolte les méthodes que d'autres Français utilisent parfois envers des Algériens ou des Malgaches, c'est qu'ils vivent, de manière inconsciente, sur la certitude que nous sommes supérieurs en quelque manière à ces peuples et que le choix des moyens propres à illustrer cette supériorité importe peu.

10 *mai* 1947.

Peur

C'EST ainsi qu'à côté des gens qui ne parlaient pas parce qu'ils le jugeaient inutile s'étalait et s'étale toujours une immense conspiration du silence, acceptée par ceux qui tremblent et qui se donnent de bonnes raisons, pour se cacher à eux-mêmes ce tremblement, et suscitée par ceux qui ont intérêt à le faire.

« Vous ne devez pas parler de l'épuration des artistes en Russie, parce que cela profiterait à la réaction. Vous devez vous taire sur le maintien de Franco par les Anglo-Saxons, parce que cela profiterait au communisme ». Je disais bien que la peur est une technique.

Novembre 1948.

Justes

DANS le « Livre des Morts », on lit que le juste Egyptien pour mériter son pardon devait pouvoir dire : « Je n'ai causé de peur à personne ». Dans ces conditions, on cherchera en vain nos grands contemporains, le jour du jugement dernier, dans la file des bienheureux.

20 *décembre* 1948.

Révolution

LES intellectuels n'ont tant d'importance aujourd'hui que parce que deux fois en cent cinquante années ils ont inspiré, et, dans le deuxième cas, exécuté une grande révolution. Sur des centaines de millions d'hommes règne aujourd'hui le gouvernement des philosophes dont la tradition occidentale a tant rêvé. Mais voilà, les philosophes n'ont pas la tête qu'on croyait. C'est que, pour régner, la philosophie a dû passer par la police, et elle y a perdu un peu de son objectivité et de sa bienveillance. Les deux formes du nihilisme contemporain, bourgeois et révolutionnaire, ont été lancées par des intellectuels.

« Le mal que les intellectuels (je dis bien : les intellectuels et non les artistes) ont fait, peuvent-ils le défaire ? » Ma réponse est oui, mais à la condition : 1° qu'ils reconnaissent ce mal et le dénoncent ; 2° qu'ils ne mentent pas et sachent avouer ce qu'ils ignorent ; 3° qu'ils se refusent à dominer ; 4° qu'ils refusent, en toute occasion et quel que soit le prétexte, tout despotisme, même provisoire. Sur ces bases, réunissez autant d'hommes que vous voudrez et quels que soient leurs noms, je serai parmi eux.

15 *février* 1952.

Intellectuels

LE difficile en effet est d'assister aux égarements d'une révolution sans perdre sa foi dans la nécessité de celle-ci.

Décembre 1953.

Communistes

LA politique de puissance signifie la préparation à la guerre. La préparation à la guerre et, à plus forte raison, la guerre elle-même rendent justement impossible cette libération sociale. La libération sociale et la dignité ouvrière dépendent étroitement de la création d'un ordre international.

C'est ce qui donne le droit aux hommes dont je suis (et à eux seuls, d'Astier !) de crier leur dégoût et leur mépris à l'actuel gouvernement grec et de le combattre par des moyens qui seront finalement plus efficaces que les vôtres. Les hommes d'Athènes sont d'abjects bourreaux. Ils ne sont pas les seuls, mais ils viennent de faire éclater à la face du monde la culpabilité, ordinairement mieux travestie, de la société bourgeoise. Je connais votre réponse. A la limite, vous prétendrez que pour que les communistes grecs ne soient pas →

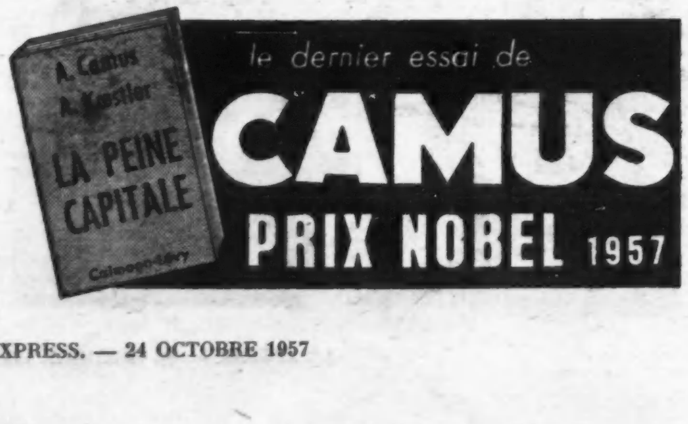
LA PAIX DU NOBEL

IL y a le Nobel de la paix, mais il y a aussi la paix du Nobel. Que cinq ans après M. François Mauriac, M. Albert Camus reçoive à son tour la haute distinction de l'académie suédoise, c'est mieux qu'une suite d'honneurs, c'est une réconciliation spirituelle. Il y a dix ans à peine, en effet, entre M. Albert Camus et M. François Mauriac s'engageait sinon une polémique, du moins un dialogue, qui était l'honneur de la presse française. Entre celui qui croyait au Ciel et celui qui n'y croyait pas, entre la Croix dont Mauriac s'arme et se défend et la bannière de Camus qui flotte toujours au vent de la liberté, il y avait plus qu'un débat de circonstances sur la Libération et l'épuration, plus qu'un débat politique, un débat moral. Il s'agissait de savoir si l'homme, l'homme révolté retrouvait mieux sa taille et son visage sous la lumière de la justice ou sous la lumière de la charité.

Le débat n'eut pas de conclusion et ne pouvait pas en avoir. A partir de cette première rencontre chacun suivit son chemin. C'est le vieil académicien bourgeois qui est devenu un journaliste de choc, le premier pamphlétaire de notre temps et pour défendre des positions parfois fort éloignées de ses origines. Dans l'autre sens, le journaliste engagé a continué son œuvre non plus par des articles, mais par des romans, des pièces de théâtre, des essais, tout en étant toujours présent au siècle et en signant d'innombrables pétitions. Lentement, avec des reprises, des remords, Albert Camus essayait de dégager, de l'humanité plongée dans l'absurde, un humanisme de l'espérance et il devenait pour une jeunesse malade de la peste une image du médecin des urgences : si ce n'est pas encore la Croix que Mauriac lui souhaitait, c'est du moins la Croix-Rouge.

Mais il ne faut pas en plaisanter. Le chemin qu'a suivi l'auteur de La Chute, de L'Exil et le Royaume est un chemin difficile. Il n'y a pas fait un pas sans se soucier de l'honnêteté et de l'honneur, de la vérité des idées et de la fraternité des hommes et quoi que l'on puisse penser de telle ou telle de ses démarches, il ne faut pas oublier que les journalistes et les écrivains qui ont aujourd'hui une conception aussi sourcilleuse de leur dignité d'homme peuvent se compter — et se compter très vite. C'est pour cela que les deux loyaux adversaires devaient se rencontrer encore, dignes l'un comme l'autre de répondre à l'appel de Stockholm des grandes hauteurs. Et qu'en redescendant de ces hauteurs, le nouveau lauréat retrouve après la paix du Nobel, son ardeur de Combat, c'est la grâce que nous lui souhaitons.

R. K.



Le Parlementaire vertueux

Il n'est question à la Chambre que des frasques et des éclats de M. Justin Fulbert, député de Chaunil. Ce jeune député s'est élevé avec la plus vive énergie contre le « vote par boîtiers » : il refuse de laisser les autres voter à sa place. Ses manières font scandale. Mais les premiers lecteurs du nouveau roman de René Masson LE PARLEMENTAIRE VERTUEUX applaudissent à tout rompre. (Robert Laffont, éd.), 1 fort vol. : 690 francs.)

Communiqué.

JEUNES ROMANCIERS

FRANCE ARUDY
Solderon

MICHEL BERNARD
Histoire de Martin et de Jeannie

JULIA CHAMOREL
Les compagnons d'Hannelore

JEAN H. HUSSON
La Brouillerie

IRENE MONESI
Althio

JEROME PEIGNOT
Jéromiades

PAULE WISSLENEF
Le dépossédé

AU SEUIL

fusillés, il faut réduire au silence ou liquider le nombre nécessaire de non-communistes. Cela suppose que seuls les communistes méritent d'être sauvés, parce que, seuls, ils sont dans la vérité. Je dis, moi, qu'ils le méritent en effet, mais au même titre que les autres hommes.

(1948.)

Liberté

OUI, le grand événement du XX^e^ siècle a été l'abandon des valeurs de liberté par le mouvement révolutionnaire, le recul progressif du socialisme de liberté devant le socialisme césarien et militaire.

Quand, après Marx, le bruit a commencé à se répandre et à se fortifier que la liberté était une balançoire bourgeoise, un seul mot n'était pas à sa place dans cette formule, mais nous payons encore cette erreur de place dans les convulsions du siècle. Car il fallait dire seulement que la liberté bourgeoise était une balançoire, et non pas toute liberté. Il fallait dire justement que la liberté bourgeoise n'était pas la liberté, ou dans le meilleur des cas, qu'elle ne l'était pas encore. Mais qu'il y avait des libertés à conquérir et à ne jamais plus abandonner. Il est bien vrai qu'il n'y a pas de liberté possible pour un homme rivé au tour toute la journée et qui, le soir venu, s'entasse avec sa famille dans une seule pièce. Mais cela condamne une classe, une société et la servitude qu'elle suppose, non la liberté elle-même dont le plus pauvre d'entre nous ne peut se passer. Car même si la société se trouvait transformée subitement et devenait décente et confortable pour tous, si la liberté n'y régnait pas, elle serait encore une barbarie. Et parce que la société bourgeoise parle de la liberté sans la pratiquer, faut-il donc que la société ouvrière renonce aussi à la société ouvrière renonce aussi à la pratiquer, en se vantant seulement de n'en point parler ? Pourtant la confusion s'est opérée, et, dans le mouvement révolutionnaire, la liberté peu à peu s'est trouvée condamnée parce que la société bourgeoise en faisait un usage mystificateur. D'une juste et saine méfiance à l'égard des prostitutions que cette société bourgeoise infligeait à la liberté, on en est venu à se défier de la liberté même.

(*mai* 1953.)

Combattant

CELUI qui ne consent pas à la mort, ni même au déshonneur de l'adversaire, que va-t-il faire en politique ? Celui que la droite et la gauche blessent également dès qu'elles s'expriment sur un problème qu'il connaît un peu ; qui sait que rien n'est pur, mais n'en conclut pas que tout est impur, pourquoi s'épuiserait-il à définir des nuances lorsqu'on attend qu'il tranche ?

(L'Express, 8 *octobre* 1955.)

ÉTRANGER

Moscou contre Brecht

● *Pour la critique soviétique, Brecht est trop loin du Châtelet.*

NOUS savons enfin ce que pense la presse soviétique de l'œuvre du plus grand écrivain communiste de notre temps : Bertolt Brecht. Son œuvre a connu un succès immense dans tous les pays occidentaux, mais sa diffusion laissait à désirer derrière le rideau de fer, à l'exception, évidemment, de Berlin-Est, où se trouvait son théâtre. Les tournées de sa troupe étaient, en effet, réservées de préférence aux capitales occidentales, et nous avons eu l'occasion d'admirer à plusieurs reprises, au Festival de Paris, le « Berliner Ensemble ».

HÉLÈNE WEIGEL DANS « MÈRE COURAGE »
Les Russes n'ont pas apprécié.

Après la mort du poète, Moscou put enfin l'admirer aussi. *Mère Courage* et *La Vie de Galiléo Galilée* furent présentées au public moscovite avec la même distribution qu'à Berlin, Paris et Londres. Si nous ne savons rien des réactions des spectateurs, nous possédons cependant un jugement détaillé sur ces représentations, publié dans la revue soviétique « Snamja » sous la plume du metteur en scène Boris Sachawa.

Le moins qu'on puisse dire sur cette critique c'est qu'elle est plutôt critique. M. Sachawa exprime une série de réserves qui mettent finalement en cause non seulement la conception théâtrale, mais aussi l'ensemble des doctrines dramatiques de Brecht.

Le metteur en scène soviétique s'étonne d'abord de la primauté accordée par Brecht à l'intelligence. On sait que Brecht ne veut pas émouvoir le public, tâche assumée selon lui par le théâtre aristotélicien, mais désire susciter la réflexion. Or, ce « rationalisme » semble extrêmement dangereux au critique soviétique. Il lui oppose la conception émotionnelle qui domine le théâtre russe contemporain.

Ce « rationalisme », Boris Sachawa le pourfend tout au long de son étude. Le style de représentation du « Berliner Ensemble » est « bien beau, mais on souhaiterait que la discrétion dans l'expression des sentiments soit dépassée ». A l'admirable actrice qu'est Hélène Weigel — la veuve de Brecht — il est reproché de jouer le rôle de la Mère Courage sans « impulsions sentimentales violentes », sans « envol sur les sommets des sentiments humains », ainsi que « l'expression artistique explosive ». La même critique est adressée à Ernst Busch qui joue, selon le critique soviétique, le rôle de Galilée, d'une façon trop « uniforme ». Il semble bien que l' « effet de distanciation » que Brecht demande à ses acteurs pour faire sentir au spectateur qu'on *joue* soit peu prisé du critique soviétique, alors que cette doctrine est un des principaux chevaux de bataille de nos brechtologues qui ont justement reproché à Ernst Busch de jouer trop « classique » en entrant trop dans la peau de son personnage.

Les pieds sales

Mais « Snamja » pousse plus loin sa condamnation. « Le théâtre de Brecht renonce à la vie authentique et la remplace par des abstractions scéniques ». Jugement périlleux, car le mot « abstraction » n'est pas loin de formalisme, crime majeur aux yeux de la doctrine esthétique officielle russe. Le réalisme cher à la critique soviétique manque dans la conception scénique de Brecht et Boris Sachawa s'étonne que cette mise en scène ignore « de fréquents changements de costumes et des habits somptueux ». Il regrette particulièrement que dans la représentation de *Galilée* on ne voie pas « le ciel magnifique de Florence, ni les beautés du paysage vénitien, ni la séduction de l'architecture romaine de la Renaissance ». En un mot, ce qui manque à Boris Sachawa est justement toute la mise en scène « bourgeoise » que Brecht a toujours combattue.

Si le théâtre de Brech n'est pas assez réaliste aux yeux du critique soviétique, il est cependant trop naturaliste. M. Sachawa critique avec une violence toute particulière la scène de *Mère Courage* où Ernst Busch provoque « le dégoût physique » en soignant ses pieds sales. « Même la vérité la plus amère doit révéler un petit rayon de soleil et un petit peu de beauté. »

« Pourquoi montrer tant de pieds sales ? » s'exclame « Snamja », qui regrette aussi le manque de conception héroïque du théâtre brechtien et cite comme preuve la surdité d'une des filles de Mère Courage comme un trait de caractère négatif, « inutile », alors que « le spectateur serait bouleversé... si l'on avait écarté des traits maladifs, afin que cette enfant malheureuse puisse paraître devant le spectateur, dans son héroïsme sans peur, transformée extérieurement et intérieurement. »

On voit que la critique soviétique pousse très loin son incompréhension du théâtre de Brecht et il faut surtout avouer que ses reproches ont un caractère terriblement « bourgeois ».

CRÉER UNE BIBLIOTHÈQUE D'HISTOIRE POUR 200 FR. PAR MOIS

La Bibliothèque Historique Mondiale a rassemblé pour vous les œuvres maîtresses des grands historiens et vous propose des livres d'une harmonieuse conception, dignes d'être conservés dans votre bibliothèque, sur divers sujets d'histoire (mémoires et témoignages, grands procès, documents sur la petite histoire, vies romancées, énigmes historiques, récits de sentiments, de guerre et d'espionnage).

Sur simple demande, la B. H. M., 14, rue de Marignan, à PARIS (serv. EX-64) vous enverra gratuitement le merveilleux ouvrage d'André CASTELOT, le Martyre de Marie-Antoinette. Joindre 5 timbres à 20 francs

l'extraordinaire journal intime d'une fillette de 13 ans qui, traduit en 18 langues, a bouleversé 2.000.000 de lecteurs.

CALMANN-LÉVY

LA VIE SUR D'AUTRES MONDES ?

l'avis du célèbre astronome britannique
SIR HAROLD SPENCER JONES

un vol. ill. 200 pages 600 F. + t. l.

en librairie et chez DUNOD 92 rue Bonaparte - Paris-6e

MAC KINLAY KANTOR
Andersonville
PRIX PULITZER 1956
Le roman de la guerre de Sécession
3.000.000 d'exemplaires vendus aux Etats-Unis
EDITIONS FRANCE EMPIRE

PAUL GUYOT
BELLE AMIE
roman
CALMANN-LÉVY
"Ce roman n'est léger qu'en apparence et ses clefs, s'il en a, ne sont pas celles que les lecteurs pourront cru trouver". ROGER GIRON

LES FEMMES PARLENT...

L'Express et l'Institut Français d'Opinion Publique poursuivent leur enquête nationale auprès des Français qui ont entre dix-huit et trente ans. Par une série d'investigations scientifiques auxquelles procède l'I.F.O.P. à partir d'un questionnaire de base de vingt-quatre questions que nous avons largement diffusé, cette enquête atteindra toute la jeunesse française, quels que soient son origine, son milieu, son instruction, son appartenance religieuse, politique, etc. Les résultats seront donc représentatifs de l'état d'esprit de la « Nouvelle Vague », par rapport à l'ensemble des problèmes individuels et collectifs, qu'il s'agisse de logement ou de conflit international, d'amour ou de perspectives politiques.

Le dépouillement et l'étude des milliers de réponses qui sont déjà parvenues à notre questionnaire et qui continuent à affluer, se poursuivent sous le contrôle de l'I.F.O.P. Il serait prématuré d'en tirer des conclusions. Les réponses que nous publions ne sauraient donc avoir qu'une valeur indicative limitée. Après les réponses d'un ouvrier ajusteur, d'un interne en médecine, d'un futur hôtelier, d'un instituteur, d'un médecin de campagne, d'un employé des P.T.T., d'un conducteur de travaux publics, d'un cultivateur, nous donnons cette semaine la parole à quelques femmes qui viennent d'horizons divers. Nous continuerons, dans les prochaines semaines, à publier en exclusivité, par accord avec l'I.F.O.P., des réponses représentatives avant de rendre public le document final qui fera la synthèse de l'état d'esprit « Nouvelle Vague ».

(Magnum)

« Mon idéal : réussir mon fils... »

« Ce qui me manque : 5.000 francs »

25 ans. Mariée avec un ouvrier métallurgiste. Un fils. Habite une petite chambre d'hôtel :

BIEN sûr, c'est une chance de vivre à l'époque actuelle puisque tout est à venir. Quelle mélancolie d'avoir un passé !

Je suis « ménagère », « femme d'intérieur », mère de famille, appelez ça comme vous voudrez. Oui, je m'en contente n'ayant jamais éprouvé d'ambitions professionnelles. Mon travail, je le fais sans confort, sans machine d'aucune sorte, j'arrive à y prendre goût. Je crois que ce que l'on est importe plus que ce que l'on fait.

Le meilleur métier pour une femme ?

Alors là ! aucune idée. Institutrice peut-être (on en manque) ou pin-up (on en consomme beaucoup).

J'aurais voulu continuer des études, surtout pour le plaisir d'apprendre. Mais j'étais orpheline de père (mort à la guerre) et ça se paie toujours un peu. Il a fallu que je me mette à « rapporter ». Pourtant ce que j'ai appris me paraît supérieur à tout ce qu'on pourrait mettre à la place.

Qu'est-ce que le bonheur ? Si c'est l'absence de malheur, alors, je suis heureuse. Si c'est quelque chose en plus, ça m'arrive quelquefois comme à tout le monde.

Ce qui me manque le plus ? Avoir, au moins 5.000 francs d'avance, en cas de maladie, pour la tuile inattendue, la dépense imprévue. On a beau faire, on n'y est jamais arrivé. Il faut souvent, hélas ! se priver du nécessaire. Ce qui pâtit le plus : les chaussures.

Quand on a 25 ans, des escarpins qui bâillent... Le cinéma, nous y allons une fois tous les deux ans. Mais tout cela a beaucoup moins d'importance qu'on ne le croit. Le principal : ne pas avoir froid l'hiver. On y arrive en supprimant chaussures, cinéma, gâteaux, fantaisies, etc.

Heureusement, il y a l'amour. Qu'est-ce qui compte hors l'amour ? La fidélité ? C'est admirable mais surhumain.

Les gens comme nous, on n'en tient vraiment pas compte. Aussi je me crois plutôt à la merci des événements.

Ce qui va bien ? L'industrie. Ce qui va mal ? L'alcoolisme. Si vous pouviez voir les ouvriers le soir. A quand les bouilleurs en prison ? Et c'est aussi affaire d'éducation. En France, l'ivrogne est toujours objet de sympathie.

L'écrivain qui m'a le plus marquée ?

C'est Mauriac. Parce que Bordelaise, parce qu'ayant traîné dans les forêts de pins, parce que catholique et tiraillée par tous les désirs humains.

Oui, il faut avoir un idéal. Sinon la vie rapetisse, se resserre, n'est plus qu'un ensemble de gestes. On pourrait s'en contenter, mais il y a toujours ce petit coin en soi qui veut davantage. Le mien ? Réussir moralement mon fils. J'allais ajouter, connaître un grand amour. Mais je ne sais pas si c'est un idéal. Non, je garde le premier. Je voudrais donner à mon fils les trois qualités qui me paraissent essentielles, même pour l'ère atomique : l'intelligence, la sensibilité (pas la sensiblerie) et le détachement. Après ça, il pourrait répondre : oui, je suis heureux.

« Pas d'amour vous donne de la force... »

26 ans. Mariée, sans enfant. Travaille dans une maison d'édition :

JE voudrais savoir si je vivrai solidaire de mon époque, ou solitaire dans mon époque.

Nous avons de la chance de vivre à l'époque actuelle, parce que nous nous rapprochons de plus en plus de la vérité. La psychiatrie, la psychanalyse nous permettent d'être plus lucides vis-à-vis de nous-mêmes et — ce qui est très important — plus conscients.

Je travaille dans une maison d'édition. Mon métier me plaît. Il y a des semaines où j'ai l'impression d'avoir été utile. En tout cas je me trouve tout à fait privilégiée d'avoir à faire un travail qui fait appel à mon intelligence, à mon initiative.

Mais le travail devrait être pour une femme une satisfaction supplémentaire et non la base de sa vie. Le monde a besoin d'une certaine disponibilité de la femme.

Heureuse ? Oui, parce que la vie est riche et imprévue, parce que je suis curieuse du lendemain.

Evidemment il y a des problèmes. Je viens de me marier et nous habitons un meublé trop petit.

→

Il faut changer les meubles de place pour pouvoir mettre la table.

Il est pénible aussi quelquefois de faire le dîner soi-même après avoir travaillé toute la journée. J'ai souvent envie de dire : allons au restaurant. Mais alors la fin du mois est catastrophique.

Mais tout cela n'est rien, du moment qu'on peut agir : s'organiser mieux, essayer de gagner plus d'argent. Ce qui est affreux, c'est l'impuissance.

Ce qui me manque le plus ? Une pièce à moi où je puisse travailler, un réfrigérateur, un moulin à café électrique, une domestique toute la journée.

Nous n'achetons presque rien sur le plan vestimentaire.

L'amour a énormément d'importance pour moi. Il influence beaucoup ma vision du monde. Rien n'est vraiment grave si l'amour va bien, tandis que la moindre des choses devient catastrophique si cela va mal. L'état intermédiaire — quand l'amour n'est pas — est intéressant quand il ne dure pas trop longtemps : on se sent libre, aventureux, maître de son destin. En résumé, l'amour qui va bien vous protège (et amortit les coups), l'amour qui va mal vous rend vulnérable, et pas d'amour vous donne de la force.

En amour la fidélité me paraît essentielle, parce que l'amour est surtout, pour moi, la suppression de la solitude, le dialogue. Or l'infidélité fait renaître la solitude — le plus solitaire étant d'ailleurs celui qui ment.

Ce qui mène le monde ? Le communisme, parce que c'est l'U.R.S.S. et l'Amérique qui mènent le monde, et que l'Amérique agit par rapport au communisme.

Après le communisme, ce sont d'autres «ismes» qui mènent aussi le monde : racisme et nationalisme.

Chacun de nous peut avoir une influence sur les destinées de la France. Il suffirait de le vouloir vraiment, de suivre ou de créer un mouvement. De faire de la propagande partout où nous allons, de manifester dans les rues, les cinémas, au Palais-Bourbon. Il suffirait de nous souvenir que nous étions un peuple frondeur qui avait un tempérament révolutionnaire et le goût des barricades.

Honnêtement, et d'un point de vue égoïste et individualiste, je ne pense pas pouvoir être plus heureuse ailleurs qu'en France. Mais si je devais quitter la France — ce que je n'aurais pas le courage de faire de mon plein gré — j'aimerais faire l'expérience de la vie en Russie, en Chine ou en Israël. Parce que ce sont des pays en mouvement, des pays jeunes et qu'une vie difficile avec l'espoir de lendemains meilleurs est peut-être préférable à une vie facile avec un « avenir bouché ».

Mais je suis comme tous les Français, habituée à la bonne vie et très attachée à un certain bien-être matériel et j'aurais du mal à le sacrifier à une exigence de l'esprit. Et c'est peut-être cela qui va si mal en France : « L'homme n'y vit que de pain ».

Les auteurs qui m'ont le plus influencée : Malraux, par « La Condition humaine ».

Camus, par « Le Mythe de Sisyphe ».

Je risquerais ma vie pour combattre le fascisme, parce qu'il n'y a plus d'espoir dans un monde où les hommes sont aveugles ou aveuglés.

Mon idéal — qui n'a pas encore trouvé sa forme active — c'est la fraternité humaine : qu'aucun homme ne soit considéré comme un étranger ou un inférieur par un autre, que ce soit dans la rue, l'autobus, le travail, qu'il soit d'une autre couleur ou d'un autre pays.

Ma raison de vivre, c'est peut-être simplement ma curiosité de la vie.

Ce qui me paraît le plus injuste : c'est l'inégalité sociale, c'est que tout ne serve pas à tous les hommes.

« Qu'est-ce que vous voulez que j'y fasse ? »

25 ans. Célibataire. Sténo-dactylo :

DEPUIS six ans secrétaire, depuis quatre ans dans la même maison, je ne suis pas satisfaite de mon activité. Manque d'intérêt du travail et manque de débouchés.

Je ne me sens pas exploitée ; on ne me fait pas de cadeaux, mais je ne me sens pas exploitée. Dans la maison où je travaille, ma place est la seule que je peux avoir.

Je ne participe pas à la vie syndicale. Je ne me suis jamais posé de question à ce sujet.

A seize ans, j'aurais aimé être hôtesse de l'air. Les voyages... (bien que ce soit une idée fausse), travail agréable Ça tenait un peu du rêve. J'aimerais toujours.

En ce moment, je ne suis pas trop fauchée parce que je vis avec mes parents, mais je couche dans la salle à manger. Il me faudrait bien le double de ce que je gagne. J'ai dû augmenter ma pension à ma mère. Je voudrais trouver un appartement, une chambre, une cuisine. Avec un logement, je serais tranquille, libre, j'aurais mes affaires à moi, je serais chez moi. Si j'avais de l'argent, j'aimerais acheter un appartement, ça fait de l'argent de placé !

Chez moi, l'amour tient une grande place, je n'en sais rien pour les autres. Je connais peu la jeunesse actuelle. J'ai une liaison avec un homme de trente-cinq ans, marié. J'aime les hommes plus âgés et à trente ans il n'y en a plus de libre.

Qu'est-ce qui mène le monde ? De tout temps l'argent a mené le monde et on n'est pas puissant sans argent. La politique ne m'intéresse pas. Je ne m'y suis jamais intéressée. Je ne sais rien. Je ne cherche pas à comprendre ce problème-là. Ça m'indiffère.

Je ne sais pas ce qu'est la droite, la gauche ou le milieu. J'aimerais pas que ça aille trop mal en France parce que j'y vis. Mais je suis tranquille. Je ne voudrais pas recommencer 40, mais à part ça... Je n'ai pas voté.

Problème national n° 1 ? Celui des finances. Moi j'en ai marre de payer trop d'impôts.

Je ne pense pas qu'un idéal soit nécessaire, je ne sais pas, je n'en ai pas. Simplement, je ne veux pas souffrir.

J'ai l'impression que par jeunesse vous pensez surtout aux étudiants. Ils se posent plus de problèmes que les autres. Les ouvrières, les sténos ne se posent pas autant de questions et elles sont plus heureuses. L'inquiétude des jeunes, à quarante ans, avec de la fortune, ça leur passera.

Je suis prête à sacrifier ma vie pour quelqu'un que j'aime. Je n'y tiens pas tellement à ma vie mais ça serait quand même une preuve d'amour que je donnerais.

Je trouve qu'en Algérie tous ceux qui sont pour la France devraient être mis à l'abri et que tout le reste on le bombarde. S'il faut à tout prix garder l'Algérie, qu'ils emploient les grands moyens et ne continuent pas à nous ruiner. J'estime que ceux qui veulent leur liberté ont raison, mais nous qui avons dépensé beaucoup d'argent, on a raison aussi. Il y a des tortures comme dans toutes les guerres, je trouve ça odieux, mais on ne changera pas les hommes, d'un côté comme de l'autre. Qu'est-ce que vous voulez que j'y fasse ? On a des droits sur l'Algérie.

Au Sahara, il doit y avoir une belle situation à se faire...

Je crois à la guerre mondiale. J'espère que non, mais enfin du train où ça va... La France est une petite puissance. Ça ira en s'accentuant. Ça m'ennuie dans la mesure où le train de vie baisse.

L'auteur qui a le plus marqué l'esprit des jeunes ? Sartre, bien sûr. C'était celui qu'on attendait pour matérialiser les pensées de ces messieurs-dames (la jeunesse étudiante — il n'y a que ceux-là). L'autre jeunesse ? Elle s'en fout ; elle ne lit pas ou du moins elle ne lit pas Sartre.

Je n'en serais pas là, Maman si...

Mais oui, Madame, il n'en serait pas là si, **depuis son sevrage**, vous lui aviez fait boire, à chaque repas, **l'eau minérale de la Source BADOIT.**

BADOIT lui aurait forgé **une véritable cuirasse contre la carie dentaire**, car elle contient la dose idéale de Fluor pour faire aux tout petits, et pour toute leur vie, **des dents solides et saines.**

Notez bien, Madame, les "Trois règles d'Or" de la parfaite dentition :

- BADOIT à chaque repas...
- une bonne hygiène alimentaire...
- tous les 6 mois une visite de contrôle par votre dentiste...

...Et vous ferez de vos enfants des adultes aux dents bien protégées contre la carie.

Si votre fournisseur manque de BADOIT, écrivez à la Source BADOIT à St-Galmier (Loire), qui vous dira où en trouver.

BADOIT

BADOIT chaque jour... bonnes dents toujours !

GRATUIT

Contre simple envoi de ce bon à la Source BADOIT, St-Galmier (Loire), vous recevrez une attrayante brochure en couleurs sur le bon entretien des dents de vos enfants.

NOM ____________

ADRESSE ____________

____

ELVINGER 2428

« Les femmes ont de la chance... »

23 ans. Mariée avec un interne des hôpitaux. Attend un enfant :

CE que mon avenir me réserve ? Peu importe le lieu, la situation, je voudrais que la famille que nous commençons à élaborer puisse se développer dans la paix et créer un élément de stabilité.

En tant que femme, oui, j'ai de la chance de vivre ici et à l'époque actuelle. Les femmes deviennent des êtres humains encore qu'un peu inférieurs dans bien des esprits masculins (quoiqu'ils s'en défendent). Cela est un jugement porté par comparaison avec « avant », mais que dire de « plus tard » ?

(Magnum)

« J'admire profondément celle qui reste chez elle... »

Y a-t-il plus de femmes heureuses aujourd'hui qu'hier ? Comment le savoir ? Je serais quand même tentée d'écrire oui. Il me semble en tout cas qu'elles ont plus de possibilités de l'être.

Personne n'est indispensable ou tout le monde l'est. Mon idéal est de trouver ce pour quoi je suis faite, quelle est ma place et m'efforcer de répondre au maximum à ce qu'on attend de moi. Je voudrais ne pas être une fausse note, un poids mort.

« La foi, j'aurais bien aimé... »

26 ans. Mariée, 3 enfants. Secrétaire de direction :

ETRE jeune pour moi ce serait pouvoir aller me battre s'il se présentait une nouvelle guerre d'Espagne. Mais, me direz-vous, vous êtes une femme. De toute façon vous auriez peu de chances d'aller vous engager même si trois enfants ne vous retenaient pas à la maison. Peut-être justement les femmes ne sont-elles jamais aussi jeunes que les hommes parce qu'elles ne sont jamais aussi libres.

J'admire profondément, non pas celle qui travaille, mais celle qui reste chez elle. Rien n'est plus décourageant que cette tâche ménagère éternellement recommencée, éternellement défaite. Peut-être aurais-je moins envie de travailler si j'étais ouvrière en usine.

Mon mari s'occupe de publicité. Il est passionné par ce qu'il fait. C'est une branche intéressante pour un homme. Je regrette simplement quelquefois qu'il dépende éternellement du « patron ». Mais j'aime bien que nous soyons tous deux salariés. J'aurais eu horreur d'avoir un mari-patron qui aurait affiché des idées de gauche tout en lésinant sur les augmentations de ses ouvriers. C'est peut-être par goût du confort intellectuel.

Nous avons tous les deux fait les études que nous souhaitions (au prix de deux ans de fiançailles) mais je regrette parfois de ne plus jamais avoir le temps d'apprendre autre chose. Quand on rentre le soir, il n'est même pas question de lire un livre. Comment envisager d'élargir ses connaissances... Pourtant on voudrait se sentir encore capable de faire du russe, ou d'apprendre la guitare. Mais le samedi soir on a tout juste le courage d'aller au cinéma.

Heureuse ? Non, je ne suis pas heureuse. Je ne suis pas non plus malheureuse. Je ne suis rien, je vis.

Pourquoi ? Parce que nous vivons à une époque où l'on ne croit pas.

L'amour. D'accord. Mais cette catégorie d'amour qui illumine la lessive, combien le temps dure-t-il ? Deux ans. Ce qu'il y a après est très louable, très valable, très sûr, ce n'est plus de l'amour. Alors la fidélité est moins rigoureuse. Et bien peu de femmes peuvent se hasarder sans risque dans « l'aventure »... elles sont tellement sentimentales. Les hommes sont moins entamés par les infidélités qu'ils commettent. L'infidélité grave c'est celle qui laisse s'installer les silences que rien ne vient troubler puisque l'on a déjà tout raconté à quelqu'un d'autre. Celle-là est dramatique, il faut essayer à tout prix de l'éviter.

Quel autre moteur trouver ? La Foi, je regrette sincèrement de ne pas avoir vécu à l'époque des croisades ou du temps des premiers chrétiens. L'Eglise catholique est bien trop embourgeoisée en France pour soulever les enthousiasmes. Quand on pense que le Pape a interdit les prêtres ouvriers, et que l'Eglise empêche toute loi sur le contrôle des naissances. Dommage, la Foi j'aurais bien aimé.

Reste la politique. Le communisme ? C'est très tentant. Mais peut-on être vraiment communiste sans être prolétaire ? Comment renoncer de plein gré à une certaine liberté qu'offre la démocratie lorsqu'on a suffisamment d'argent ? Le communisme, décidément, non. J'avoue que j'aurais sans doute à y perdre.

Nous cherchons désespérément une foi à laquelle nous raccrocher. Que pouvons-nous trouver ? Nous voudrions avoir envie de coller des affiches la nuit. Nous voudrions PARTICIPER.

On ne nous demande rien, et pourtant nous voudrions offrir. Non, nous ne sommes pas une génération de jouisseurs mais le confort matériel c'est tout ce que l'on nous propose comme but et comme idéal. Peut-être est-ce pour ça que j'aimerais choisir un autre pays que la France. Mais je n'ai pas envie de m'en aller.

Oui, je suis prête à risquer ma vie. Pour mes enfants. Il n'y a malheureusement pas pour une femme de cause si noble qu'elle puisse peser dans la balance en face de l'idée de laisser des orphelins.

« Mon idéal : le communisme... »

27 ans. Mariée. Trois enfants. Banlieue parisienne :

NOTRE génération est très différente de la précédente, car les luttes sociales de nos aînés sont autant de leçons pour nous.

Chance ou malchance de vivre à notre époque? Un petit mélange des deux.

J'étais secrétaire, mais ayant trois jeunes enfants, je n'exerce plus.

Je serais plus heureuse si au lieu de partager UNE poire entre mes trois petits, je pouvais leur en donner une à chacun.

Ce dont je dois me priver ? Tout.

C'est la finance qui mène le monde. A qui rapportent ces guerres ? Expédition d'Egypte, guerre d'Algérie ? Pas à l'ouvrier de chez Renault ni au machiniste de la R.A.T.P., bien sûr.

Bien sûr que les gens comme moi peuvent influencer la destinée de la France, en tout.

Ce qui va bien en France ? La prise de conscience des masses ouvrières et des forces de paix.

Ce qui va mal : nous sommes gouvernés par des hommes qui ont peur du peuple et qui, de ce fait, essaient de l'écraser. Je ne tiendrais pas à vivre ailleurs qu'en France. Mais il est certain qu'en démocratie populaire je vivrais mieux.

Je souhaite ardemment un régime communiste. Bien sûr il modifierait ma vie, et en mieux.

La guerre d'Algérie ? Le peuple en a marre.

L'union politique et économique de l'Europe telle que vous l'entendez, c'est de la « foutaise ». L'Allemagne fait par la diplomatie ce que Hitler n'a pas réussi par la force.

Quelque chose pour quoi je risquerais ma vie ? La paix. Parce que je hais la guerre.

Oui, un idéal est nécessaire pour vivre. Le mien : le communisme.

« Je ne veux pas faire de la chair à canons »

25 ans. Mariée avec un ingénieur. Pas d'enfant. Licenciée d'enseignement (lettres modernes) :

JE voudrais savoir si je pourrai vivre une vie normale et relativement paisible, non bouleversée par une nouvelle guerre mondiale. La certitude d'une guerre future, à une époque déterminée, modifierait ma façon de vivre, m'interdirait par exemple la maternité ; inutile de fabriquer de la chair à canons.

Je suis heureuse à condition de travailler. Je supporte mal le rôle de femme au foyer. L'équilibre de mon foyer est directement lié à mon équilibre personnel, qui ne se réalise que grâce à une activité féroce et en partie intellectuelle. Heureuse tout de même de me sentir jeune, saine, mariée à un garçon que j'aime, de vivre dans une ville que j'aime.

Une chose pour laquelle je risquerais ma vie ? Absolument aucune. Ma vie est un bien trop précieux. Et je n'aurais pas la moindre confiance dans le résultat de mon sacrifice.

Avoir un idéal ? C'est préférable, sans doute. Moi je n'en ai pas. Pour moi, je me contente de vivre, m'efforçant de le faire harmonieusement : réussite dans mon travail, un intérieur agréable, des amis sympathiques, un foyer équilibré, une vie morale paisible, un effort de bonne humeur, en somme, une quiétude artificielle et l'oubli du chaos où nous vivons. Certes, voilà qui est bien banal et mesquin. Ne croyez pas que cela soit si simple.

La plus grande réussite mondiale en soutiens-gorge et gaines

PETER PAN

Édité en France par les Éts J. ORIANO
29, rue des Pyramides - RIC. 75-70 et 71
En vente Grands Magasins et meilleurs Spécialistes

Petite boutique
Grand choix
BAS - SOUTIEN-GORGE
GAINES - LINGERIE
REMOND - BAS DU LIDO
76-78, Champs-Elysées - PARIS

SANTÉ = GYMNASTIQUE
Elégance de la silhouette ? Gymnastique !
Préparation au ski ? Gymnastique !
Chez DORIS HALPHEN, 16, r. St-Simon.
on s'entraîne gaiement et sans fatigue
Renseignements : LIT. 70-58

lejaby

FABRIQUE DE
SOUTIEN-GORGE
ET LINGERIE
LEJABY
à BELLEGARDE (Ain)
Tél. : 2-68
Bureaux et Dépôts :
9, rue du Fbg-St-Honoré, PARIS
ANJ : 45-33.

Energie atomique
source de vie ou de mort
Samedi 26 octobre à 20 h. 30 précises
SALLE PLEYEL, 252, r.du Fg-St-Honoré (8e)
Soirée cinématographique placée sous la présidence de Mme COTTON, présidente de l'Union des Femmes Françaises, directrice honoraire de l'Ecole Normale Supérieure de Sèvres
Au programme : documentaires anglais, français et soviétiques sur l'Energie atomique. Les Enfants d'Hiroshima et la Grande Espérance
Entrée libre, ouverture des portes à 20 heures

LIGNE

De l'or bien placé

La robe-sac ne suppose pas du tout une femme-tronc, bien au contraire. Les formes qui se laissent deviner à la faveur d'un mouvement doivent être aussi parfaites que possible. Chez Dior, les robes décintrées sont souvent construites sur un bustier ou une guêpière pour que chaque pli, chaque ondulation du tissu révèle la finesse de la taille ou le galbe de la poitrine.

Les Françaises ont d'ailleurs fini par comprendre depuis un ou deux ans que les dessous n'étaient pas une partie accessoire de l'élégance, mais son infrastructure nécessaire. En un an, le chiffre d'affaires des fabricants de gaines et soutiens-gorge a augmenté de 30 %, passant de 11 milliards 300 millions à 14 milliards 700 millions. La production a augmenté l'année dernière de 2 millions 350.000 soutiens-gorge et de 775.000 gaines.

Il faut d'ailleurs féliciter dans ce domaine les fabricants qui font un effort constamment renouvelé pour améliorer leur qualité et moderniser leurs formes en accord avec la ligne générale de la mode.

Les nouveautés de cette année viennent d'être présentées au cours de la quinzaine de la ligne, marquant dans toute la France un effort de promotion tant de la part des détaillants que des fabricants.

Les nouveautés

Voici quelques-unes des nouveautés :

● Comme nous l'avions annoncé l'été dernier, la mode des décolletés dans le dos a fait naître toute une série de modèles s'y adaptant.

Ils sont de deux sortes : avec ou sans bretelles.

— SANS BRETELLES : Le soutien-gorge ampliforme en nylon monté sur bande lastex large. Très échancré, il existe également en bustier. Se fait en blanc ou en noir (le soutien-gorge, 3.540 fr., le bustier, 4.575 fr., Peter Pan).

— AVEC BRETELLES : Le soutien-gorge en dentelle de nylon doublé d'un plastic ampliforme (c'est-à-dire remontant la partie inférieure du sein pour arrondir la gorge). Les attaches qui partent en biais se fixent sur une ceinture, ce qui permet un décolleté en pointe jusqu'à la taille (3.600 fr., Lejaby).

Avec bretelles, pour les robes à décolleté dans le dos raisonnable, le soutien-gorge en nylon souple dont les attaches se croisent dans le dos pour venir s'agrafer devant à hauteur de la taille (3.200 fr., Vertige).

● Pour porter sous les robes fourreaux, collantes ou décintrées, les confectionneurs proposent une gamme infinie de « combinés » (gaine et soutien-gorge d'une seule pièce) qui effacent les défauts et évitent les bourrelets de taille tellement disgracieux sous les robes droites.

— Combiné lastex de coton, devant en satin, soutien-gorge en dentelle de nylon, bretelles amovibles. L'astuce : l'agrafage sur le coté. (Gothique Anthinéa, 9.980 fr.)

— Combiné en lastex de nylon blanc et noir, soutien-gorge avec bretelles, en satin et dentelle de nylon (gaines Christian Dior, 13.800 fr.).

● Pour porter sous les robes entravées, les fabricants lancent le jupon-fourreau.

— Jupon en taffetas de nylon bordé dans le bas d'une dentelle passepoilée d'un ruban de satin. Blanc ou noir (2.290 fr., Galeries Lafayette). Le même, moins travaillé, 1.190 fr.

● Une fibre nouvelle : le rilsan. Il sèche encore plus vite que le nylon puisque une gaine dans cette matière pourra être portée trois heures après avoir été lavée.

— La première gaine française en

(Dambier)

EN LONG... (DIOR)...
Le noir est toujours...

Cette semaine Madame Express a :

● SURSAUTE en lisant une statistique sur la consommation du savon de toilette. Le Français moyen en consomme 425 grammes par an, le Hollandais 630 grammes, le Belge 705 grammes, l'Allemand 780 grammes, l'Anglais 1.200 grammes et l'Américain... 1.500 grammes. Cela signifie qu'un Français n'use qu'un savon pour se laver pendant un mois et demi.

● ASSURE ses enfants d'âge scolaire. En effet, les parents sont responsables si un enfant blesse un camarade, ainsi que de tous les dégâts matériels commis par un mineur habitant au foyer dans n'importe laquelle de ses activités : jeu, école, sport, vacances, etc. Dans les écoles publiques, il faut s'adresser à l'Association de parents d'élèves (450 francs par an environ de primes). Sinon, il existe une police dans les compagnies d'assurances dite de « responsabilité civile du chef de famille » à partir de 2.000 francs par an environ.

● LU la nouvelle convention collective applicable dans le département de la Seine à tous les gens de maison. Les salaires, conditions de travail, congés payés, etc., sont maintenant très strictement réglementés. Madame Express se tient à la disposition de ses lectrices qui désirent obtenir des précisions à ce sujet.

● LAVE sa gaine à l'eau tiède additionnée d'un produit spécial, le « Suvolis Gaine » (150 fr., Bon Marché, Trois Quartiers, droguistes).

En dehors d'une question de propreté élémentaire, les lavages répétés (s'ils sont bien exécutés) non seulement n'abîment pas le tulle élastique de caoutchouc ou de nylon, mais le resserrent, rendent à la gaine sa forme première et évitent une déformation trop rapide.

● REÇU le premier numéro de la revue « France-Exposition » destiné au grand public.

A tout seigneur, tout honneur. Ce numéro 1 spécialement destiné aux femmes porte pour titre « Tous les appareils ménagers ». Sous une forme encyclopédique illustrée de photos et de tableaux, cette publication est en réalité un catalogue bien fait de tous les appareils ménagers actuellement en vente sur le marché français.

Des textes courts et précis portant indication de prix et nom du fabricant permettent une comparaison facile, point par point, des différents appareils. Ceux-ci vont du réfrigérateur à l'ouvre-boîte en passant par les moulins à café.

Bonne documentation en vente dans les kiosques au prix de 100 francs.

(Le numéro 2 portera sur le sujet « Du commerce et de l'industrie au service de l'enfant ».)

● HABILLE son chandail noir d'un collier composé de trois rangs en chute de grosses perles nacrées, en achetant : trois colliers à Prisunic, au prix de 250 francs l'un ; du fil de nylon, 50 francs (Prisunic également).

Le premier collier a été amputé de six perles et remonté.

Le deuxième laissé intact.

Le troisième allongé des six perles ôtées au premier, placées aux deux extrémités trois par trois, enfilé à nouveau sur un fil plus long.

Chaque rang étant monté sur fermoir indépendant peut être porté séparément.

Pour 150 francs de plus, on peut s'offrir les boucles d'oreilles assorties.

...OU EN LARGE... (Dambier.)

...la solution sage

...AVEC SON SPENCER (M. DE RAUCH.)

rilsan a été présentée cette semaine au Festival de la ligne, mais elle ne sera en vente que dans quelques mois. (Tricodero). Valisère lance également un soutien-gorge en rilsan.

● Les dessous les plus « riches » de l'année sont proposés par Christian Dior. Il s'agit d'un soutien-gorge et d'un porte-jarretelles assortis, rebrodés de fils d'or. Le soutien-gorge ne comporte aucune attache dans le dos, deux élastiques placés de chaque côté sur les bonnets s'attachent directement sur le porte-jarretelles (le soutien-gorge, 4.800 fr., le porte-jarretelles, 5.700 fr.).

MODE

Tout simplement jolie

BEAUCOUP de lectrices nous écrivent en ce moment pour nous consulter avant de faire un choix difficile : celui d'une robe habillée.

C'est une question qu'il est effectivement délicat de résoudre parce que :

● Une robe habillée doit parfois être portée dans des occasions très différentes. Bien sûr, l'idéal serait d'avoir une tenue pour chacune d'entre elles : fourreau noir pour le théâtre, robe large et décolletée pour danser le soir du réveillon, etc. Mais presque toutes les femmes ne se font faire qu'une seule et unique robe habillée par saison, qui doit même, la plupart du temps, pouvoir durer plusieurs années.

● Les tissus habillés à base de laine ou de soie sont plus chers que jamais et sous une apparente simplicité ce petit fourreau noir « tout bête » risque de faire terriblement pauvre si le tissu n'est pas de très belle qualité. Celles qui font faire sur mesure payent généralement un prix de façon plus élevé pour ne pas risquer, en confiant le travail à une petite couturière, de gâcher 10 ou 15.000 francs de tissu. C'est donc un achat important financièrement et pour lequel on ne peut pas s'offrir le luxe d'une erreur, d'une robe mal adaptée, qui passerait en définitive la plupart de son temps dans l'armoire.

● Il faut tenir compte de ce que l'on portera dessus. Celles qui ont une veste de fourrure doivent renoncer aux jupes larges. Celles qui possèdent un manteau habillé doivent tenir compte de sa couleur et du tissu dans lequel il est fait. Celles qui ne possèdent rien peuvent rarement se faire faire la même année robe et manteau, et doivent par conséquent éviter une solution très « sophistiquée » incompatible avec un manteau de lainage.

Peu de femmes ont envie de se mettre un sac sur le dos pour sortir le soir. Dans la journée, on accepte d'être « amusante » ou « moderne », le soir on a envie d'être jolie tout simplement. Dior l'a bien compris ; plus de la moitié des modèles habillés de sa dernière collection étaient construits comme des robes de bergère du XVIII[e] siècle : taille cintrée, jupe ample, décolleté généreux. De plus, la robe totalement décintrée peut difficilement être décolletée, ce petit bout de tissu mou ne s'accroche plus sur rien.

La mode

La ligne est donc beaucoup plus variée cette année pour le soir que pour le jour. Il y a cependant trois types de base qui se retrouvent partout :

● LE FOURREAU. Il triomphe en noir. Rarement très cintré, il affectionne le crêpe, se décollette aussi souvent derrière que devant, oublie d'avoir des manches et s'arrête tôt au-dessous du genou.

● LE TAILLEUR PRÉCIEUX. Constatation amusante ; c'est au moment où la robe le détrône dans la journée que le tailleur fait sa réapparition pour le soir. Il affectionne le velours (surtout noir) quand il veut être raisonnable, mais fait rêver bien des femmes quand Chanel le propose en broché.

● LA ROBE LARGE. Classique, constante, seyante, elle n'a que le défaut d'être pareille à elle-même depuis dix ans. Même les matières dans lesquelles elle s'épanouit sont traditionnelles : faille et taffetas. Une nouvelle venue cependant : la moire qui fait sa réapparition traitée en longueur. Discrète elle s'accompagne avant dix heures du soir d'un spencer ou d'une étole en pointe.

Avant d'opter

Voici ce à quoi il faut penser avant d'opter pour l'une de ces trois solutions :

● Le noir est *toujours* la solution la plus sage, et presque toujours la plus élégante. Il faut beaucoup dépenser pour des accessoires, sac, chaussures, gants, qui accompagnent une robe habillée de couleur.

Le lainage et les bijoux en or le « déshabillent ». Le velours, le crêpe, les perles ou les « brillants » l'habillent. A propos, et puisqu'il s'agit de

→

JAMIQUA
Modèles exclusifs
6, RUE MARBEUF

Comment réaliser le maquillage

Aquarelle

d'Helena Rubinstein

Pleins pouvoirs aux yeux et aux lèvres !
Pour réaliser ce contraste très sobre :
Fond de teint Silk Tone (1) et la Poudre Spéciale "Aquarelle" enveloppant vos traits d'une tonalité dorée, mate et fine.
Creamy Stay Long "Aquarelle", un rouge franc qui dessine une bouche-fruit pleine, bien ourlée très brillante contrastant avec la matité du teint et le modelé immatériel du visage.
Waterproof Mascara et Eye Shadow Stick soulignant les cils et les paupières donnent à votre regard une intensité qui est comme l'âme secrète de ce maquillage enchanté.

(1) Pour les peaux sèches, Silk Tone Special

Helena Rubinstein
52, Fbg St-Honoré ANJ. 88-46

Aux Salons Helena Rubinstein la Leçon de Beauté (1500 frs) le Duo Coiffure Maquillage (3750 frs)

Cette formule très pratique combine l'Heure de Beauté (nettoyage, massage, maquillage "Aquarelle" et la coiffure, rinçage ou coupe).

VISONS A FOISON !
JULES SACK
FOURREUR
22, RUE ROYALE
OPE. 29-77

SOUTIEN-GORGE - GAINES
PARURES
*
Art et Création Paris
Vertige
Robert PICCINO
108, avenue des Arènes
NICE - CIMIEZ

POUR VOUS MADAME, LES MEILLEURS MODELES DES GRANDES MARQUES
en soutien-gorge
lingerie
gaines
bas sont sélectionnés chez
CANCAN 76, CHAMPS-ELYSEES Lido - Paris

LE PARAPLUIE
Sauvagnat
SOULIGNE VOTRE ÉLÉGANCE

CHEZ
FRANCK & FILS
80 RUE DE PASSY

(Charpentier)

QUAND LE TAILLEUR « S'HABILLE »

M. de Rauch éclaire d'une blouse de taffetas chiffon blanc à poignets tubes un deux-pièces strict de marocain noir. Les poignets se retroussent haut sur la manche du tailleur.

Chanel met un chandail de jersey de laine rose shocking, cerné d'une ganse d'or sous un tailleur de broché blanc. Le col, les poignets et les parements en jersey.

→

pierres fantaisie, les perles sont jolies, abondantes, les brillants discrets.

● Si vous « sortez assise » (théâtre, dîner, etc.) on ne verra ni votre jupe ni votre ligne. C'est le décolleté qu'il faut soigner.

● Attention : ce qui, dans le décolleté, limite vraiment l'usage d'une robe en hiver, ce n'est pas qu'il plonge devant ou derrière, c'est qu'il dégage les épaules.

● Pour celles qui hésitent à porter la robe décintrée, le blousant est une solution à la pointe de la mode. Ses avantages : il escamote complètement la poitrine (insuffisante ou excessive), l'estomac, les tailles un peu lourdes.

Son exigence : ventre plat et hanches étroites.

A cette condition, c'est une excellente mode pour les femmes qui ne sont plus jeunes. L'âge abîme souvent le buste ; il laisse intactes la ligne des hanches et les jambes.

● La formule la plus passe-partout reste le décolleté ras du cou et les bras nus, qu'il s'agisse d'un fourreau ou d'une jupe large.

● Certaines femmes sont résolument hostiles au noir, surtout lorsqu'il s'agit de robes non décolletées, et n'aiment cependant pas la « couleur ». Elles ont le choix cette année entre le velours, la moire et la mousseline tête de nègre, ou la blouse de crêpe, de mousseline ou de taffetas-chiffon blanc.

RECETTE

Les pommes suisses (entremets) pour six personnes

6 petits suisses.
2 œufs.
6 pommes moyennes.
3/4 litre d'eau.
200 gr. de sucre.
1/2 verre de kirsch.
1 cuiller à soupe de gelée de groseilles.

● Préparer un sirop en faisant bouillir l'eau et le sucre ● Couper les pommes en deux, enlever le cœur ● Faire pocher les pommes coupées dans le sirop ● Battre les petits suisses avec les deux jaunes d'œufs ● Parfumer au kirsch, et sucrer à volonté ● Disposer les moitiés de pommes dans un plat creux, la partie coupée sur le dessus ● Garnir avec la crème aux petits suisses ● Décorer avec la gelée de groseilles, et mettre au frais ● Servir froid si possible.

ESSAIS

UN FER-JEANNETTE A VAPEUR

CETTE semaine, Madame Express a mis à l'essai :

● Un fer-jeannette à vapeur : le VAPO-BABETH.

PRESENTATION : Bonne. Fer électrique très léger (900 grammes) entièrement inoxydable, d'une puissance de 500 W. à semelle percée de trous et à réservoir indépendant en matière plastique. Pour le repassage à la vapeur, on peut poser le fer, à l'envers, sur un support stable à quatre pieds réglables.

UTILISATION : 1° Minutieuse quant au repassage à la vapeur. L'emplacement du réservoir doit être soigneusement réglé. Le niveau d'eau (distillée) surveillé.

2° Agréable du fait que le fer peut être en cours de travail ôté de son support pour servir à plat et que le passage d'un emploi à l'autre (repassage à la vapeur ou à sec) se fait instantanément sans avoir à vider le fer. Le réglage de la température par thermostat avec bouton à six positions et celui de l'émission de vapeur à volonté sont immédiats.

REMARQUES : Appareil commode et bien conçu laissant les deux mains libres lorsqu'il est monté sur son support.

Facilite les repassages délicats, en particulier celui du velours, et supprime la pattemouille.

Le mode d'emploi demande à être étudié avec beaucoup de soin, bien qu'il soit clair.

Il nous paraît que le système de réservoir d'eau indépendant, excellent en soi, pourrait être encore perfectionné. (Prix : 8.950 francs avec son support.)

FEUTRINE
lumineuse et colorée
souple et luxueuse
se coupe
comme du papier
s'emploie comme du tissu
60 coloris
Couture, ouvrage, décoration
MAISON DU FEUTRE
194bis, rue de Rivoli, Paris-1er - RIC 90-92
Département TAPIFLEX : 4, rue St-Roch
Liasse d'échantillons contre 180 fr. en timbres

Photo Fred Brommet
CELINE BERTIN
Boutique
20, avenue Victor-Hugo (Etoile)
KLE. 84-21
Collection d'hiver
ainsi que ses modèles spécialement étudiés pour jeunes filles et petites femmes

Champagne
GOSSET
SON BRUT ROSÉ
EN BOUTEILLE CRISTAL
Conditions sur demande à
CHAMPAGNE GOSSET, AY (Marne)
CONTACT

B. WASER
COUTURE EN GROS
32, rue du Sentier - PARIS (2e)
GUT. 68-95
« PRINCESSE »
Manteau tonneau en taupé poulain

VELOURDIN POILUX
tissus idéals
POUR VÊTEMENTS
ET AMEUBLEMENT
TISSUS NOUVO
29, RUE DU SENTIER, PARIS

Quilichini
CHAUSSURES
HOMMES ET FEMMES
86, RUE LA BOETIE (St-Philippe-du-Roule)

La Collection la plus riche de Paris
MERCEY
Spécialiste
PEAU et CUIR
habille
l'homme et la femme
en prêt à porter ou sur mesure
50, Av. Victor-Hugo

Oui Madame... c'est pratique
LUXUEUX
DÉCORATIF
CRÉÉ PAR
Overwear Candlewick
LE FAMEUX
COUVRE LIT
CANDLEWICK
LAVABLE
LE LIT NATIONAL
2, Place du Trocadéro - PARIS
PARIS CONFORT
5, Rue Lafayette - PARIS

chez votre Tailleur :
Jeunesse
de
LAJEUNESSE
la draperie qui tient

COURRIER

« L'EXPRESS »

DIRECTION :
Françoise GIROUD
J.-J. SERVAN-SCHREIBER

REDACT. EN CHEF ET AFF. POLITIQUES : Pierre VIANSSON-PONTE
Jean DANIEL
INFORMATIONS : Sylvain ZEGEL
PARIS EN PARLE : Jean-Pierre VIVET
LETTRES : François ERVAL
PAGES AU FEMININ : Christiane COBLENCE
SECR. DE REDACTION : Robert NAMIA

REDACTION :
Michel BOSQUET, K.-S. KAROL, J.-F. CHABRUN, Djenane CHAPPAT, Madeleine CHAPSAL, André DIEBOLD, André GOBERT, Léone GEORGES-PICOT, Claude KRIEF, Serge LAFAURIE, Thomas LENOIR, Maurice LEROUX, Michèle MANCEAUX, Liliane MARQUAND, Evelyne REYRE, Anne-Marie de VILAINE.

COLLABORATEURS :
Robert BARRAT, J.-L. BORY, Michel DESBRUERE, Jean DUVIGNAUD, Antoine GOLEA, Alfred GROSSER, Dorel HANDMAN, Danièle HEYMANN, Robert KANTERS, René LEIBOWITZ, Georges LESER, Clara MALRAUX, Bernard PINGAUD, Maurice SAILLET, Raymond THEVENIN, Gabriel VENAISSIN.

DIRECTEUR DE LA REDACTION :
Philippe GRUMBACH

(Suite de la page 2)

Un Parlement des jeunes

J'ai vingt-trois ans. La politique d'outre-mer est la cause d'un désaccord continuel. A ce sujet, pourquoi la presse unanime n'organiserait-elle pas un référendum, chez les jeunes de dix-huit à trente ans (la « Nouvelle Vague » m'en donne l'idée). J'envisage même la création d'un « Parlement des jeunes ». Nous avons à donner notre opinion, sur ce que sera la France de demain.

Jacques AUDEBERT
Châtellerault.

Sous toutes les latitudes

Si l'on parle de Little Rock, on ne parle pas des innombrables villes où l'intégration s'est poursuivie sans incident. Cette explosion soulève une réprobation quasi universelle et aux Etats-Unis mêmes elle indigne une grande partie de la population. Le racisme enfin n'est pas le privilège des Européens, et on en trouverait facilement des exemples sous toutes les latitudes.

Mais ce que j'aimerais surtout dire, c'est que la patience, le courage, la sagesse, le réalisme sans doute, des noirs américains sont un exemple pour le monde entier (je pense notamment aux directives données par les pasteurs lors du vote de la loi d'intégration, elles sont un modèle de mesure et de dignité). C'est de cela qu'il faut se réjouir et s'enorgueillir, plutôt que de penser uniquement aux manifestations inhumaines et barbares.

V. A.
Paris.

Que l'Inde s'en sorte...

Si tout continue il n'y aura pas de communisme totalitaire en Inde, une certaine forme de communisme à la Tito : peut-être. Une certaine forme de socialisme à la danoise : très probablement. Panditji Nehru a été très impressionné par sa visite au Danemark.

Mais il y a tant de choses à finir ici, tant de choses nouvelles à créer et à commencer qu'on en a un peu le vertige. Que l'Inde s'en sorte ou non : personne ne le sait encore.

Mais se sortir de quoi ? Quand on a le ventre ballonné par les vers et pas de riz pour demain, le communisme ou la liberté : c'est un très lointain mirage et ça ne vaut même pas la peine de se lever pour aller le voir. L'Inde absorbe et digère tout : même ses vainqueurs, même ses conquérants.

Camilia S. NANAVATI.

Y a pas d'école ici...

Je reçois une lettre d'une ancienne élève : vingt-deux ans, du caractère et du courage (...).

Voici comment la jeune institutrice fut accueillie dans son nouveau poste (un hameau du plateau ardéchois) :

— Pourriez-vous m'indiquer l'école laïque ?

— Y a pas d'école ici, madame, non y en a pas.

— Je ne suis peut-être pas à M... ?

— Si, c'est M... ici, madame.

— Alors, je ne comprends plus ; il doit bien y avoir une école puisque je suis désignée pour venir faire la classe ici.

— Ben, faut vous dire que « la Maison d'Ecole » était chez moi, l'an dernier, mais, vous comprenez, personne ne m'a dit merci et le maire ne m'a pas récompensée; et puis nous avons besoin de nos pièces. Et la lumière ! Les cinq mille francs de lumière, il a bien fallu que je les donne...

Néanmoins, on lui montra la « Maison d'Ecole » : « Je me suis avancée dans le purin, jusqu'à l'entrée de la ferme : à droite, la cuisine des fermiers, à gauche la salle de classe : environ 4 mètres carrés; le matériel scolaire : deux tableaux qu'il faut appuyer au mur, trois bancs pour les élèves, le bureau de la maîtresse, le poêle... »

La visite faite, la fermière conclut :

— Ce que vous aurez de mieux à faire, c'est de ne pas venir.

Mais il fallait bien revenir. L'administration avait promis une chambre et une cuisine; la petite institutrice remonta donc sur le plateau, emmenant cette fois ses meubles, « avec confiance ».

De cuisine, il n'y en avait pas; les parents d'élèves avaient seulement cherché une chambre dans le hameau, une chambre de vacher.

— On vous la montrera ce soir, dit la fermière, parce que, vous comprenez, elle est sale; il faut quand même la laver un peu.

Et elle ajouta :

— Vous serez bien là, mademoiselle ; vous ne pourrez pas vous chauffer, mais dans votre classe vous serez bien « chaudette ». Vous pourriez y faire à manger aussi.

Malheureusement, il n'y a pas assez de place dans la classe de trois élèves (quatre inscrits) pour faire la cuisine.

J.-G. R.
Professeur
Aubenas.

Défense du consommateur

Ne serait-il pas possible à votre journal de consacrer une page qui aurait pour rubrique « Défense du consommateur » ? Les consommateurs signaleraient les abus (ou ce qu'ils pensent être des abus) qui peuvent se produire dans leur ville ou village. Par l'intermédiaire de votre journal ils sauraient ainsi s'ils sont « volés », ou si c'est vraiment les impôts qui sont à l'origine des prix si... élevés.

Ne serait-il donc pas possible de savoir quels sont les impôts payés par les producteurs de « Vins doux naturels ». Je vous signale approximativement le rendement moyen (des quatre dernières années) et ce qu'il est vendu, cette année, à la propriété. Alors que le gouvernement demande à tous un petit sacrifice, il y en a qui, depuis l'an dernier, ont doublé leur bénéfice.

Rendement moyen à l'hectare. — Grenache: 32 hl ; prix de vente par hl: 35.000; prix de vente total à l'ha : 1.120.000; prix de revient : 380.000; bénéfice à l'hectare : 740.000.

Rendement moyen à l'hectare. — Muscat : 28 hl; prix de vente par hl: 45.000; prix de vente total à l'ha : 1.260.000; prix de revient : 380.000; bénéfice à l'hectare: 880.000.

UN OUVRIER AGRICOLE
QUI TRAVAILLE A RIVESALTES
(Pyrénées-Orientales.)
Gain : 25.000 fr. par mois.

[*Nous avons déjà indiqué à nos lecteurs que nous sommes à leur disposition pour vérifier le bien-fondé de tous les abus qu'ils voudraient nous signaler avec précision. Une centaine de cas nous ont déjà été soumis qui ont reçu chaque fois réponse.*]

Qui en profite ?

Les contribuables parisiens n'auraient-ils pas le droit d'être un peu mieux renseignés sur la gestion de leurs élus municipaux ? Ce n'est évidemment pas la première fois que l'occasion se présente d'être témoin d'un tel gaspillage des deniers publics... qui n'est peut-être pas perdu pour tout le monde.

Bref, un exemple flagrant vient d'en être encore donné ces jours-ci aux riverains de la rue que j'habite.

A peine cette voie a-t-elle été entièrement refaite (du moins dans un de ses tronçons) qu'on l'a, de nouveau, entièrement défoncée — chaussée et trottoirs — pour, je le suppose, installer des câbles téléphoniques.

Toujours sans doute en vertu de ces cloisons étanches entre les différentes administrations.

Etait-il donc si difficile de le prévoir et de conjuguer ces deux opérations en faisant passer la seconde avant la première ? Quel est (sans parler des encombrements, de la gêne apportée à la circulation) le coût de cette façon de faire ? Qui l'a ordonnée ? Qui en est responsable ? Qui en profite ?

Dr. A. B.
Paris.

De nombreux lecteurs ont été vivement intéressés par la réponse de l'étudiant en médecine à l'enquête « Nouvelle Vague ». L'auteur ayant conservé le plus strict anonymat, nous ne pouvons lui transmettre les réflexions qu'il a suscitées. Mais puisqu'il était — disait-il — l'un de nos lecteurs, nous lui signalons ici l'écho chaleureux que son témoignage a trouvé... même parmi l'Ancienne Vague !

La même résignation que les aînés

La « Nouvelle Vague » ne se compose pas uniquement de ceux qui n'ont pas encore ou ont déjà leur bachot ni de ceux qui ont ou n'aspirent à avoir qu'un modeste C.A.P. (...).

Les jeunes que j'ai journellement sous les yeux ne lisent pas « L'Express », quelques-uns achètent la « gazette » pour la chronique locale et les sports. Votre ouvrier, avec son brevet industriel, est un grand seigneur à côté d'eux. A vrai dire, il n'est plus tout à fait un ouvrier, il atteint la petite bourgeoisie (...).

La jeunesse d'ici est bien différente à beaucoup de points de vue : conditions de vie, formation, etc. Le niveau du certificat d'études est rarement atteint ; l'élite intellectuelle est représentée par les jeunes filles qui, après l'école primaire, avec ou sans certificat d'études, ont fait un stage à l'Ecole Ménagère. Nous avons même quelques illettrés, mais oui, en France et en 1957. Que voulez-vous, on ne peut pas gaspiller l'argent des Français à faire des guerres sans issue et encore construire des écoles pour les enfants déficients, on n'en a déjà pas assez pour les enfants normaux. Et le seul homme d'Etat qui ait voulu lutter sérieusement contre l'alcoolisme n'a pas tenu longtemps (...).

La jeunesse d'ici n'est pas gâtée par l'existence : à quatorze ans, l'enfance est liquidée d'un seul coup, on prend, en entrant à l'usine comme manœuvre, la vie, les soucis, les travaux d'un adulte (mais pas la paie) et l'on commence à se silicoser les poumons à très bon compte. Cette jeunesse-là n'a aucun espoir de tenir un jour les leviers de commande. Il serait intéressant de l'amener à répondre à votre questionnaire, ne serait-ce que pour savoir si elle entre dans la vie avec la même passivité, la même morne résignation que ses aînés (...).

Il faut tenir compte de ceux qui composent ce que j'appellerais un sous-prolétariat si je ne craignais pas qu'on y voie un sens péjoratif, alors que je veux seulement désigner ceux qui me paraissent les plus défavorisés de toute la classe ouvrière.

J. B.
Lille.

[*Les jeunes de 18 à 30 ans (c'est-à-dire 7 millions 300.000 Français) sont évidemment aussi diversifiés que la population française dans son ensemble (2 sur 7 sont cultivateurs, 3 sur 7 sont ouvriers, 1 sur 50 est cadre supérieur). C'est bien pourquoi nous nous sommes gardés de limiter cette enquête aux seuls lecteurs de « L'Express », qui ne pouvait, seul, prétendre pénétrer partout.*

Ce sont les résultats de l'enquête menée par l'I.F.O.P. et recueillis selon les méthodes scientifiques modernes, qui seront représentatifs de l'ensemble de l'état d'esprit de la « Nouvelle Vague ». Les jeunes dont parle notre correspondant y seront forcément inclus.]

Rentrée universitaire

Chaque jour des étudiants s'adressent à « L'Express » pour trouver un logement ou du travail.

Pour pouvoir les aider, nous demandons à tous nos lecteurs disposant d'une chambre ou d'un local à louer dans la région parisienne de bien vouloir le signaler au Service Express, 91, Champs-Elysées, Paris.

Nous demandons également aux personnes désirant des leçons particulières, ou ayant la possibilité d'offrir à des étudiants un travail à mi-temps ou de quelques heures par semaine, d'en informer le Service-Express qui transmettra. Merci.

H.E.C. a 75 ans

Le Congrès du 75e Anniversaire de l'Ecole des Hautes Etudes Commerciales (H.E.C.) sur le thème de *la Mission et la Formation de l'Homme d'Affaires de demain* se déroulera comme il a été déjà annoncé, les 18, 19 et 20 novembre, à la Maison de la Chimie, à Paris.

Nous pouvons préciser, aujourd'hui, que les travaux préparatoires au Congrès sont orchestrés par Me Jean Robert, avocat à la Cour, et que les séances plénières seront présidées par d'autres grands noms H.E.C. : MM. J.-M. Fontanille, Président de l'Association et Vice-Président de la Chambre de Commerce de Paris ; Paul Reynaud, Président de la Commission des Finances de l'Assemblée Nationale ; Pierre Schneiter, Député-Maire de Reims et Ancien Président de l'Assemblée Nationale ; Alfred Pose, Membre de l'Institut ; Louis Devaux, Directeur Général Adjoint de Shell-Berre, etc.

Parallèlement au Congrès se tiendra également à la Maison de la Chimie, une exposition absolument inédite sur l'information interne et externe de l'Homme d'Affaires. L'accès à cette exposition sera absolument libre ; celui aux séances de travail et plénières du Congrès sera par contre strictement réservé à ceux qui se seront inscrits auprès du Commissariat Général, 164, rue du Faubourg-Saint-Honoré, PARIS (8e).

Communiqué.

Mots croisés N° 106

Horizontalement. — 1. Avant le jeu. — 2. Entre Suez et Akaba. Peut indiquer l'ordre ou l'état. — 3. Qualifie des livres, dont le tirage est, en principe, limité. — 4. Communes à Béria et à Churchill. Servit à une propagande antialcoolique, que les ligues de tempérance n'approuveraient peut-être pas de nos jours. — 5. Permet de rester à la page. — 6. Bac que peut avoir un illettré. Serviteur arabe. — 7. Fait partir des Anglais. Fit preuve de sentiments peu fraternels. — 8. Entre Clèves et Cologne. Commence mainte défense. — 9. Le nom de ce religieux vient du ciel. — 10. Feu, ou sans feu.

Verticalement. — I. On peut vous reprocher de ne pas l'avoir portée. — II. Ce que peut être une victime de la jalousie. — III. Peu glorieuse est sa coiffure. De bois, pour ceux qui sont ronds. — IV. A côté d'une aile. Ne peut se terminer que par une faute. — V. A la fois hache et marteau. Désinence qui satisfait parfois la grammaire au détriment de la légèreté. — VI. Leurs successeurs ont un point en plus. En fait et en théorie. — VII. Gentil, autrefois. Pas malin. — VIII. Créent.

	I	II	III	IV	V	VI	VII	VIII
1	V	E	N	D	R	E	D	I
2	E	T	I	R	E	■	O	L
3	R	I	D	I	C	U	L	E
4	R	N	■	N	E	V	E	U
5	O	C	E	A	N	E	■	S
6	T	E	L	■	T	E	L	■
7	E	L	I	T	E	■	A	P
8	R	A	T	A	■	I	C	I
9	I	N	■	O	N	D	E	E
10	E	T	E	N	D	A	R	D

SOLUTION DU N° 105

LES PETITES ANNONCES DE L'EXPRESS
37, Champs-Elysées - PARIS (8e)
Minimum 5 lignes encadrées. Chaque ligne compte un maximum de 42 lettres, signes ou espaces
Chaque ligne en caractères gras compte pour deux lignes (maximum 20 lettres, signes ou espaces)
Tarif : 700 fr. la ligne (+ taxes 8,52 %)

OFFRES D'EMPLOIS (cadres)

Importante Société de Transports aériens rech. pour postes à la Direction Commerciale
3 H.E.C. ou E.S.C.P.
23-27 ans, dés. trouver situat. actives et d'avenir. Connaiss. de l'anglais indisp. Ecr. : Psychologie appl. JUSTET, serv. 1, 60, Fg-Poissonnière, Paris

C. S. F. LEVALLOIS
recherche INGENIEUR
pour études technologiques sur le travail et l'utilisation de matériaux métalliques très divers. Formation métallurgique théorique et expérience pratique nécessaires. Tél. pour rendez-vous à Mme DUBOIS, 55 r. Greffulhe, Levallois, PER. 34-00

Importante Compagnie recherche
INGENIEUR GRANDE ECOLE
pour diriger section ou service études et production tubes électroniques modernes. Adresser C. V. à O.P.P. n° 1517, 12, rue de l'Isly, PARIS (8e) qui transmettra

DIVERS

250 à 500 mensuels immédiats à
Vendeur grande classe
éprouvé, posséd. voit. visite commerçants, lançons nouveauté industrielle. Tél. le samedi SUF. 35-81

Importante Société en activité spécialisée
AGGLOMERES DE BOIS
possédant usine tout premier ordre - propriété foncière - plusieurs brevets et gros portefeuille commandes accepterait ASSOCIATION ou autre formule avec apport capitaux importants pour développement de son programme industriel. Ecr. n° 965, L'EXPRESS, 37, Champs-Elysées Paris

AUTOS (Vente)

2 CV O Km.
ROBinson 42-06

PROPRIÉTÉS

LAGRANGE rue Pasquier PARIS
recherche propriétés tous genres pour Coloniaux

Tirage des I.P.R.
Raymond Séguin
10, r. du Faub.-Montmartre,
PARIS

Composition de TYPO-ELYSÉES
91, avenue des Champs-Elysées - PARIS

LE BLOC-NOTES DE FRANÇOIS MAURIAC

Ici, chaque semaine, François Mauriac commente librement l'actualité politique et littéraire.

19 OCTOBRE

QUE c'est beau, la technique ! On n'en saurait trop user et il en faut mettre partout. J'entends à la Radio que le Président de la République a chargé M. Robert Schuman « d'une mission technique d'information ». Je m'interroge sur ce qui distingue une mission technique d'une mission qui ne le serait pas. A y bien réfléchir, sans doute s'agit-il, dans le langage d'aujourd'hui, d'une mission d'information de M. Robert Schuman auprès des techniciens de la finance. Il est vrai que ce sont eux qui vont dénouer la crise. Le Nestor M.R.P. a bien de la chance d'avoir été appelé à l'extrême bord de la faillite. Ce qui dressait les uns contre les autres les partis et les hommes, demeure. Rien n'est changé au fond des cœurs. Mais un pas de plus, et ceux qui se détestent se retrouveraient confondus au fond du même abîme d'où ils ne remonteraient plus.

L'homme politique appelé *in extremis* en a pour quelques mois. Un semestre tout au plus. En politique, le retour à la santé c'est le retour à la haine. A mesure que la sécurité revient, le serpent se désengourdit.

MAIS que les Indépendants se réjouissent. De ma terrasse, j'ai mieux vu que je n'eusse fait à Paris quelle espérance éveilla partout, surgi soudain sur notre horizon ténébreux, le rassurant petit feutre de M. Antoine Pinay. Espérance à la mesure de la terreur qu'inspire le programme socialiste à ces vignerons accablés par tant de fléaux. Et moi-même, Dieu me pardonne ! au milieu de ma vigne et de cette piètre vendange qui se refuse à toute pourriture noble, je me sentais devenir un tout petit peu Indépendant-Paysan.

LA nécessité dénoue les crises, mais aussi la lassitude, ce sombre détachement d'une histoire inarrangeable, à la fois stupide et féroce, où nous ne discernons plus aucun trait de ce qui faisait naguère notre orgueil, de ce qui nourrissait notre amour. Alors la pensée se détourne du catoblépas parlementaire. A travers la vitre, l'œil suit une feuille de tilleul qui tombe au ralenti, comme retenue par la brume. L'oreille écoute ces appels d'oiseaux qui ne ressemblent pas au chant si tendre de la saison des nids. Ce sont des voyageurs affairés qui bavardent à l'étape. Pour eux, mes charmilles sont une halte sur les chemins du ciel et de la mer.

20 OCTOBRE

CETTE amertume, je dois convenir qu'elle ne naît pas de la seule politique, mais d'un incident de rien. Que nous sommes vulnérables ! Essayons d'amener au jour ce rien qui m'a irrité moins qu'il ne m'a attristé. Voyons cela d'un peu près. Dans le journal, un magazine inconnu de moi fait de la publicité sur mon nom. Il s'agit d'une interview. Je me rappelle avoir reçu, il y a plusieurs mois, cette jeune fille mais n'ai gardé aucun souvenir de ce que j'ai pu lui dire. Ceci me reste présent : ma visiteuse n'avait aucune notion de ce qui constitue une interview, elle ne savait pas m'interroger et ce que je lui disais ne paraissait rien éveiller en elle. Vaguement inquiet, j'envoie chercher le magazine. Ah ! que j'avais raison de craindre le pire !

C'est peu dire que cette petite personne n'a rien retenu de mes propos. Le plus gros de son interview, elle l'a fabriqué (ou on l'a fabriqué pour elle) avec une mosaïque de citations de mes écrits, choisies non certes au hasard — mais détachées du contexte et juxtaposées, elles composent le personnage atrabilaire et méchant conforme à ce qu'attendent ceux qui me haïssent, le tout saupoudré de « mots » dont la plupart sont apocryphes (l'un d'eux est ignoble : une moquerie du physique de Sartre). Mais il est vrai que cette délicate jeune fille ne m'épargne pas moi-même sur ce point, ajoutant à la déficience de ma voix je ne sais quel affreux détail sur mes yeux qui pourtant sont comme tous les yeux. Mais j'ai raconté quelque part qu'à cinq ans je m'étais déchiré la paupière et que mes frères m'appelaient Coco bel œil. Cela suffit à cette créature pour feindre de croire qu'après soixante ans il en reste trace. Et certes j'ai peut-être plaisanté devant elle sur le thème de l'Académie, décrit la tristesse qu'inspire à un vieil homme une assemblée de vieux hommes ; mais comment aurais-je pu tenir sur mes confrères les propos qu'elle me prête touchant « ces vieillards séniles » ? Pléonasme imbécile qui montre assez que ceci vient d'elle et non de moi.

Que vous importe ? dira-t-on. Mais à chaque instant, de jeunes confrères nous sollicitent. Ils appellent à l'aide. Comment refuser de les recevoir ? Bien souvent, et c'était le cas de cette jeune fille, il saute aux yeux dès les premiers mots, que nous n'avons pas même affaire à un débutant qui ignore que l'interview est un art, et l'un des plus difficiles, mais à un jeune être inculte, qui n'a pas commencé à réfléchir sur les questions qu'il aborde et dont le vocabulaire est si restreint qu'aucune communication, qu'aucun échange avec lui n'est possible.

A quoi il faut ajouter l'horrible procédé américain d'aujourd'hui : le papier informe, rapporté au journal, et récrit par un technicien pour donner de l'écrivain, qui a eu l'honneur de se faire tant d'ennemis, une image conforme à ce qu'ils exigent, avec toutes les formes de la considération, bien entendu, et du respect.

ALLONS ! ne soyons pas si noir : un écrivain n'est pas seulement nourri de couleuvres. L'autre matin, au réveil, je tourne le bouton de la radio : M. Carlo Bo parle du romancier que je suis : ses propos ne sont pas tous flatteurs, certes, mais ils sont dénués de prévention. Cette vertu si rare aujourd'hui, l'honnêteté intellectuelle, est ici manifeste. Quel rafraîchissement !

Oui, il se trouve encore des esprits nobles. Trop de critiques professionnels nous le font oublier. Par exemple, je ne croyais plus qu'il existât quelqu'un pour traiter de poésie autrement que sur le ton amphigourique qui a cours aujourd'hui. Or voici dans le dernier *Mercure* une vingtaine de pages de M. Octave Nadal sur *La Jeune Parque*. Ce n'est pas ici un partisan qui cherche à accabler les uns, à porter les autres aux nues. Un fervent du chef-d'œuvre de Valéry a plongé et s'est établi, comme dans une cloche de verre, au plus profond et au plus obscur du poème. Et ce qu'il en a pu saisir et rapporter à la surface est là, sous notre regard, pris dans le filet des mots les plus justes. Voilà le point où la critique s'égale à la création. Secret que je croyais perdu.

F. M.

(*Copyright « L'Express ».*)

L'EXPRESS

DIRECTION, REDACTION :
91, Champs-Elysées, Paris-8e
Tél. ELY. 88-61

ABONNEMENTS :
Administration, publicité, vente :
37, Champs-Elysées, Paris-8e
Tél. BAL. 19-68

PRIX DE VENTE AU NUMERO :
France et Afrique du Nord : 100 francs.
Suisse : 1 fr. 90.
Belgique : 18 francs.
Italie : 250 lires.

ABONNEMENTS (1 AN)
France, Union française :
3.000 francs
Etranger : 3.700 francs
Etudiants, Rappelés, Maintenus : 3 mois, 750 fr.

PAR AVION
4.000 fr. - Algérie, Tunisie, Maroc.
5.600 fr. - A.-E. F., A.-O. F.
6.500 fr. - Egypte, Iran, Irak, Israël, Liban, Syrie, Libye.
4.700 fr. - Allemagne, Autriche, Belgique, Danemark, Espagne, Finlande, Grande-Bretagne, Grèce, Irlande, Italie, Norvège, Pays-Bas, Pologne, Portugal, Suède, Suisse, Turquie, U.R.S.S., Yougoslavie.
8.200 fr. - Guyane française, Guadeloupe, Indochine, Madagascar, Martinique, Océanie.
8.600 fr. - Afrique du Sud.
9.900 fr. - Canada, Etats-Unis.
11.200 fr. - Argentine, Bolivie, Brésil, Chili, Chine, Colombie, Cuba, Guatemala, Inde, Indonésie, Japon, Pérou, Porto-Rico, Venezuela.

Règlement par chèque bancaire ou C.C.P. 73 78-19 Paris.
Administrateur : J.-F. Coblence

EMPIRE-FOURRURES
8, avenue de Wagram (PL. DE L'ETOILE) CAR. 22-82
Actuellement
VISONS
CASTORS
ASTRAKANS
RATS D'AMÉRIQUE
à des prix sans concurrence pour la qualité proposée

L'IMAGE AU SERVICE DE LA BIBLE

3 BIBLES ARTISTES SUCCÈS

renouent avec la tradition des grands âges de Foi

★ BIBLE EN IMAGES *de Véronique Filosof*
★ BIBLE *illustrée par Léopold Marbœuf*
★ BIBLE *illustrée par Simon Segal*

— Respect absolu du Texte Sacré avec textes de liaison en italique
— De nombreuses illustrations font partager au lecteur la ferveur de l'artiste et l'aident à pénétrer le sens des Écritures

Editions LABERGERIE

Offre gratuite

Spécimens illustrés gratuits de deux pages de chacune des Bibles pouvant constituer de beaux sous-verres, chez votre libraire ou à défaut aux

Editions LABERGERIE 13, Rue de Tournon Paris 6e